



B.VII

34





F.C.
B 582u

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés, ou emblématiques.

JANVIER 1787, 1^{er} Volume.



A PARIS,

209759
4.3.27

AU BUREAU, place Saint-Michel, au coin de la rue Ste-Hyacinthe, pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Française, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



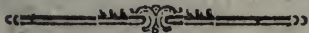


BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

ESPEJO DE AMADORES, &c.
LE MIROIR DES AMANS,

*Dans l'Histoire de la Princesse Belerme
& du Chevalier Durandart.*



Voici un morceau très-ancien, très-
éloigné du goût qui nous charme
A ij

dans nos compositions. On a cru devoir , en le traduisant , ne l'en rapprocher que de bien loin , & lui conserver son titre espagnol avec le caractère du siècle & du pays.

Ce que les Espagnols appellent *Romances* , répond assez à nos plux vieux Fabliaux : ce sont des sujets historiques , sans mélange de fictions , & embellis de quelques idées ou de quelques sentimens que les Poètes supposent aux Héros de ces Histoires. Nos Fabliaux sont assez connus , par le travail de plusieurs Ecrivains qui ont joint , à l'application des recherches , le goût qui pouvoit nous transmettre , avec des graces , ces vieux monumens de notre Littérature. C'est une pédanterie que de répéter : deux ou trois observations suffissent ici pour faire connoître ce genre , qui renferma tous les autres , au temps de l'enfance de l'imagination , & pour en indiquer toutes les branches dans toutes les Langues de l'Occident.

Les Troubadours Provençaux sont les derniers. Les Picards & les Fla-

mands , premiers élèves des Anglois , paroissent avoir été les premiers. Ce fut au temps de Philippe-Auguste & de Richard Cœur-de-Lion , & à l'époque du mélange des Européens aux Croisades , que les Troubadours de tous les pays se communiquèrent leurs talens. Il ne reste rien de ces premiers temps que les Romans , ainsi nommés vers le Nord , & les Fabliaux , ainsi nommés vers le Midi , peut-être du mot italien *favella* , conte , récit , ou discours. De là , jusqu'aux Provençaux , les Troubadours , qui cultivèrent la Langue lémosine , commencèrent à multiplier les formes de composition. La Littérature & la Chevalerie contribuèrent à l'établissement de ces cours d'amour , d'où sortirent tous ces genres de poésie négligés aujourd'hui , & qui firent négliger alors la forme simple & narrative du Fabliau. La Langue lémosine , mère de toutes celles du Midi , eut le même honneur que la françoise aujourd'hui : elle pénétra par-tout ; mais elle se fait encore

sentir plus visiblement dans la Catalogne, la basse-Navarre, & la Galice, & ses trois filles achevèrent de faire des Langues du castillan & du portugais. La communication politique & littéraire étoit alors si bien établie, que tous les Ouvrages de ces contrées & de ces siècles se ressemblent, & que les cours d'amour de Pierrefeu & d'Auvergne en France étoient réglées par le même institut que celles de Tortose, de Barcelone, & de Pampelune.

Les Italiens n'avoient pas encore amené l'usage de la prose; on ne composoit qu'en vers dans ces cours d'amour, qui donnèrent de la célébrité aux sujets historiques & aux fictions. Les Espagnols, dont nous avons à parler, gardèrent la Romance, qu'on peut dire native d'Espagne; ils s'en servirent pour broder des vérités historiques, dont les preuves étoient ensevelies dans les temps passés; & lorsqu'un nombre de Romances formoit une histoire complète, ils l'appelèrent *Romancero*, le

Romancère, ou le Fabliau, ou l'Histoire en vers de tel ou tel Chevalier.

Le siècle fécond de Charlemagne leur fournit des Héros. Ils en cherchèrent aussi dans les anciennes guerres d'Aquitaine, jusqu'à ce qu'enfin les Amadis, les Palmerins, les Primaléon, & tous les autres Héros imaginaires de l'Empire de Constantinople vinrent occuper la scène. Ce fut un nouveau fonds qu'on puisa dans l'Histoire des Croisades.

Il est à remarquer que nous n'avons point adopté de Héros Espagnols, excepté, en dernier lieu, celui qui s'est moqué de tous les autres; & que les Espagnols ont, de tout temps, adopté les nôtres, jusqu'à un grand nombre qui nous sont inconnus. Notre Roland devint aussi fameux chez eux que leur Bernard; & notre Blanche de Bourbon, épouse & victime de Pierre le Cruel, a fait couler plus de larmes & plus occupé de guitarres, que leur Cid, trois siècles après, ne fit courir de spectateurs à notre Théâtre. En un mot, ils con-

crèrent tous nos Paladins , proprement dits , dans leur Castillane , encore naissante ; & sans eux assurément nous aurions perdu la mémoire du grand Durandart. Ces faits d'Aquitaine , dont il est ici question , sont à peine indiqués dans nos chroniques , où nous ne voyons que le nom de Gayfer , ou du Duc Gaife , l'un des personnages de ce petit Roman. N'est-il pas bizarre qu'il ait fallu des époques d'inimitié , pour nous occuper de ceux qui s'étoient tant occupés de nous ? Est-ce par politesse ou par bravade que le François ne fait attention qu'à ceux qui sont en guerre avec lui ?

Encore un mot sur cette pièce originale : une aventure piquante , une simplicité spirituelle dans le récit ; une certaine malice aimable , qui n'est pas de la satire , font aujourd'hui le charme des Fabliaux françois. Les Italiens , dans leurs vieilles nouvelles , sont assez doux , flatteurs , simples aussi en apparence ; mais plus vicieux que tendres , plus intrigans que ga-

lans, & trop souvent même tragiques. L'Espagnol, dans ses antiquités, se distingue par une simplicité si noble, qu'elle en est inimitable, & par des sentimens si beaux, qu'ils en paroissent orgueilleux. Tous nos guerriers sont des amans dans nos Contes; tous leurs amans sont des guerriers, dont le fier amour s'exprime avec exagération, précision, indocilité, & se porte aux plus grands sacrifices, sans mot dire. Malheureusement ils se gâtèrent trop tôt : en renonçant à ce caractère original, ils n'eurent ni la galanterie décente du François, ni la mignardise de l'Italien; ils alambiquèrent comme les Provençaux, & se noyèrent dans la prolixité comme les Anglois.

Au quinzième siècle, chaque peuple composoit sa physionomie sur celle de ses voisins; c'étoit un moindre mal que ce qui arriva au seizième, & ce siècle de Léon X, si vanté pour la restauration des Lettres, fit seulement paroître tous les peuples de l'Europe couverts du même masque.

grec & latin. Plus d'originalité, ni même de graces & d'esprit; ces nuances disparurent de tous les caractères, & le génie fut obligé de braver les règles, ou de se soumettre à des convenances scolastiques, & de se prêter à produire de belles, mais serviles imitations.

Le tendre ami des Lettres & des hommes, fatigué de la morgue de tant d'orgueilleux Auteurs qui se sont cru des talens, parce qu'ils avoient de la mémoire & de la souplesse, revient se consoler parmi ces premiers Auteurs sans science, mais du moins ingénus. Il revient, comme un homme dégoûté du monde revient à trouver ses plaisirs dans le jeu des enfans, & à babiller incorrectement avec eux. Tel est, je crois, l'espèce de sentiment qui nous ramène vers le berceau de la Littérature; & c'est par lui qu'il est doux d'expliquer les efforts que nous faisons pour le tirer des ténèbres où, dans notre ingratitude & notre fausse maturité, nous l'avions oublié.

N O T A.

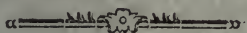
On ne s'attend pas qu'il soit possible de nommer un Auteur du morceau qu'on va lire , ni d'en fixer la date, autrement que par conjecture. Le style des *Romances* paroît sans doute assez près du quinzième siècle , & la Langue espagnole n'y est pas plus avancée que la nôtre, au temps de Charles VII & de Louis XI. Citons-en quelques mots qui seront traduits dans le corps de l'Ouvrage, pour éviter tout soupçon de supposition. La grande Romance de Belerme commence ainsi :

*Durandarte , Durandarte ,
Buen Cavallero provado ,
Yo ruegote que hablemos
D'aquello tiempo passado :
Y dime si te acuerda
Quando fuyste ena moraa
Quando venciste à los moros
En campo por mi aplazado
Y agora desconocido ,*

*Di porque me has olvi dado.
Palabras son lisongeras ,
Senora , do vuestro grado
Que si yo mudança hiça
Vos l'aveys todo causado.
Porque amastes à Gayferos
Quando yo fuy desterrado
Que si amor querreys comigo
Vos l'aveys muy malpensado
Que por no suffier ultraje.
Yo morire desesperado.*

Ne nous dissimulons pas qu'on peut nous faire un reproche peut-être fondé; c'est que ce morceau est trop rempli de vers; il paroïssoit pourtant nécessaire de le présenter dans sa première forme. Ce n'est point une fiction, ni un morceau d'agrément pour le cœur & pour l'esprit, mais un monument qui ne doit intéresser que la curiosité, & l'ame aussi quelquefois. D'ailleurs tous ces vers ne sont pas assez pompeux ni parés, pour arrêter la rapidité de la lecture. On a tâché d'y prendre le ton simple & le style précipité des Romances. Peut-être ne

s'apercevra-t-on pas plus, que M. Jourdain, du passage des vers à la prose, quoi qu'il soit possible d'y reconnoître où Corneille avoit puisé sa forme de style.



DURANDART & BELERME.

Voici les Romances qui font mention des amours, des querelles, & de la générosité de Durandart & de Belerme. Parmi les étranges preuves de désintéressement & de grandeur, n'oublions pas celle-ci. L'histoire en est bien vieille; elle est du temps qui suivit la déroute des Paladins à Roncevaux; mais les vieilles histoires sont les plus belles; le récit nous en plaît comme le souvenir de nos premières amours; & les bonnes ames se rejettent dans les temps passés, comme les ames foibles dans l'avenir.

Alors donc il n'y avoit guère de nom plus brillant que celui de Durandart; c'étoit le plus déterminé

Chevalier de la Chrétienté, & sa Belerme, la plus belle Princesse qui fût à la Cour du Roi de France. Or le Roi s'éprit pour Belerme d'une ardeur aussi vive qu'elle devoit être passagère, & Durandart n'étoit pas sans crainte sur cet amour méprisé. La Cour étoit en Aquitaine : il alloit toutes les nuits errer le long du fleuve, ou pour troubler, ou simplement pour voir. Les fenêtres de Belerme donnoient sur le fleuve ; & le mystère couvre tous les secrets des Rois, excepté celui de leurs amours.

Cette affaire devint très-sérieuse : Durandart, foudroyé par la puissance, fut long-temps malheureux ; & voici comment sa disgrâce arriva.

Ce fut un soir de la veillée de la Saint-Jean (1). Cette nuit, toutes les femmes se tiennent éveillées ; les filles

(1) Nous conservons la trace de quelques anciens usages, & nous croyons même que celui-ci n'est pas perdu tout à fait, quoiqu'il n'y ait plus de forcière.

en oraison , pour demander un heureux mariage ; & celles qui sont mariées , en grande attention à l'ouvrage de leurs sorcelleries. Telle attend le coup de minuit pour voir éclore un œuf de coq dans la vervenne , sous les rayons de la lune , & augurer de là des merveilles , tandis qu'une autre , à la même heure , achève la composition d'un charme qui doit la faire aimer jusqu'à cent ans. Les Princesses voient , au milieu des cercles d'une eau contenue dans des bassins d'or , les images des Princes dont elles seront aimées ; & dans la fumée de certaines ampoules fabriquées de verre , tous les plaisirs qui leur sont destinés. Durant toute cette nuit , le Saint n'est que le patron des amours ; & la dévotion des femmes va jusqu'à invoquer le mouton , pour avoir un mari doux & innocent comme lui. A tout cela se mêlent des chants , des feux , & des promenades , prolongées , pour la décence , dans les ombres éloignées de la clarté.

Durandart attendoit le signal ordi-

naire de sa Beierme : il avoit avec lui son menestrel , qui lui servoit aussi d'écuyer ; car Durandart étoit le plus pauvre , comme le plus fier des Chevaliers de son temps. Il chantoit , & Gonelle pinçoit sa guitarre.

Rivière de Bordeaux ,
O que tu serois belle ,
Si la lune infidèle
N'éclairoit pas tes eaux !
Si la rive étoit telle ,
Qu'au lieu de ces vaisseaux ,
On n'y vît que roseaux ,
Où la beauté rebelle ,
Sans crainte des rivaux ,
Nous appelant près d'elle ,
Pût appaiser nos maux !

Le Roi , qui se promenoit alors au même endroit , & qui s'y cachoit avec le Chevalier Gayfère , vint au son de la guitarre , & voulut connoître deux hommes qui paroissoient vouloir être inconnus. Lorsqu'il eut vu Durandart , il fut alarmé de jalousie , & résolut de l'écarter du balcon

de la Princesse Belerme. Eh quoi ! Chevalier , lui dit-il , vous cachez-vous de nous autres ?

D U R A N D A R T.

Non , Sire : mais j'ai pensé qu'il vous plaîtoit de vous cacher de nous.

L E R O I.

C'étoit vous défier de mon amitié & de ma confiance. Vous en aurez peut-être en moi , Chevalier ?

D U R A N D A R T.

Très - aisément , Sire. J'errois sans dessein sur ces bords.

L E R O I.

Grand & galant , & sans dessein à pareille heure ! C'est vous estimer trop , & croire , sans doute , qu'il n'y a pas de beauté digne de vous.

D U R A N D A R T.

En vérité , Sire , je ne me suis

destiné cette nuit qu'à voir & à entendre des folies , peut-être même à en faire.

L E R O I.

Et qu'avez-vous fait enfin ?

D U R A N D A R T.

J'ai prêté l'oreille à de mauvaises chansons , à quelques voix passables : j'ai vu aller & venir des fous & des folles ; j'ai tâté la poitrine à deux ou trois braves , & j'avois envie de tâter le cœur à la première discrète que la solennité ameneroit en ces lieux. Gonelle est venu avec sa guitarre me faire mal chanter à mon tour. Sur mon honneur , Sire , voilà tout.

Le Roi fut fâché que ce fou de Gonelle fût avec Durandart : il redoutoit la tournure malicieuse de son esprit. Mais à propos de ces *discrètes* , il lui demanda s'il n'en connoîtroit pas une , laide ou jolie , chez qui l'on pût aller ensemble passer le reste de la nuit à chanter ou à faire des

contes. Gonelle avoit l'habitude désespérante de ne parler qu'en vers lorsqu'il avoit un dessein , & il en avoit toujours. Il reprit sa guitarre , & répondit :

Un sage disoit autrefois ,
Si ce n'est Epicure ,
C'est Plutarque , je crois ,
Ou ma mémoire n'est pas sûre ,

Que de pain blanc ou de pain bis
La faim se rassasie ;
Et que tous chats sont gris
Dans une nuit de fantaisie.

Mais à qui demeure l'honneur
De l'emploi qu'on me donne ?
Est-il au serviteur ,
Ou bien au maître qui m'ordonne ?

S'il me faut plus d'esprit qu'à vous
Pour gager une belle ,
Je vous le dis à tous ,
Princes , l'honneur est pour Gonelle.

Gayfère , qui étoit le Chevalier le

plus françois de son temps, toujours avec des amours dans la tête, & presque jamais dans le cœur, toujours brave & plaisant, prit aussi-tôt la parole, & profita de l'humeur où il voyoit Gonelle, pour se faire accompagner.

Aimons, aimons, dit la chanson,
La facile & la fière;
C'est toujours du poisson
Qu'on va pêcher dans la rivière.

On a dit avec vérité,
Que légère ou constante,
Ou minois ou beauté,
La meilleure est celle qui tente.

Fidélité, c'est une erreur
Sur laquelle on se fonde.
Un Héros doit son cœur
Comme son bras à tout le monde.

Durandart l'interrompit tout aussi-tôt pour relever cette légèreté.

C'est un affront, c'est une erreur,
D'aimer toutes les belles,

Et c'est, au fond du cœur,
N'estimer aucune d'entre elles.

De l'impuissance de charmer
Vient le goût d'en médire,
Et de celle d'aimer,
Le froid plaisir qu'on a d'en rire.

Belles ou laides, je le dis,
Ou reines ou bergères,
Celle qu'on a conquis,
Nous les doit toutes rendre chères.

Le Roi, qui se plaisoit à ces chansons, pour arrêter son rival, soutint les doigts de Gonelle sur les cordes, en élevant la voix à son tour dans ces couplets.

Claros (1) disoit avec douleur,
En pensant à sa dame :

(1) Encore un Héros de Romances, mais plus moderne, comme ce beau Masias, l'infortuné Comte de Villa-Mediana, &c. &c. &c. Nous avons déjà parlé du Comte Claros à la tête des Romances du *Cid*.

« Hélas ! c'est que leur cœur
» Est trop souvent loin de leur ame !

» Gardons-nous bien , pauvres amans ,
» Du trait de jalousie :
» Comment plaire aux enfans ,
» Sans respecter leur fantaisie » ?

Maintenant que tu as fait des mer-
veilles de ta guitarre, dit-il à Go-
nelle, n'en pourrois-tu faire une de
ta complaisance ?

G A Y F È R E.

Et de ton humanité.

D U R A N D A R T.

Et de ton esprit, Gonelle.

G O N E L L E.

J'entends, chacun dans sa langue.
Alors , Messieurs & maîtres ,

Elles demeurent sur la place ,
Magiciennes , s'il en est ;
Nobles , je ne dis pas de race ,
Mais d'état, d'esprit, & de grâce ,
Fermes d'amour & ducorset.

Chemin faisant , le Roi s'entretenoit avec Durandart , qu'il craignoit , disoit-il , de déranger , & qu'il ne croyoit pas être venu sans l'espérance d'une douce fortune. Alors Durandart voulut goûter le plaisir qu'il y a d'opposer finesse à finesse , & de repousser avec du velours le trait qu'on nous lance enveloppé de fleurs. Il avoua qu'il tentoit deux aventures , l'une possible , & l'autre du tout impossible , à ce qu'il lui sembloit. C'étoit la dernière que le Roi vouloit connoître sous le cachet de la discrétion ; mais Durandart lui fit observer qu'un Chevalier ne le rompoit jamais. Le Roi se piquoit ; & Gonelle , pour interrompre cet entretien , se mit à chanter par malice le commencement de la Romance des Ecuyers.

Des affaires & des amours ,
Serviteurs en savent toujours
Plus que les Rois & que les autres ;
Des gens qui vivent dans les Cours ,
Nous déchiffrons tous les détours ,
Sans qu'ils entendent rien aux nôtres :

Nous lisons même en leurs discours,
Et nous rendons autant de tours,
Que nous en font les bons apôtres.

Toutes ces paroles étoient autant d'étincelles jetées dans l'âme du Roi, qui brûloit de jalousie, & ne doutoit pas que Belerme ne fût la dame de l'aventure impossible. Il jugeoit avec esprit que par qui que ce soit, lorsqu'il y a grace, amour, & mérite, toute femme peut être vaincue, & que cette impossibilité n'existe plus. Il se laissoit conduire chez des dames de compagnie, pour dérober à Durandart une occasion peut-être trop heureuse, & s'en priver lui-même à ce prix. Rien ne prouve mieux que l'amour rapproche tout le monde, puisque voilà un Roi de France rival timide & presque complaisant du plus pauvre guerrier de ses armées : mais quel guerrier !

De son côté, Durandart avoit remarqué les politesses, quoique simples, que Belerme accordoit aux hommages d'un Monarque ; & tout amant sensible

fenfible ignorera toujours que les dames bien nées ne peuvent fe difpenfer d'employer un peu de myftère contre celui qu'elles aiment , & beaucoup d'égards en faveur de ceux dont elles font aimées.

Ce n'est pas affez de dire que Gonnelle aimoit fon maître ; il l'adoroit comme un Dieu de bravoure , & le préféroit à tous les Rois du monde pour le fervir , quoiqu'il n'eût à fon fervice qu'un mauvais cheval dont le nom eft devenu proverbe. En arrivant chez les dames , il vit affez qu'il n'y avoit que Gayfère de difposé à s'occuper de leur beauté. Il préluda tout en entrant , & fit chanter à deux jolies voïx la Romance de la Magicienne , pour diffiper l'attention du Roi auffi long-temps qu'il fe pourroit , & lui cacher le malheur qui traverfoit fes amours.

AIR : *Du Serin , &c.*

Par la magie on aime , on règne :

La magie eft un art charmant.

C'est la nature qui l'enseigne

Janvier 1787 , 1^{er} Vol. B

A la beauté comme à l'amant.
A philtres , fards , nœuds , & prestiges ,
Gardez bien de vous amuser :
On opère les grands prodiges
Sans tant de soins pour abuser. (*Bis.*)

Le doux matin de la jeunesse
Est le plus fort enchantement :
L'esprit , l'amour , & la richesse
Ne sont à l'art qu'un supplément.
Rien ne vaut ce jeune œil timide ,
Que la pudeur fait abaisser ;
Ce charme innocent & perfide ,
Qui conjure sans y penser. (*Bis.*)

A son midi , l'aimable belle
Veut s'embellir d'un fard piquant ;
C'est une rose naturelle
Qui devient rose de clinquant :
Et lorsqu'au soir éblouissante
De diamans l'amante luit ,
Cette étoile resplendissante
Ne fait que nous montrer la nuit. (*Bis*)

Même l'attrait d'une bonne ame
Sur un vieux front de quoi sert-il ?
Il faut bois vert pour longue flamme ,
Et pour lier il faut un fil.

Beautés , beautés , en conscience ,
On veut bien vous le confier ,
Pour posséder cette science ,
Il ne faut pas l'étudier. (*Bis.*)

Toutes les illusions de la magie n'empêchèrent pas le Roi de s'apercevoir que Durandart avoit faussé compagnie. Le tour lui parut fin , & ne lui fut pas moins amer. Son rival étoit en effet auprès de Belerme : sa jalousie devint telle , qu'il ne la déguisa pas davantage , & ne put pardonner cette audace d'un simple guerrier qui s'étoit joué du premier de tous les Rois.

Frappé du tonnerre de la vengeance , Durandart s'en alla vivre dans les montagnes , où il y avoit défenses à qui que ce fût de l'assister. Il passa deux ans sous le poids de cette colère , & bien plus malheureux par son amour que par sa disgrâce. Belerme , aussi fière que son amant , affecta de punir le Monarque , en refusant de l'entendre , & en ne recevant de visites que celles de Gay-

ère, dont la mauvaise réputation lui préparoit de grands chagrins.

Il étoit aussi défendu à Gonelle d'approcher de la Princesse. Il se trompa sur le but de la faveur uniquement accordée au Chevalier, le plus grand après Durandart, le plus charmant & le plus résolu corsaire d'amour qu'il y eût au monde; en sorte que dans le peu de nouvelles qu'il put donner à son Héros, il ne fit qu'ajouter les tourmens de la jalousie aux peines de son exil.

Oh ! quelle ame froide & confiante n'eût-il pas fallu à Durandart pour penser tranquillement à Gayfère, assidu près de Belerme ! Le Roi, rebuté des rigueurs de la Princesse, commençoit à se laisser distraire par d'autres objets : mais Gayfère ! Gayfère de Bordeaux ! dont les funestes principes étoient connus des enfans même qui chantoient sa chanson !

Près de sa belle assidûment,
Au soin de paroître charmant,
Un pauvre Cavalier se tue ;

Or il y gagne assurément
Les regards & le sentiment,
Que vaut une froide statuë.

Je veux qu'il soit , de haut en bas ,
Ce tendre amant , rempli d'appas ,
Et que la belle en soit contente :
Tout en riant son cœur est las ,
Et pour ce qu'elle ne voit pas ,
C'est un désir qui la tourmente.

Il faut donner en ce point-ci
A la belle un peu de souci ;
Autrement on la rassasie.
Je fais lui plaire , Dieu merci ;
Et lui déplaire même aussi ,
Pour mieux piquer sa fantaisie.

Retenons bien cette leçon
Que nous a faite la chanson :
« M'aimez-vous bien , Mesdames ?
» Alors , Mesdames , sans façon ,
» Selon le temps & sans soupçon ,
» Nous unirons nos ames ».

Toujours attendré un vain coup-d'œil ,
Tristement au fond d'un fauteuil ,

Près de sa belle solitaire ,
C'est habiller l'amour en deuil ,
C'est transformer en un cerceuil
Le gai bocage de Cythère.

L'entretenir de tous vos maux ,
De vos désirs , de vos rivaux ,
Qu'elle soit volage ou fidèle ,
A quoi servent ces froids propos ?
Moi , je me sauve après deux mots ,
Elle contente , & content d'elle.

Contre une autre prétention
J'ai seulement l'attention
De laisser un grain dans sa tête ,
Un petit grain de passion ,
Qui , jusqu'à l'autre occasion ,
Me rassure sur ma conquête.

Comme il arrive quelquefois ,
Par aventure j'aperçois
Naturel coquet qui surmonte ;
Alors je reviens à mes lois :
Nous reprenons chacun nos droits
De bon accord & de bon compte.

Entre la peine & le plaisir ,
Bien fou celui qui va choisir

Aux mains de la beauté la peine :
Je ne m'en laisse pas saisir ,
Qu'au point unique du désir ,
Qui rend la belle plus humaine.

A la fin, le Roi se vit en un besoin pressant , tant de la tête que du bras de Durandart : il le fit partir du fond de ses rochers , pour aller outre mer traiter des intérêts de sa Couronne. Le grand Chevalier ne tarda pas à reparoître , après avoir brillé par ses talens , comme il brilloit par ses armes. Le Roi le remit en faveur , & s'étonna de l'avoir pu disgracier. Depuis ce temps , il ne pensa plus à Belerme , qui avoit allumé sa colère ; & il alla même jusqu'à vouloir favoriser l'amour de son guerrier , en l'élevant assez haut pour le rapprocher de la Princesse.

Mais on ne connoissoit pas encore assez les ames de ces deux amans. On fut bien étonné de voir qu'ils se fuyoient , & s'attachoient à se marquer réciproquement leur indifférence. Cette méfintelligence , tant & si sou-

vent chantée, vint de ce que la maîtresse pensoit qu'on devoit la chercher, & l'amant, qu'il ne le devoit pas. N'oublions pas ici Gayfère, pour mieux connoître Durandart.

Voici la Romance, qui est assez longue ; mais elle ne doit pas déplaire à tous les amans qui portent l'ame fière & le cœur bien enflammé. On ne peut autrement continuer le récit de ces amours généreux ; & c'est un monument très-antique & respectable de la plus juste querelle qu'il y ait jamais eue entre deux amans liés de chaînes éternelles. Toute la fierté de Belerme succomba devant l'obstination de son Chevalier. Elle revint la première, & voici comme elle essaya de ramener son superbe amant.

B E L E R M E.

Beau Durandart, fier Chevalier,
Bien éprouvé parmi les armes,
Parlons du temps si plein de charmes,
Du temps qui fait couler mes larmes ;
C'est moi qui viens t'en supplier.

De ce doux temps de tes amours
Te souvient-il , ame légère ,
Lorsqu'en bataille , pour me plaire ,
Tu t'en allois , en téméraire ,
Vaincre des Maures tous les jours ?

Lorsqu'en tournois , jaloux défis ,
Atours galans , devise en fête ,
Errant les jours , les nuits en quête ,
Tu publois , & ta conquête ,
Et tes plaisirs , & mes soucis.

Tu le jurois pour l'avenir ,
Que ton amour seroit sans terme :
Et maintenant , amant peu ferme ,
Dis-moi : pourquoi de ta Belerme
As-tu perdu le souvenir ?

Grand Durandart , tu fais charmer
Comme tu fais te faire craindre ;
Mais que les femmes sont à plaindre ,
Lorsqu'un amant fait trop bien seindre
Pour se réduire à bien aimer !

D U R A N D A R T .

C'est un langage bien flatteur
Que vous perdez aux vents , Madame.

B v

Il est vrai , j'ai perdu ma flamme ;
Rien n'en demeure dans mon ame :
Je suis volage , ingrat , menteur.

Il est trop vrai que je vous suis ,
Que je suis perfide à l'extrême ;
C'est peut-être une autre que j'aime :
Mais vous savez si c'est vous-même
Qui m'avez fait ce que je suis.

Durant mon exil rigoureux ,
Sans respect de son caractère ,
Sans nul respect de ma misère ,
Ma Belerme aima Gayfère ,
Et se soumit au plus heureux.

Certes , j'admire votre erreur ,
Si , cédant à la loi commune ,
Votre estime suit la fortune !
Jamais le malheur n'importune
Qu'une ame foible ou sans honneur.

De votre chaîne délivré ,
N'espérez pas que je rengage
Mon cœur jamais sous votre hommage.
Plutôt qu'endurer un outrage ,
Je puis mourir désespéré.

B E L E R M E.

Meurs si tu veux ; & , dès ce jour ,
Vomis le poison de ton ame.
Mais , jaloux , sauve-moi du blâme
D'avoir vécu comme ta femme :
Fais-moi pardonner mon amour.

Où , Gayfère me plaîsoit ;
Heureux avec sa Méliscandre ,
Quelquefois ils venoient me plaindre ,
Parler de vous , & vous dépeindre
Au gré d'un cœur qui s'abusoit.

Allez , mourez , fier Durandart ,
Glorieux autant que coupable :
Laissez Belerme misérable ,
Et , détrompé de votre fable ,
Mourez , ingrat , sous l'étendart.

D U R A N D A R T.

Au fond des bois , plein de douleurs ,
Parmi les ours , & près du Maure ,
Et couché sur la pierre encore ,
J'écoutois l'oiseau de l'amour ,
Qui me racontoit ses malheurs.

B vj.

L'innocent ami des zéphyr
Étoit si tendre , & moi de même !
L'infortuné , disois-je , il aime !
Il regrette , adore , & blasphème
Ainsi que moi dans ses soupirs.

Le jour brilloit d'un éclat pur ;
Moi , pauvre amant , j'errois dans l'ombre ,
Affligé de peines sans nombre ;
Mon œil dolent , & tendre , & sombre ,
En dépit regardoit l'azur.

L'oiseau disoit , prêt à mourir :
« Viens & reviens , ô ma chérie !
» Soit un palais , soit bergerie ,
» Soit le désert , soit la prairie ,
» L'œil de l'amour fait tout fleurir.

» O viens ! disoit l'oiseau charmant ,
» Cette forêt n'est point si noire :
» Ou si tu songes à ta gloire ,
» C'est pour me cacher là victoire
» Et le bonheur d'un autre amant ».

B E L E R M E.

Quoi ! Durandart a peur des Rois !
Disois-je aussi dans ma tristesse.

Son courage ni sa tendresse
Ne la ramène à sa maîtresse :
Il aime mieux pleurer aux bois.

D U R A N D A R T.

Ni Rois , Madame , ni payens ,
Mille rivaux , ni le tonnerre
N'auroient suspendu ma colère ,
Sans un désir de vous complaire ,
Par mon respect pour vos liens.

B E L E R M E.

Jaloux , jaloux , quoi ! voulois-tu
Qu'une Princeesse fût blâmée ,
Quand' c'est à toi qui m'as charmée ,
De garantir ma renommée
Et les honneurs de ma vertu ?

D U R A N D A R T.

L'amour est grand dans un grand cœur ,
Timide en une ame vulgaire.
Ardent , & prompt , & téméraire ,
Il honore ce qu'il fait faire ,
Et jette un vain masque d'honneur.

Pour mettre ici mon ame au jour ,
On ne m'est rien sans être éprise :

Je ne crois point à la franchise
De toute femme plus soumise
A son devoir qu'à son amour.

Séduire , consoler , charmer
L'ame qu'elle rend malheureuse ,
C'est le devoir d'une amoureuse :
Femme timide ou langoureuse
Ne mérita jamais d'aimer.

Que nous importent des douleurs
Qu'on ne mêle pas à nos peines ?
Et que nous font vos larmes vaines ,
Lorsque nous sommes sous les chaînes ,
Et que vous êtes sur les fleurs ?

Mais j'étois pauvre cavalier ,
Et j'adorois une Princesse
Qui connut , je crois , la noblesse
De mon ame & de ma tendresse ,
Sans m'oser rien sacrifier.

B E L E R M E.

La fortune de mon amant
Est dans son ame tout entière ;
Et sans support dans sa carrière ,
Il me paroît , tant je suis fière ,
D'autant plus nu , plus éminent.

Puisque le ciel, dans une Cour ,
Au plus haut rang m'a fait paroître ,
Mon égal sera-t-il mon maître ?
Durandart, il faut me connoître ;
Il faut devoir à mon amour.

Trop près du trône , je brûlois
De me voir une humble servante ,
Près d'un amant fidèle amante ,
Reine en effet d'être contente ,
Loin des jaloux & des palais.

Mon ame est aussi devant vous :
Et sachez , guerrier , que je laisse
Aux femmes sans délicatesse
A se couvrir avec bassesse
De la splendeur de leur epoux.

Je ne veux plus te rengager ;
Crois , si tu peux : j'étois fidèle ;
La tourterelle n'est pas telle.

D U R A N D A R T .

Ne parlez pas de tourterelle :
Tout oiseau tendre aime à changer.

Connoissez aussi votre amant :
Vous lui parlez de votre pompe !

Hélas ! Madame , ou je me trompe ,
Ou vous croyez qu'on le corrompe
Par ce qui luit , comme un enfant.

Avec l'Empire on m'eût offert
De cent beautés la main volage ,
On m'eût flatté moins qu'un message ,
Moins qu'un soupir pour le sauvage
Qu'on oublioit dans son désert.

Il faut sentir avec tiédeur
Ce que je porte au fond de l'ame ,
Pour pardonner à toute femme
Qui fait brûler de cette flamme
Et sans éclat & sans ardeur.

Que fait ici le rang , le lieu ,
Ou la fortune , à la tendresse ?
Amant , abjure ton ivresse ,
Ou sois un roi pour ta maîtresse ,
Puisque ta maîtresse est un dieu.

J'explique assez tous vos discours ;
J'y reconnois toutes vos armes ;
Mais des paroles & des larmes
Seront sans doute de vains charmes
Contre qui renonce aux amours.

B E L E R M E.

Apprenez , superbes amans ,
Portassiez-vous un diadème ,
Qu'on obéit au dieu qu'on aime ,
Qu'on vous veut dociles , & même
Moins grands que tendres & charmans.

Moi , je reçus un autre cœur :
Je ne veux point de l'arrogance ,
Ni de cette humble obéissance
Qui marque un défaut de puissance ,
Et déshonore mon vainqueur.

Près de moi j'aimois à la Cour
Le premier champion de la gloire ;
Et n'avois pas , on peut me croire ,
Pour dissimuler sa victoire ,
Assez peu d'aïe & peu d'amour.

Puisqu'il méprise ses honneurs ,
Je le croirois pusillanime ;
Et je puis bien quitter sans crime
L'amant si froid sur mon estime ,
Et si jaloux de mes faveurs.

Son orgueilleuse volonté
Cherche l'Empire : on ne le donne

Même jamais à la Couronne.

Aimez : fût-elle assise au trône,
Vous régnerez sur la beauté.

Tu soupîres , grand Chevalier !

D U R A N D A R T.

Vit-on jamais telle inconstance ?

B E L E R M E.

Beau Durandart , la nuit s'avance.

D U R A N D A R T.

Doublez , Madame , votre offense :
Chassez-moi pour m'humilier.

B E L E R M E.

Capricieux & vain guerrier ,
Te repens-tu ?

D U R A N D A R T.

Jamais , Madame.

B E L E R M E.

Pardonnas-tu ?

D U R A N D A R T.

Jamais à femme :

Tant que l'affront me perce l'ame ,
Jamais je ne puis l'oublier.

B E L E R M E.

Je n'ai pas si peu de beauté ,
Qu'on ne m'apporte un autre hommage.

D U R A N D A R T.

Me parler ainsi dans ma rage !
Me voyez-vous porter , volage ,
Une quenouille à mon côté ?

Vous n'aurez point d'autres amours :
On ne me prend pas ma maîtresse.
Quoiqu'il soit vrai que je la laisse ,
La beauté qui perd ma tendresse ,
Doit être veuve pour toujours.

Non , Madame , n'attirez pas
Une larme sous ma paupière ;
Je vous punirois la première :
Laissez-moi ma douleur entière ;
Fuyez avec tous vos appas.

B E L E R M E.

Que je te plains dans tes fureurs !
Que l'injustice te rabaisse !

D U R A N D A R T.

Dites l'amour , enchanteresse ,
L'amour éperdu qui me presse
De vous arroser de mes pleurs.

B E L E R M E.

Viens , Durandart.

D U R A N D A R T.

Oh Dieu ! j'y cours.

Tous guerriers , respectez ma honte :
C'est une femme qui me dompte.
Que jamais rien ne vous surmonte ,
Sinon le charme des amours.

Cette paix entre deux célèbres amans se fit à pareille nuit que celle où ils méritèrent d'être séparés. On dit que Durandart s'humilia jusqu'à implorer sa maîtresse (tout jaloux s'y expose quand il adore), & qu'il reconnut l'erreur de sa jalousie dans un appartement embaumé par les fleurs, & transformé en un bocage mystérieux, par les rameaux & la verdure dont il étoit orné.

Gonelle fut un moment la victime de cette réconciliation , & se vit sous la disgrâce des amans. Il auroit bien voulu qu'aux écoles où il avoit appris à bien parler , on ne lui eût enseigné que l'art de se taire. C'est une grande erreur qu'il n'y ait pas de doctorat pour cette science , si souvent utile dans le monde : mais un Poète n'a pas de longs repentirs , & son heureuse folie le console de tout , comme elle réparoit tout dans ces bons temps-là.

Amans vulgaires , c'est maintenant qu'il faut écouter ; & vous , dont les cœurs sont aussi purs & nobles que l'esprit céleste qui les échauffe & les agite , venez entendre si Belerme & Durandart sont dignes de figurer parmi vous.

Belerme jouissoit de l'espérance de ses amours , & s'y livroit sans crainte & sans mystère. Elle avoit appris de son amant qu'un amour qui ne va pas jusqu'à la folie , ne passe pas , de beaucoup , la simple amitié. Celui-ci recevoit tous les jours de nouvelles

graces éclatantes de la part du Roi : il les recevoit sans ambition , mais non pas sans plaisir ; car il étoit jaloux d'honorer aux yeux du monde le choix de sa Princesse. Tout alloit bien ; mais le calme est encore bien perfide sur la mer des amours.

C'est-là pourtant qu'on aime un pas aventureux ;
Et c'est là qu'il est doux de se voir malheureux.

Au moment où le Roi désespéroit de vaincre Belerme , il porta ses yeux sur la belle Méliseindre. Cette dame est connue pour avoir eu le cœur assez tendre , & l'ame beaucoup plus ambitieuse. Avec tous les beaux airs imposans des Cours , elle en avoit toutes les souplesses dans l'esprit , & ne suivoit des principes qu'en femme supérieure à toutes les autres , victimes des règles & de l'opinion. Il n'est pas étonnant qu'elle ait aimé Gayfère , & que Gayfère l'ait aimée. Ce n'étoient pas des gens à respecter beaucoup leurs chaînes ; & vingt fois ils s'étoient repris au retour de leurs

infidélités. Trop accoutumés aux succès l'un & l'autre, Gayfère osa penser à faire une expérience sur le cœur de Belerme, & donna à Méliseindre un prétexte de former le même projet sur celui de Durandart.

Mais en même temps qu'ils s'attachent (en se cachant néanmoins l'un de l'autre) à faire réussir leur entreprise, le Roi favorise Durandart plus libéralement que jamais; il lui donne le titre de Comte, & lui confie l'étendard de son armée d'Aquitaine. Il ne se trouva pas un soldat dont le cœur ne fût enflé de gloire en se voyant un tel chef; & cependant il y avoit alors de grands Chevaliers, Gayfère lui-même, Montefinos, Baudouin, le Marquis de Mantoue, Huon, Guerin, & le Géant des Histoires, cet insurmontable Sacremont du Mont de la Guerre en Pyrénées. Mais tous ces Paladins n'avoient pas à la fois la tête, le bras, & le cœur de Durandart. C'eût été le plus grand modèle de Chevalerie, s'il n'avoit eu pour les dames que le goût moitié

tendre , moitié galant , & si aimable , de son rival Gayfère.

Deux malades d'une même infirmité ne tardent pas à s'entretenir de leur maladie , ni deux amans à se secourir dans leurs peines. Le Roi pria Durandart d'entrer pour médiateur dans sa nouvelle passion pour Méli-seindre , & se chargea du même rôle auprès de Belerme , croyant bien confondre les projets de Gayfère. Cet accord paroissoit devoir écarter toutes les disgraces.

Mais un jour que la Cour chassoit au fond des montagnes , les dames erroient dans les vallées , le long des eaux , où les bêtes venoient se rendre , après avoir été délogées des forêts & des hauteurs : elles couroient sur des chevaux prompts & dociles , armées seulement de la poitrine , avec de grands plumages rouges , propres à effrayer les animaux , & des dards en main , qu'elles lançoient contre ceux qui se jetoient à la nage , ou qui passoient. Les peuples d'Aragon , qui venoient voir ces chasses , regardoient

doient avec étonnement les collines couvertes de guerriers en armes brillantes , selon l'usage des François , & des femmes hors de leurs maisons , des femmes à qui l'on abandonnoit tous les honneurs d'un exercice mâle & guerrier. On auroit dit que les animaux en étoient surpris eux-mêmes , & qu'ils se soumettoient à la mort dès qu'ils appercevoient ces beautés.

Ce fut dans cette chasse que Méliseindre aperçut , au loin , Durandart qui , du haut de son cheval , se fatiguoit à enfermer un ours trop puissant. Elle saisit ce prétexte pour voler à lui , & deux de ses dards achevèrent l'animal : c'étoit au bord d'un bois , dans lequel se trouvoit une fontaine célèbre par la beauté de ses eaux , par ses ombrages , & les services qu'elle rendoit aux bergers de la contrée. Méliseindre avec ses vues , Durandart avec sa commission , se décidèrent sans peine à pousser leurs chevaux du côté du lieu solitaire , pour s'y reposer.

La jalouse Belerme les vit entrer
Janvier 1787, 1^{er} Vol. C

dans le bois & disparoître. Tout aussi-tôt son cheval vole au gré de sa curiosité. Elle arrive ; elle les voit, & puis elle aime mieux les écouter que de les surprendre : mais elle comprit que le Chevalier parloit pour lui-même, lorsqu'il prioit en faveur du Roi, & que la Princesse dédaignoit l'amour de Durandart, tandis qu'elle le demandoit. Voilà comment la jalousie étoupe les oreilles, après que l'amour a mis un bandeau sur les yeux, & comme il arrive que les plus heureux amans se creusent eux-mêmes la source de leurs larmes.

Cette infidélité, si manifeste aux yeux de Belerme, lui fit reprendre Gonelle en amitié. = Ah ! Gonelle, toi, qui te piques de découvrir les infidèles, que ne me parles-tu de ton maître ? Il en aime une autre. = Impossible, Madame. = Je l'ai vu la supplier, lui faisant mille caresses, lui tenant mille discours flatteurs, s'affliger, promettre, s'humilier. = Est-ce de vos yeux que vous l'avez vu, Madame ? = De mes yeux : & plutôt à

Dieu que mes larmes m'eussent aveuglée =. Alors elle raconta ce qui s'étoit passé. Laissez-moi faire, Madame, dit le maudit Poète. Qu'il soit infidèle ou non, il sentira la pointe de mes armes dans son cœur. Alors il fit sur cette aventure la ritournelle de la fontaine, pour se remettre en grace avec la Princesse.

A la fontaine au bois discret
Belle n'est pas toujours facile :
L'amant souvent est l'imbécille
A la fontaine au bois discret.

Celui qui vivoit sous mes lois,
Y voulut tenter aventure :
Mais il eut réponse bien dure
Celui qui vivoit sous mes lois.

Le souvenir m'en plaît encor.
Il lui disoit : = Hélas ! Madame !
Elle disoit : = Oh ! la bonne ame !
Le souvenir m'en plaît encor.

= Au nom d'amour, écoutez-moi :
Vos rigueurs sont une injustice.

= Eh ! non , guerrier , c'est un caprice :
Au nom d'amour , écoutez-moi.

= A ce refus , pensez-y bien :
C'est un amour tendre à l'extrême.

= Guerrier galant , guerrier , vous-même
A ce refus pensez-y bien.

Il conjuroit ; c'étoit le temps.
Il lui tenoit sa main divine :
La belle en étoit plus mutine.
Il conjuroit ; c'étoit le temps.

= Un bandeau vous couvre les yeux ,
En méprisant ce tendre hommage.
= Faut-il m'expliquer davantage ?
Un bandeau vous couvre les yeux.

= Ces lieux sont froids comme les cœurs :
Allons , partons en diligence.
= Où l'on n'est point d'intelligence ,
Ces lieux sont froids comme les cœurs.

Ils s'en allèrent , lui contrit ;
Elle , riant de fire grace ,
Bientôt s'écarta de sa trace.
Ils s'en allèrent , lui contrit.

Que puissent tous les inconstans
Trouver au bois une cruelle !
Et perdre encore une fidèle ,
Le puissent tous les inconstans !

Durandart fut étrangement irrité de la malice de Gonelle , & encore plus affligé d'avoir été surpris dans une aventure si suspecte ; mais ce fut alors qu'il se montra homme de cœur & d'honneur , & qu'il donna le plus bel exemple de la fidélité qu'on doit au secret de son maître. Il pouvoit aisément se justifier ; il ne le fit point , & fit bien ; car , il faut en convenir , les dames , quand elles sont jalouses , aiment mieux pardonner l'offense , que de croire à l'excuse ; & en général elles ne perdent pas sans regret le plaisir de nous savoir des torts.

Durandart se laissa croire perfide avec une grande dignité ; mais bientôt après avec une douleur qui toucha le Roi , jusqu'au point de lui permettre de confier à Belerme les preuves de son innocence. Alors , soit que le Chevalier craignît , en matière de

secrèt , la réputation malignement faite aux femmes, soit qu'il ne crût pas devoir exposer la majesté du caractère royal, il s'avisa de révéler en grand mystère à Belerme, que le Roi désiroit de lier le volage Gayfère à Méliseindre, & qu'il avoit été chargé de disposer la dernière à cet hymen.

Mais Belerme, qui savoit qu'elle étoit aimée de Gayfère, & qui ne voyoit pas cet hymen possible, alla jusqu'à soupçonner un détour dans cette confidence de son amant. On ne fuit pas au fond des bois pour remplir ces sortes de commissions; & la manière dont elle en reçut l'aveu, fit voir au contraire à Durandart une franchise singulière dans la mauvaise humeur de sa maîtresse. Je connois Gayfère, lui dit-elle, & ce que vous avez pensé avec le Roi ne s'accomplira jamais. Il est vrai, Madame; je le vois maintenant : & sur ces mots, il se retira, pénétré d'une douleur calme, qui fut prise pour une honte d'être démasqué. Ainsi, voilà la querelle renouvelée entre les deux amans.

Le Roi , fidèle à sa promesse , parla bientôt de Durandart & de Gayfère , en laissant apercevoir les vues différentes qu'il pouvoit avoir sur chacun d'eux. Il demeura bien surpris , lorsque Belerme , peut-être pour s'éclaircir , supplia le Monarque de hâter l'accomplissement de sa pensée , & de la délivrer des importunes galanteries de l'époux destiné à Méliseindre. Il admira la noble discrétion de Durandart , & ce rare sacrifice qu'il faisoit des intérêts de son amour au secret de son Roi. Il ne détrompa point Belerme ; & la jalouse va juger par ce silence , que l'hymen de Gayfère & de Méliseindre n'est qu'une supposition que tout le monde s'applique à lui faire prendre pour une réalité. A cette idée qui la tourmente , une autre plus noble se joint encore pour la désespérer ; & c'est maintenant qu'il faut raconter des choses qu'on n'a jamais vu arriver dans l'histoire des amours.

Voilà tout d'un coup que le Roi de France , affligé d'avoir été la cause

d'une nouvelle défunion entre nos deux amans , médite d'élever Durandart si haut , qu'enfin il puisse rapporter son hommage à Belerme sans crainte , & dissiper tous les mécontentemens avec l'éclat de sa grandeur.

Il étoit dans ces dispositions , lorsqu'il rencontra Gonelle qui chantoit assez gaiement sa disgrâce ; & pour comparer les Flatteurs actuels de nos Cours aux Fous & aux Poètes du temps passé , il faut placer ici l'entretien qu'ils eurent ensemble , avant que de raconter des choses plus sérieuses.

L E R O I.

Mauvais Fou , n'as tu pas peur du courroux de ton maître ?

G O N E L L E.

Bon , Sire ! Et quel courroux peut-on craindre quand on est plastronné d'épigrammes ? D'ailleurs , je le connois assez honnête homme pour ne pas me tuer , sans m'avoir payé dix années de service , & je proteste à

Votre Majesté qu'il ne me tuera de long-temps.

L E R O I.

Eh ! quoi donc ? le Comte est-il maintenant si pauvre ?

G O N E L L E.

Titre brillant qui sur rien ne se fonde ,
C'est de l'esprit dans l'homme malheureux
C'est de la force en un soldat peureux ,
De la beauté dans une vagabonde.

C'est dans un sot une aimable figure ,
Un mets d'amour sans assaisonnement ,
Au rendez-vous un subit accident ,
Sur la laideur l'éclat de la parure.

J'en vois assez dans toutes les provinces ,
Dont tout l'avoir est dans la qualité ,
Grands suzerains des fiefs de vanité ,
Comtes , Marquis , & même aussi des Princes.

L E R O I.

Ta rage des vers est bien ingué-
rissable , Gonelle. Réponds-moi sim-

plement, si tu peux. Ton maître craint-il de me demander ?

G O N E L L E.

Noble cœur toujours noblement
Explique sa demande :
Sans implorer servilement ,
Son silence commande.
Celui qui sert bien & se tait ,
Assez fort vous supplie ,
Et relève votre bienfait
Par cette modestie.

L E R O I.

Mais que fait-il de la solde de son étendart ?

G O N E L L E.

Sa solde est la solde commune :
Un Héros n'a point de fortune.
Envers moi seul il est ingrat.
Il fait que mon talent est mince
Pour vous gagner une province ;
Et je lui passe qu'au soldat
Il fasse un peu meilleur état ,
Meilleur quelquefois que son Prince.

L E R O I.

Ce mauvais Fou n'épargnera personne. Se plaint on de moi dans mes armées? Dis-moi la vérité, & je te le pardonne.

G O N E L L E.

Messieurs les Rois, tant que vous êtes,
Vous demandez la vérité.

On vous croit tous assez honnêtes,
Assez pleins de sincérité:

Mais pourtant vous la dire en face,

Doit être un crime assurément,

Puisqu'aussi-tôt il lui faut grace,

Pour s'échapper impunément.

L E R O I.

Encore une fois, où Durandart prend-il de quoi équiper si honorablement ses serviteurs, & ce train du plus galant des Chevaliers de ma Cour?

G O N E L L E.

Son nom fait la richesse de ses serviteurs, & la fidélité de ses serviteurs

élève son nom : l'âme du maître passe
à son monde , Sire.

Triste riche , pauvre superbe ,
Entouré d'esclaves ingrats ,
A qui tu fais sonner ton verbe ,
Si tu savois que tous ces rats ,
Riant de toi , rongent ta gerbe !
Si tu savois que leurs ébats ,
Que leurs discours , que tous leurs pas
Font courir ton nom sans estime ,
Et que leur langue l'envenime ,
En attendant l'autre repas !
Eh ! non , richard , tu ne fais pas
Que qui souffre ta servitude ,
A tous les vices par étude ,
Et les exerce bas , tout bas !
Vice soit trompé par un vice ,
A dit l'éternelle justice.
Ton ignorance l'est , hélas !
A tous momens par l'artifice ,
Par des fripons ton avarice ,
Et ton orgueil par des pieds plats.
Mais lorsqu'épris d'un homme brave
Autre brave homme veut servir ,
Fier & libre de toute entrave ,
Dans son ame lui seul se grave

Les beaux devoirs qu'il va remplir.
Pour vous le faire mieux connoître ,
Ce noble & tendre serviteur
N'a point d'oreilles pour un maître ;
Il prend les ordres de son cœur.
Ennemi de l'infame vice
Qui distingue l'or d'un fêtu ,
Il n'est point humble ; & son service
Sans intérêt & sans caprice ,
N'est qu'un hommage à la vertu.

Le Roi s'amusoit à voir jusqu'où parviendroit cet épouvantable débordement de poésie. C'est que dans ce temps-là on aimoit beaucoup les vers en France ; & ce qui est si triste chez les autres peuples , la morale étoit renfermée , avec toute la gaieté françoise & la raison des sages , dans des chansons.

Gonelle tarit enfin. Il vouloit que , par son crédit de Poète , Durandart eût une terre pour y asseoir le titre de sa comté. Il vouloit qu'il y eût dans cette terre de beaux châteaux & des vassales charmantes , de bons soldats & des garçons d'esprit , un ciel

gaillard, & sur-tout de jolis chevaux.

Car sa cavale ,
De Buceéphale
Arrière-fille , en fait certain ,
Pour sa peau vive ,
Très peu craintive ,
Bravoit le fouet dès le matin ;
Etique & borgne ,
De sa vergogne
Avoit perdu le dernier crin-
Rétive encore ,
Dans la Bigorre
Elle tenoit contre son frein.)

A cette époque , le Chevalier Durandart fut titré Comte de Limoges, fuzerain de toutes les terres depuis les montagnes jusqu'à la mer de Bordeaux. Le Roi le fit encore Adeltantade , c'est à-dire , Gouverneur des frontières , des forts , & des montagnes , où il n'y avoit pas long-temps qu'il disputoit sa nourriture avec les bêtes ; & puis ici connoissons les hommes. Son nom étoit déjà en bonne renommée , à cause de ses

vertus & de sa bravoure ; mais alors il fut porté aux extrémités du monde sur la boule de la fortune.

Cependant tout ce qui luit n'est pas de l'or ; & voici bien des chagrins. Ce mauvais Gayfère , ce charmant Chevalier qui ne songeoit qu'à plaire & à faire plaisir à tout le monde , avoit le malheur de causer des chagrins à tout le monde. Cet adroit flibustier favoit bien que le moyen de s'introduire à la place d'un amant dans le cœur de sa belle , étoit de le louer beaucoup , & de beaucoup parler de lui. C'est ce qu'il faisoit auprès de Belerme ; & il annonçoit toujours , avec un sentiment de joie , les brillantes nouvelles des faveurs dont le Roi couronnoit les mérites de Durandart.

Mais celui-ci voulut , par un pur caprice , savoir si sa Princesse fidèle avoit encore besoin de ces consolations du temps de l'exil , ou si le bonheur passé de son amour ne lui inspiroit pas un désir naturel de le remplacer par le bonheur d'une autre

passion. Belerme , frappée jusqu'au fond du cœur d'un pareil discours , se modéra. Elle voyoit , lui répondit-elle , qu'on lui parloit assez bien en grand Seigneur. La jalousie du pauvre n'est que la crainte de perdre son trésor ; mais penser mal , ironiquement offenser , c'est la jalousie du riche insolent ; & sans doute elle n'avoit point de compliment à faire au Chevalier Durandart sur cette haute fortune dont on venoit , croyant la flatter , l'entretenir tous les jours. Elle voyoit ce qu'elle avoit prévu : les Grands n'aiment pas de la même sorte que les autres , & la richesse peut corrompre une ame noble , comme la rouille mord plus aisément sur l'acier le plus fin.

Durandart piqué se retira sans répondre à ce discours , & persuadé que Belerme cachoit un autre amour sous le masque de ces beaux sentimens. Elle fit plus pour le confirmer dans son idée , & Gayfère encore donna lieu à ce dernier soupçon du superbe Durandart.

Gayfère avoit remarqué cette indifférence de Belerme pour la fortune de son amant : il en avoit auguré quelque diminution dans son amour, & conséquemment un triomphe pour lui-même, s'il savoit, en temps & lieu, proposer ses vives ardeurs. Il le fit un jour en termes si touchans, qu'on ne put s'empêcher de lui faire observer le ridicule des prétentions d'un homme qui veut jouer le double rôle d'amant & de mari. Ces paroles expliquées le surprirent, sans le détourner de ses vues : sa vanité lui fit voir, dans cette confidence, une intention secrète, & pourquoi pas même une première étincelle de jalousie ? Les Gayfères devinent très-avant dans le cœur des femmes : cependant ils se trompent par hasard quelquefois.

D'un autre côté, les amans fidèles ne reçoivent que les douleurs d'un seul amour ; & ceux du caractère de notre Chevalier gascon se sentent souvent piqués par plusieurs épines à la fois. Le volage s'irrita de ce que

Méliseindre avoit célébré par des fêtes les grandes faveurs accumulées sur Durandart : il apprit même qu'elle n'avoit pas craint de lui en marquer sa joie par le don d'une écharpe & par un baiser. Un autre amant, dans cette colère, auroit prolongé sa douleur ; mais celui-ci courut vite au remède, tandis que son ressentiment duroit ; il raconta ces événemens à Belerme.

Alors Belerme ne put pardonner ce baiser, ni cette écharpe. La voilà résolue à briser sa chaîne, à ne plus entendre ni regarder son amant, à le céder avec orgueil à sa rivale un jour où elles se rencontrèrent.

B E L E R M E.

Je crains, belle Méliseindre, que mon amour, long-temps manifesté, ne vous laisse quelque doute sur la fidélité de Durandart. Il n'en reste pas plus dans mon ame que dans la sienne ; & c'est avec sincérité que je vous le donne aujourd'hui.

M É L I S E I N D R E.

Je ne vous remercierai pas , Belerme. Je n'ai pas besoin qu'on me donne ce que je puis prendre sans la générosité d'autrui.

B E L E R M E.

Je vous assure que c'est de ma part sans générosité : il ne peut y en avoir à donner ce qu'on n'estime plus.

M É L I S E I N D R E.

Alors elle est de mon côté , Belerme ; car je vous rends en échange le Chevalier Gayfère , qui ne perdra jamais mon estime.

B E L E R M E.

C'est au moins le sentiment que vous devez à cet aimable époux.

M É L I S E I N D R E.

Gayfère , mon époux ?

B E L E R M E.

Il me semble que le Roi le règle ainsi.

M É L I S E I N D R E.

Et comment cela se pourroit-il , puisque Durandart ne me persécute que des desseins du Roi sur moi-même ?

B E L E R M E.

Ah ! Madame , triomphez , sans recourir au mensonge.

M É L I S E I N D R E.

Je n'ai pas besoin de mentir , Madame.

B E L E R M E.

Et vous mentez sans besoin ; car j'ai l'aveu de la bouche du Roi , qu'il a chargé Durandart de vous disposer seulement à l'hymen de Gayfère. Mais vous avez de l'intelligence , & vous avez parfaitement

compris ce qu'il vous disoit de sa passion , en vous parlant de celle d'un autre. Durandart a la voix charmante ; son cœur est sur ses lèvres. Quand il n'aime pas , il ne dit rien ; & je lui crois trop d'esprit pour ne pas tirer l'usure de ses charmes , en les employant pour autrui.

M É L I S E I N D R E .

Vous me forcez à vous surprendre , Belerme. C'est moi qui aime Durandart. S'il m'aime , je le dirai. Des femmes comme nous peuvent être rivales avec toute la franchise qu'on écarte dans les rangs vulgaires. S'il est vrai que la fidélité ne soit pas une chimère , elle ne peut être que dans quelques âmes bien malheureuses assurément par leur faute. Tout ce qui est noble dans le monde , est précisément le contraire de ce qui s'y fait. Croyez-moi , Madame , réglons-nous par un peu plus d'esprit & moins de vertu. Occupons-nous de nos plaisirs , & non de ce qui les contrarie ;

que nos goûts ne nous coûtent que de légers soins pour les satisfaire, & que le monde roule librement comme il a été, & comme il ira.

Cet entretien des deux Princesses rivales eut lieu dans les jardins du palais, à la vue des ondes moins légères que ces paroles de Méliseindre. Belërme en tira de quoi réfléchir; mais beaucoup moins qu'un personnage caché qui entendit tout avec discrétion. On ne peut dire si les feuillages le trahirent ou le favorisèrent; c'étoit le Roi, l'amant si tendrement épris de Méliseindre. Il rentra dans le palais avec une rêverie & une tristesse qui lui rendoient bien nécessaire la rencontre de Gonelle. Ce joyeux enfant des Muses s'amusoit à faire chanter les dames, lorsque le Roi lui dit brusquement qu'il seroit bien aise de savoir l'opinion d'un fou sur le compte des femmes. Gonelle, en un tour de main, changea les accords de sa guitarre, & se mit à chanter la Romance des Pèlerins, qui, pour être bien vieille, est encore aussi bonne que bien des jeunes.

En ce bas monde , pèlerins ,
Bons pèlerins d'amour , allons sans gibécieres,
Oh ! quelles nuits ! oh ! quels chagrins ,
Sans la compassion de nos hospitalières !

Leur cœur est si compatissant ,
Que d'un œil inquiet , au perron de l'hospice ,
Elles attendent le passant
Qui peut avoir besoin de leur tendre service.

Tout pèlerin , des bonnes sœurs
Est accueilli d'un cœur si doux , si charitable ,
Qu'elles prennent pour des faveurs
L'humble peine & le soin de le bien mettre
à table.

Elles se plaisent à ces soins
De faire à tout passant honneur & bonne chère,
Tant qu'une sœur , à nos besoins ,
Contre son autre sœur serviroit à l'enchère.

Et quand ce vient qu'il faut partir ,
On voit dans deux beaux yeux une ame si
touchée !

Bon pèlerin peut pressentir
Qu'on fait vœu qu'il séjourne à la même cou-
chée.

Quoiqu'il soit vrai qu'en séjournant ,
En vérité trop vrai , qu'il faudra nous attendre
A voir traiter le survenant
D'une aussi bonne chère & d'une ame aussi
tendre.

Or dans la route des amours ,
Nous ne parlons qu'en bien de notre dernier
gîte ,

Et du premier , c'est tous les jours
Qu'au dernier pèlerin la sœur se plaint bien vite.

Quittons les belles sans souci ,
Sans crainte que leur ame en prenne davantage.
A chaque hospice , grand merci ,
Et vogue , vogue au but du doux pèlerinage.

Ici les Romances nous détournent
des amours , & nous mènent aux
champs de bataille. Dans ce temps-là,
le Roi de France remporta de grandes
victoires sur les Sarrasins , qui tenoient
Barcelone & Sarragosse. Cependant ,
à la dernière occasion , la petite armée
d'Aquitaine se trouva poussée contre
l'Ebre , dans un endroit impraticable
de ce fleuve , & serrée par une
multitude

multitude de Payens qui alloit avoir bon marché de tous les braves de Durandart. Heureusement la nuit arriva très-orageuse & très-noire ; mais au lever du jour les François ne pouvoient éviter leur sort.

Durandart se mit dans la tête de sortir de cette fâcheuse position , & de sauver son armée par un stratagème digne de lui. Au milieu de la nuit & d'une effroyable tempête , il fit retentir tous les instrumens de guerre en se jetant au travers de l'armée des Maures , avec ordre de s'attacher moins à combattre qu'à passer outre , & à s'échapper en passant au milieu de cette innombrable multitude. Les Sarrafins , qui ne songeoient qu'à l'orage , furent surpris & épouvantés de cette audace : ils ne résistèrent qu'à peine à la furie des François , qu'ils sentoient passer sans pouvoir le croire. Il en fut fait un grand massacre chemin faisant , & l'on appela cette action *la nuit de l'Ebre* , ou ; comme d'autres Chroniqueurs , *l'échappatoire de Durandart*.

Janvier 1787 , 1^{er} Vol. D

Après avoir ainsi sauvé son Roi, son armée, & les plus belles provinces de France, en contenant les Maures sous les barrières de l'Ebre & des montagnes, le bon Chevalier reparut à la Cour, aussi triste que s'il eût été vaincu, quoiqu'on ne sache pas certainement s'il auroit été triste en pareil cas, puisqu'il ne s'y trouva jamais. Le Roi ne savoit plus comment le récompenser, sinon par la main de sa Belerme. Il avoit connoissance de la querelle entre eux subsistante; mais il ne pouvoit se figurer d'autre obstacle que leur entêtement à une réconciliation. Il se hâta de présenter à Belerme son amant couvert de gloire, & de lui expliquer les desirs dont ils imploroient tous les deux la satisfaction. Mais, hélas ! si Durandart fut plus affligé, le Roi ne fut pas moins confondu que Durandart. Voici la réponse de Belerme : on n'a rien entendu de pareil au monde.

Quand par sa gloire & par son infortune,
Mon fier amant se faisoit admirer,

Sans employer de faveur importune,
A mon hymen il pouvoit aspirer.

Quand, sous l'appui d'une ignoble richesse,
De son espoir je l'ai vu s'éblouir,
Par cet affront qui bleffoit ma tendresse,
Moi, j'ai senti le mien s'évanouir.

S'il s'en souvient, ma parole est sacrée :
Je prétendois honorer mon époux,
Non le choisir pour en être honorée.
Je le lui dis au temps de son courroux.

Dessein charmant dont s'abusoit mon ame !
Ce n'étoit pas, hélas ! pour m'affranchir
Des nobles droits d'un époux sur sa femme :
Mais je voulois moi seule l'enrichir.

Par ses desirs pour une convenance
Il a détruit la fleur de nos amours :
Dans un état de commune opulence
Le cœur se prête & se reprend toujours.

Il avoit peur de devoir à ma flamme,
Quand je brûlois de tout sacrifier.
L'amour est foible ou superbe dans l'ame
Qui craint encor de se laisser lier.

Deux vrais amans , dans une ivresse égale ,
Bien aveuglés , sont bientôt défunis ,
Quand , par un coup de lumière fatale ,
L'un voit qu'il donne , ou l'autre , qu'il a pris :

Je l'aimerai du même amour fidèle ;
Je gémirai sur le sort de mes vœux :
Mais qu'il poursuive une beauté nouvelle ,
Si de l'hymen il désire les nœuds.

Pour lui donner son amour & ses charmes ;
J'en connois une à qui la volonté
Vint aussi-tôt que les vives alarmes
Qu'il me donnoit par sa prospérité.

Je ne sens plus cet orgueil de ma flamme ;
Ni ce plaisir qui m'enchantoit jadis.
En l'aimant riche , il me semble dans l'ama
Que maintenant mes feux sont avilis.

Oui , j'ai perdu cette charmante ivresse
Qui confondoit & plaisirs & vertus ;
Et je croirois , songeant à ma tendresse ,
Que je la vends & ne la donne plus.

Ne dites point que je suis la première
A déplorer le bonheur d'un amant.

D'autres auront l'ame aussi tendre & fière ,
Pour éprouver le même sentiment.

Que ce baiser révèle davantage
Ce qu'en mon cœur vous n'avez pas connu ,
Grand Durandart ; & reportez ce gage
Au Cavalier que Belerme a perdu.

O ciel ! combien y a-t-il donc de femmes qui ressemblent à Belerme ? combien qui savent parfaitement aimer ? combien qui préfèrent un homme sans argent , à de l'argent sans homme ? combien qui ne se servent pas d'une grande fortune pour en acquérir une plus grande ? & combien qui soumettent les désirs de leur cœur à la noblesse de leur ame ? Il y en auroit , il y en auroit sans doute : ce sont les hommes qui leur ont fait une loi d'aspirer aux frivolités , & une honte de montrer de grandes vertus.

Comme on l'a dit , le Roi & Durandart se retirèrent confondus. Le Roi promit bien de vaincre cette résolution bizarre ; mais l'amant affligé ne fit que sourire à cette promesse :

D iij

il connoissoit Belerme , & il jugea qu'il falloit bien d'autres efforts & des moyens extraordinaires , pour écarter un dessein de son ame , lorsqu'il y étoit arrêté. Les deux infidèles , Gayfère & Méliseindre , laissèrent enflammer leur espoir , lorsqu'ils apprirent l'état des choses. On ne sauroit rien des événemens qui suivirent , sans la Romance historiée qui les rapporte, jusqu'à la conclusion de tous ces amours.

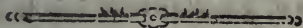
C'étoit ainsi qu'autrefois on conservoit la mémoire des grandes actions & des beaux sentimens. Les pères se réjouissoient d'entendre chanter ces récits à la jeunesse des deux sexes : les jeunes guerriers y puisoient les vertus imposantes de leur état , & les filles apprenoient à distinguer les hommes d'honneur par les actions , plutôt que par les discours galans , & à les admettre innocemment dans leur pensée.

Cette Romance est une petite histoire en action ; elle est nommée *la Perle des Lis* (el Aljofar de los Lirios), parce qu'elle contient toutes les ma-

ximes de la Noblesse françoise , & que Durandart y est nommé la perle des guerriers , & sa Belerme , la perle de l'amour.



« C'est ici que le Lecteur ne doit pas redouter la lecture des vers. On a tâché de traduire ce petit poëme dramatique , du style le plus simple , avec la noblesse inhérente au sujet. On la présente dans la même forme que l'original. Ces sortes de poëmes se chantoient jadis par plusieurs acteurs qui se distribuoient les discours de chaque personnage. C'est ainsi qu'on chantoit le poëme d'Homère en Grèce , & qu'au retour des Croisades , les pèlerins de la passion se partageoient les rôles du saint Cantique. C'est ici l'origine de l'art dramatique ».



LE POÈTE.

La noble perle de la France ,
Durandart , ce Dieu de vaillance ,
Modèle sacré des guerriers ,

D iv

Sur une rive solitaire ,
Loin de l'œil de ses Chevaliers ,
Erroit en exil volontaire.

Ce fier soutien de la couronne ,
Elevé jusqu'auprès du trône ,
Comme un rempart devant son Roi ,
Loin d'une femme inexorable ,
Foible victime de sa loi ,
Pieuroit son destin misérable.

Avec une ame plus altière ;
Les Sarrafins de la frontière
Venoient contempler sa douleur ;
Et la voyant si fière empreinte
Au front de l'exterminateur ,
Le regardoient encore en crainte.

De ses longs & tendres services ,
Par le plus rare des caprices ,
Belerme refusoit le prix.
Trop de grandeurs & de richesse ,
Aux yeux de l'univers surpris ,
Lui firent perdre sa maîtresse.

En faveur de l'amant sensible ,
Des Rois préférèrent l'inflexible ;
L'amour même parloit en vain.

Au plus humble rang des provinces
Elle vouloit porter sa main ,
Et Durandart passoit les Princes.

Oh ! de quoi lui sert tant de pompe ,
S'il faut qu'un si beau nœud se rompe
Et sépare ces deux grands cœurs ?
Dans un caprice plus étrange
Il roule des desseins vainqueurs :
Durandart veut qu'amour le venge.

Jamais sans doute la mémoire
N'a conservé pareille histoire.
Ecoutez , timides amans.
L'amour n'est pas dans vos services ,
Dans vos larmes , dans vos sermens :
L'amour consiste en sacrifices.

D U R A N D A R T.

Le puis-je ? se dit l'amant rendre.
De ce haut rang puis-je descendre ?
Il est plus aisé de monter.
Je vois ma chute difficile ,
Et mon amour , pour la tenter ,
Trouve mon honneur indocile.

Un Roi qui m'a comblé de graces ,
Les yeux des héros sur mes traces ,

D v

Les noms de perfide & d'ingrat !
Elle le vent ; il faut descendre ,
Redescendre à cet humble état
Où mon amour se fit entendre.

Oui , Belerme ; trop tard j'y songe.
Effacez-vous , brillant mensonge ;
Abîme - toi , prospérité ;
Disparoïs , fatale richesse :
Reviens , ô douce, pauvreté !
Et ramène-moi ma maîtresse.

Il est aisé de plaire aux femmes
Qui ne demandent que les flammes
D'un cœur soumis & transporté ;
Et l'amant tendre doit lui-même ,
Triomphant de sa vanité ,
Donner des droits à ce qu'il aime.

L E P O E T E .

Alors à son ame insensée
Il se présente une pensée
Qui doit dissiper ses grandeurs.
Qu'on le blâme , c'est son attente :
Il ne veut plus que des malheurs ,
Et que Belerme soit contente.

Au palais un jour , avec honte ,
Un inconnu cherche le Comte ,
Et savoit y trouver le Roi.
En se retirant il affecte
De montrer quelque trouble en soi ,
Et perd une lettre suspecte.

Cette lettre , avec artifice ,
De trahison donnoit indice
Entre le Maure & Durandart.
Pour confirmer la vraisemblance ,
Lui-même , par un prompt départ ,
Se porte aux rives de la France.

« Blessé d'une certaine injure ,
» Disoit la perfide écriture ,
» Il quittoit la France & son Roi :
» Il offroit d'ouvrir la frontière ;
» Et , pour garans sûrs de sa foi ,
» Son bras & sa personne entière ».

De fureur le Roi se tourmente :
Personne qui ne s'épouvante
D'une telle déloyauté.
Belerne pleure , & ne peut croire
Que d'une infame lâcheté
Son héros ait souillé sa gloire.

D vi

Vers le drapeau de la bravoure ,
Ce drapeau que sa gloire entoure ,
Ses fiers soldats levoient les yeux ;
Et dans un doute encor timide ,
Ils demandoient au Dieu des cieux ,
Si Durandart étoit perfide.

Mais le brave Ecuyer Gonelle ,
Des Ecuyers charmant modèle ,
Comme son maître des guerriers ,
Tout aussi-tôt mit en campagne
Moines , marchands , aventuriers ,
Et baladins aux bords d'Espagne.

G O N E L L E.

Sire , j'aurai de ses nouvelles :
Ce sont ici des bagatelles ;
C'est de l'amour , & je le crois.
Au grand talent , l'extravagance ,
Dit-on , fut unie autrefois
Par des nœuds éternels en France.

Ou ce fut un Auteur bien grave ,
Ou ce fut un homme bien brave ,
Qui disoit : Loins ces esprits bas ,
Qu'une régulière conduite

Fait arriver de pas en pas ,
Sans faute aucune & sans mérite.

Victime de son opulence ,
Aux foudres de votre puissance
Il expose son or fatal ,
Sans prévoir que votre colère ,
Foudroyant son front déloyal ,
Peut dissiper ce qu'il espère.

Mais , Sire , est-il rien que n'excuse
L'amour dont un héros s'abuse ?
Il a le privilège infus ;
Et c'est celui des âmes hautes ,
De montrer de grandes vertus
Et de faire de grandes fautes.

Oui , Sire , eroyez à Gonelle ,
Je le ramènerai fidèle ;
Mais jamais on ne le verra ,
Sans sûreté pour sa personne :
Voilà ma tête , prenez-la ,
Ou jurez sur votre couronne.

L E P O E T E .

Le Roi, dans son ame incertaine ,
Sentoit flouter l'amour , la haine

Pour le crime & le criminel,
Lorsque, de larmes inondée,
Belermé vint, comme à l'autel,
Se repentir de son idée.

B E L E R M É.

Ah ! qu'il soit riche ou misérable,
Rendez-le moi, Roi redoutable,
Rendez-moi, Sire, mon amant.
Femme qui seule se décide,
Femme qui suit son jugement,
Au repentir toujours se guide.

Dans un hymen privé de charmes,
Qu'il me coûte soupirs & larmes,
Que s'éteigne son cœur épris,
Ou que l'ingrat revole à d'autres :
J'aime mieux porter ses mépris,
Que de lui voir porter les vôtres.

Je le fais trop, il est coupable ;
Il est en France inexcusable,
Où l'usage est que tout guerrier
Au Roi d'abord donne son ame,
Et soit fidèle Chevalier,
Plutôt que fidèle à la dame.

L E P O E T E.

Le Roi gardoit un air sévère,
Quand le Chevalier Gayfère
Auprès du trône s'avança ;
Grave contre toute espérance,
Noble rival , il prononça
Ce que répète la Romance.

G A Y F È R E.

Roi de France , c'est une honte :
Ou pardonnez , ou faites compte
D'ouvrir la barrière au hasard ,
Contre quiconque , en sa bassesse ,
Pourra penser que Durandart
A fait un tort à sa noblesse.

Je m'en repens au fond de l'ame :
J'ai voulu dérober sa dame ;
Mais je soutiendrai sa vertu :
Et si par trop de révérence ,
Sous l'amour il s'est abattu ,
Moi , je relève sa vaillance.

A Durandart l'ame d'un traître :
Dans cette ame je veux peut-être

Moins de respect pour les amours.
La beauté n'est qu'une navette
Qui doit au tissu de nos jours
Broder parfois une fleurette.

Mais ce majestueux courage,
Ces talens qu'il eut en partage,
Ce noble cœur toujours sans fard !
Oui, Sire, il nous diroit lui-même
Qu'il est un traître ; à Durandart
Je dirois : Durandart blasphème.

Nous sommes des vaillans sans doute :
Hélas ! Sire, le soupçon coûte
A tous les cœurs bien situés.
C'est le plaisir des hommes lâches
Avec le vice habitués,
De voir sur les autres des taches.

L E P O E T E.

Toujours sombre, le Roi de France
Pensoit à faire une vengeance
Digne du crime & du guerrier.
Bénit le Roi quand il pardonne !
Mais s'il a peur de chatier,
Bientôt chancelle sa couronne.

Durandart , avec confiance ,
Et plus encor d'impatience ,
Attendant son triste succès ,
Vit sa personne poursuivie
Par des satellites exprès ,
Chargés de respecter sa vie.

Ces hommes sans pitié ni grace ;
L'attaquèrent avec audace
Au lieu qu'on leur avoit appris ;
Et , le tenant en leur puissance ,
Ils tremblèrent de l'avoir pris
Comme un agneau sans résistance.

Aux marches terribles du trône
Aussi tôt le Monarque ordonne
Qu'on lui présente l'insensé ,
Et que toute sa Cour apprenne
Que le Roi de France offensé
N'épargne à personne la peine.

Toute la Cour ainsi rangée ;
Sur Méliseindre dégagée
De son amour ambitieux ,
Sur Belerme d'effroi mourante ,
Et buvant les pleurs de ses yeux ,
Le Roi portoit sa vue errante.

On attendoit en noir silence ,
Du grand Monarque la sentence ,
Lorsqu'il regarda son héros.
Il le vit fier. Que peut-on craindre
Quand on ne cherche que des maux ?
On rougiroit de se voir plaindre.

D U R A N D A K T.

Oui , je l'ai fait ce sacrifice ,
Ce crime contre mon service ;
Oui , c'est ma main qui l'a tracé.
En provoquant votre colère ,
Il me suffit d'avoir pensé
Que j'eus des raisons pour le faire.

Sire , peu m'importe la vie ;
Que ma fortune soit ravie ,
Que je perde jusqu'à mon nom.
Me laisserai-je , magnanime ,
Humilier par un pardon ,
Quand je m'applaudis de mon crime ?

Je connois les tristes rivages ,
Les rochers , les forêts sauvages ,
Doux hospices des malheureux.
C'est là que je rendrai mon ame

Entre les animaux affreux ,
Moins insensibles que la femme.

L E P O E T E.

Au front des guerriers & des dames ,
On reconnut toutes les ames
Qu'attendrissoit son désespoir.
Le front du Roi parut sévère ,
Plus redoutable encore à voir ,
Qu'il ne l'étoit dans sa colère.

L E R O I.

L'amant , dit le Roi , sacrifie
Son ame , ses biens , & sa vie ,
Mais ne va pas jusqu'à l'honneur.
Il est au soldat véritable
Ce qu'est aux vierges la pudeur ,
Fragile autant qu'irréparable.

Le plus pur guerrier de la France
Aura perdu son innocence ,
Dès qu'il bravera le soupçon.
Si-tôt qu'on l'arime , qu'il s'assure
Et garde bien cette leçon ,
Qu'un doute vaut la flétrissure.

Je veux qu'à l'homme trop vulgaire ,
Fait pour les règles , on préfère

L'homme assez fort pour s'écarter ;
Qu'il passe toute autre barrière ,
Pourvu qu'il ait soin d'emporter
Ce frein d'honneur dans sa carrière.

On est bâtard de la patrie ,
Si l'on n'a pas l'ame pétrie
Comme un acier de cet honneur.
Ce fut le lait de notre enfance ;
De ma couronne c'est la fleur ,
C'est le pivot de notre France.

De sa grandeur qu'un héros tombe :
Sous la malice s'il succombe ,
Alors il n'est que malheureux.
Mais quand sa chute est volontaire ,
Où le fruit d'un crime honteux ,
Point de respect pour sa misère.

Tombez , guerrier , non comme traître ,
Mais pour avoir osé paroître
Sous ce nom lâche & détesté :
Perdez vos biens & vos offices ;
Et , puisqu'il plaît à ma bonté ,
Relevez-vous par vos services.

Pensez-y tous à votre place :
Durandart est sous ma disgrâce ,

Durandart , qui fut mon appui.
Mon zmitié , qu'il a trompée ,
Ne lui laisse rien aujourd'hui ,
Rien , que l'honneur de son épée.

L E P O E T E.

Ces mots d'une feinte colère
Firent élaner Gayfère
Dans un transport religieux :
Il montra le Comte en silence ,
Et le fit voir à tous les yeux ,
Plus grand encor sous la vengeance ;

Il arracha l'arme sacrée
Que la foudre avoit révéree ,
Et la donnant à Durandart :
En voilà , dit-il , des richesses ;
Vous avez la plus noble part :
Mais , guerrier , laissons les maîtresses,

Le Roi , par cette feinte habile ,
Lisoit aussi , d'un œil facile ,
Au fond du cœur des deux beautés ;
Et voyoit la plus occupée
Du faste des frivolités ,
Ou de la gloire d'une épée,

Enfin , alarmé pour sa flamme ,
A celle qui charmoit son ame ,
A Méliseindre il proposa ,
Ou Durandart ou Gayfère ;
Et Méliseindre refusa
La victime de la colère.

M É L I S E I N D R E .

Sire , ne trouvez pas étrange
Que le cœur d'une femme change ,
Puisque le vôtre a pu changer.
Où trouver l'ame assez hautaine ,
Qui peut risquer de s'engager
Au triste objet de votre haine ?

B E L E R M E .

Ici , cria Belerme en larmes ,
Ici le malheur a des charmes !
Ici l'on trouve de la foi !
Un Chevalier tel qu'on le laisse ,
Ne doit tomber du cœur du Roi
Que dans les bras de sa maîtresse.

Tombe sans peur de ce haut faîte :
Va , Durandart , ma main est prête ;
Et ce que j'implore des cieux ,
C'est que toujours , toujours tu m'aimes !

Que nos trésors soient dans nos yeux ,
Nous nous verrons deux diadèmes.

Je suffis par cette alliance ,
Pour redonner à ta vaillance
Tout le lustre qu'elle a perdu ;
Et les soldats de ton armée ,
Qui vont te revoir descendu ,
Ne verront point ta main fermée.

LE POÈTE.

On admiroit du fond de l'ame
Cette grandeur dans une femme ;
Toute la Cour applaudissoit.
Ce grand Durandart intrépide
Sous cette force s'abaissoit ,
Levant au ciel un œil humide.

Le Roi pour lors paroïssoit craindre
De regarder sa Méliseindre
Près de Bejerme en sa grandeur :
L'une glaçoit son ame tendre ,
Et l'autre attendrissoit un cœur
Qu'il se sentoît prêt à lui rendre.

LE ROI.

Comment veut-on que je me venge ,
Dit le Roi . puisqu'un si bel ange.

Dans sa chute vient le saisir.
J'en connois un tout aussi tendre ,
Qui n'a pas pu le soutenir
Dans l'effroi de le voir descendre.

Mais parce qu'il a sans prudence ,
Ni respect , ni reconnoissance
Aventuré mon amitié ,
Oui , je reprends toutes mes graces ,
Et je les rends à la pitié
De l'ange assidu sur ses traces.

Qu'à Belerme Durandart cède ,
Qu'elle règne , qu'elle possède
Les biens , les titres à son tour ,
Et qu'on les nomme dans la France ,
L'une , la perle de l'amour ,
L'autre , celle de la vaillance.

LE POETE.

Ainsi Durandart & Belerme
S'unissent d'un amour sans terme ;
Gayfère vole aux plaisirs ;
L'ambitieuse Méliseindre
Reporte à d'autres ses desirs ,
Et le Monarque est seul à plaindre.

Jeunes

Jeunes guerriers , & vous , les belles ,
Ce ne sont pas des bagatelles
Qu'ensemble nous avons chanté.
Si vous les prenez pour des fables ,
Jamais , jamais , en vérité ,
Vous n'en fournirez de semblables.

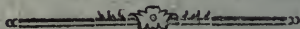


TROISIÈME CLASSE.
ROMANS HÉROÏQUES.

MITHRIDATE.

Trois Volumes in-12.

Paris , chez Toussaint Quinet ,
1651.



CE grand Roman, dont nous ignorons l'Auteur, & que Lenglet Dufresnoy ne cite point, est dédié au fils du célèbre Lamothe le Vayer, cet aimable scepticien. qui nous a laissé tant d'Ouvrages curieux sur des sujets, la plupart si intéressans. Cet Auteur anonyme, cousin du fils de cet homme célèbre, nous apprend qu'il

n'avoit que vingt-un ans lorsqu'il compoſa cet Ouvrage ; qu'il avoit beaucoup d'amitié pour le jeune le Vayer , & même beaucoup d'amour pour une de ſes parentes. Il ajoute que cette amitié & cet amour lui ont donné des traits & des couleurs pour peindre ces deux grands ſentimens dans ſon Ouvrage. Il finit par dire qu'il tremble que ſon ſtyle ne réponde point au caractère brillant que l'Histoire a transmis à ſes Héros. C'eſt aux Lecteurs à voir ſi ſa crainte eſt fondée ; mais ils doivent ſe ſouvenir que l'Auteur étoit bien jeune , & qu'il écrivoit il y a cent trente-fix ans.



LE jour commençoit à paroître, quand l'armée de Pyrrhus , qui aſſiégeoit Ambracie , capitale de l'Epire, vit ouvrir une porte de la ville, vers l'endroit où l'Aracte ſe jette dans le golfe. Les aſſiégeans ſe préparoient à ſoutenir une ſortie vigoureuſe qui leur étoit annoncée , lorsqu'un ſpectacle extraordinaire attira toute leur attention : c'étoit un Chevalier armé de toutes pièces , tenant une femme

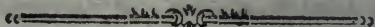
entre ses bras, la couvrant de son écu, combattant avec la plus grande intrépidité, s'ouvrant un chemin à travers mille épées dirigées sur lui seul. Il s'échappoit avec son trésor, de la ville assiégée : il empêcha ainsi la sortie ; mais attaqué par une armée entière, il fut pris. Ce guerrier étoit Ariarate, & la femme, la superbe Ariadné, qu'il enlevoit à son rival Néphise, fils du grand Roi de Thrace, autre défenseur d'Ambracie.

Ariarate, couvert des plus glorieuses blessures, est conduit sans connoissance dans une tente ennemie. Le lendemain, en ouvrant les yeux, il cherche Ariadné ; & ne la trouvant plus, le plus affreux désespoir s'empare de lui. Il demande avec effroi de ses nouvelles à Cléoreste, dont il étoit prisonnier ; & n'en apprenant aucune, il porte la main sur l'appareil de ses blessures ; il veut finir une odieuse vie.

Cependant Pyrrhus, charmé d'avoir un prisonnier de cette importance, le traita avec la générosité ordinaire

aux grandes ames ; il alla le voir dans sa tente , & lui donna toutes les preuves de la plus haute estime. Ariarate en fut si touché , qu'il regretta d'avoir eu la pensée de porter les armes contre lui. Mécontent d'ailleurs des habitans d'Ambracie , auxquels il ne devoit rien , & n'étant lié à eux par aucun engagement , Seigneur , dit-il à Pyrrhus , j'avois déjà entendu vanter votre vertu connue dans toute la terre ; mais je ne connoissois pas encore toute votre grandeur ; vous venez de m'en donner une preuve sensible. Daignerez-vous accepter la main d'un soldat qui n'a pas à rougir des pas qu'il a faits dans la carrière de la gloire ? Je l'accepte , répond Pyrrhus en l'embrassant , comme la meilleure fortune de ma vie. Hélas ! reprend Ariarate , la douleur qui m'accable diminue bien le présent que vous daignez accepter. Nous vous consolerons , interrompt Pyrrhus , & peut-être nous viendrons à bout de vous faire rendre ce que vous avez perdu.

Ce Prince lui demanda ensuite s'il n'avoit rien appris dans Ambracie de la Princeſſe Antigone , dont Néoptolême étoit adorateur. Ariarate n'en ſachant que fort peu de choſe , le Roi lui dit que , pour endormir ſa douleur , il alloit lui en faire raconter les aventures qui étoient à ſa connoiſſance. Il prit à ces mots congé du malade ; & le ſage Cynéas , par ſon ordre , entra auſſi-tôt dans ſa tente pour remplir les intentions de ſon maître.



Histoire de PYRRHUS & D'ANTIGONE.

Seigneur , dit Cynéas , ce n'eſt pas ſans raiſon , comme vous allez voir , que Pyrrhus veut que je vous entretienne d'Antigone. Sans doute vous connoiſſiez l'illuſtre ſang de mon maître , dont l'origine remonte juſqu'à Achille , & qui a des aïeux communs avec le grand Alexandre. C'eſt moi

qui élevai son enfance , qui le garantis de mille pièges tendus sous ses pas , qui développai les germes de vertu que la nature avoit mis en son sein. Ses grands exploits attestent bien plus ses talens que le mérite de mon instruction. Maître , par sa naissance , de la moitié de l'Épire , il conquît l'autre moitié par les armes : mais aussi généreux Prince qu'il étoit vaillant guerrier , il remit toutes ses conquêtes à Néoptolême. Toutes nos contrées , ravagées maintenant par l'horreur des guerres , jouiroient des douceurs de la paix , si Néoptolême eût imité la vertu de mon maître : mais non ; guidé par sa seule ambition , il reprit bientôt les armes , & s'empara de la ville d'Ambracie , dont vous augmentiez le nombre des défenseurs.

Cynéas alloit poursuivre son récit , & en venir à la Princesse Antigone , fille de Ptolomée , Roi d'Égypte ; mais le chirurgien d'Ariarate , qui sentoit son pouls s'élever , pria Cynéas de s'arrêter.

Celui-ci sortit aussi-tôt : mais à deux pas de là , il vit un homme qu'on venoit d'égorger , & son assassin qu'on avoit arrêté. On remit ce dernier à Cynéas , qui , avant de le faire punir , l'interrogea ; il lui trouva une contenance si fière , tant de mépris pour la mort , que cet homme sage jugea que ce n'étoit pas un soldat ordinaire : il le prit à l'écart , & l'assassin lui parla ainsi.



Histoire de CRATÈS & D'HYPPARCHIE.

MINISTRE de Pyrrhus , apprends d'abord qu'une femme est cachée sous cet habit d'homme ; qu'Athènes est ma patrie , & mon nom , Hypparchie.

(Elle délace son casque , & montre les plus beaux cheveux & la plus belle tête.)

Quoi , lui dit Cynéas , vous êtes cette fameuse Hypparchie , femme du grand Philosophe Cratès ? C'est vous ,

Madame, qui préférâtes à la philosophie les plus brillans partis de la Grèce ? Votre nom & votre vertu sont trop célèbres pour les ignorer.

Je ne croyois pas, lui répondit-elle modestement, qu'un nom d'aussi peu d'importance fût parvenu jusqu'à vous. Mais il ne s'agit pas ici d'une réputation trop peu méritée, il s'agit de ma justification.

Dès l'âge de seize ans, le peu d'agrémens que le ciel m'avoit départis, alloient me donner de l'orgueil comme à mes semblables, si Cratès n'avoit su me persuader que la beauté est un avantage trop fragile pour constituer le bonheur. Il me persuada, avec la même facilité, que les richesses & la gloire ne méritoient pas d'occuper le cœur d'un être raisonnable, & que la vertu seule devoit & pouvoit le remplir. Dès ce moment, je regardai en pitié les couronnes & les sceptres : mais je tombai bientôt dans un autre excès : l'amour que j'avois pour la sagesse, m'inspira l'intérêt le plus tendre pour celui qui me l'enseignoît.

Est-il, dans l'universalité des choses, un moyen qui puisse empêcher une femme d'aimer ?

Je languis une année entière, sans oser déclarer ma foiblesse à mon vainqueur ; & cette passion, s'opposant à la naissance de toutes les autres, me rendit insensible à la recherche des plus brillans partis de l'Achaïe qui sollicitoient ma main.

Mon fatal secret restoit toujours renfermé dans mon sein. Une pareille déclaration répugne à la modestie d'une fille. Je craignois encore que la vertu de Cratès ne fût choquée de ma foiblesse ; mais le mal que j'endurois étoit de nature à ne pouvoir pas être éternellement caché. Un jour que Cratès me dit qu'il n'étoit point de passion si violente que la philosophie ne donnât le moyen de la modérer. Quoi, lui répliquai-je, la philosophie appaiseroit l'amour ? Sans doute, me dit-il. Eh ! par quels moyens ? poursuivis-je. Par l'occupation, la réflexion, le temps, & même par la mort, qu'on doit se donner alors, reprit-il.

Vous sentez parfaitement que je bornai là le cours de ma déclaration. Je dépérissais cependant de jour en jour ; & comme si mon sort n'eût pas été suffisamment à plaindre , j'inspirai de l'amour à Nicodrome , qui obtint l'aveu de mes parens , & pour qui je conçus la plus forte haine. Un jour que j'étois dans une rêverie douce , & que je pensois délicieusement à Cratès , Nicodrome vint me demander dans quel temps je serois plus sensible. Quand vous cesserez de m'importuner , lui dis-je , ou que vous ressemblerez à Cratès. Ce mot , qui m'échappa , fut loin de donner de la jalousie à mon odieux amant , parce que Cratès avoit vingt ans plus que moi , & que jamais personne ne l'avoit soupçonné d'aimer les femmes : mais on favoit qu'il étoit mon maître , que je le chérissais comme un père. Nicodrome se persuada que c'étoit lui qui me détournoit de l'hymen , le chercha , & lui mutila le visage.

Quand je le vis ainsi maltraité pour moi , il m'en devint plus cher. Mais

mon père , qui m'avoit promis à Nicodrome , ne me donna que trois jours pour me décider en sa faveur. J'aurois mieux aimé la mort , & je cherchai à me la procurer. J'avois un poignard tout prêt , & je ne cessois jamais de le déposer sous le chevet de mon lit. J'en eus besoin bientôt ; car après les trois jours expirés , mon père parut dans ma chambre , lorsque je commençois à m'endormir. Hé bien , Hypparchie , me dit-il , trouverai-je enfin en vous la docilité que je suis en droit d'en attendre ? épouserez-vous Nicodrome ? Plutôt mourir , m'écriai-je. Hé bien , ajouta-t il , vous allez être sa femme malgré vous.

A ces mots , il appelle Nicodrome , lui présente ma main , que je lui arrache , se retire , emporte la lumière , & me laisse dans quelle situation ? avec l'homme que j'abhorrois le plus. Fier de l'aveu de mon père , & me croyant sa femme , il voulut user de ses droits. Je saisis mon poignard dans l'ombre , & lui en porte un coup , puis un second ; il tombe

mort dans mes bras. Les cris qu'il poussa en expirant , appelèrent mon père , qui , à la vue de Nicodrome poignardé par moi , retire de sa blessure le fer sanglant , & se dispose à m'en percer le sein. Frappez , lui dis-je en m'offrant à ses coups , & reprenez une vie qui m'est odieuse. Non , interrompt-il , un pareil crime ne sauroit être expié que par la main des bourreaux.

Il me livre à l'Aréopage. Tous les parens de Nicodrome se déclarent mes accusateurs.

Conduite devant mes juges , je leur aurois volontiers abandonné ma vie sans me défendre ; mais mon honneur me faisant la loi , je déclarai naïvement le fait tel qu'il s'étoit passé.

On décida qu'une fille ne pouvoit être forcée par l'autorité paternelle à faire un mariage qu'elle abhorroit. Je fus déclarée innocente , & renvoyée.

Pénétrée de la philosophie de Cratès , ne pouvant être à lui , je voulus m'affranchir , & suivis le projet de me

donner la mort. Je passai une première journée sans prendre aucune nourriture. La seconde, je sentis que je m'affoiblissois ; j'allois finir : mais l'instant qui devoit me séparer pour jamais de Cratès, me donna quelque regret de quitter la vie. J'appris qu'il avoit sollicité mes juges pour moi, & que chaque jour il faisoit des efforts pour adoucir mon père.

Je n'eus plus la force de mourir : mais vivre sans le voir, sans lui parler, sans lui apprendre mon fatal secret, c'étoit mourir encore. Je résolus de lui écrire. « Cratès, lui mandai-je, depuis long-temps votre vertu m'a rangée sous votre empire, & cette vertu a produit en moi une passion : je vous aime. Ne regardez pas ma tendresse comme un aveuglement, puisqu'elle est l'effet des lumières que j'ai reçues de vous : ne l'appellez pas aussi une foiblesse, puisqu'il n'est rien de si fort que ce qui m'a ravi la liberté ».

Au lieu de me répondre, il vint me voir, & me dit en riant : Belle

Hypparchie, regardez de plus près l'amant dont vous voulez faire choix. Tenez, ajouta-t-il en me montrant son bâton, avec un petit sac de cuir pendu à son côté, voilà toutes mes richesses. Considérez aussi les agrémens de ma taille : il détacha son manteau, & me montra une bosse.

Fort bien, lui répondis-je ; mais en me montrant ces imperfections légères, il falloit me cacher les trésors de votre science & l'éclat de votre vertu, qui ont excité mon sentiment. Si mon amour est un crime, n'en accusez que vous, puisque vous m'avez appris à m'attacher, par excellence, à ce qui est honnête & pur.

Enfin, après mille traverses, dont je supprime les détails, j'eus le bonheur d'épouser Cratès ; & dès ce moment je pris l'habit d'homme, pour voyager plus commodément avec lui. Epouse du plus grand Philosophe de la terre, je renonçai à la parure de mon sexe.

Bientôt je mis au monde un fils que je nommai Pasiclès, & ensuite

une fille, que j'habillai en homme comme moi, & qui s'appela Damoclès. Je tâchai de faire aimer la philosophie à ces deux gages de ma tendresse, à l'exemple des auteurs de leurs jours. Quand mon fils eut atteint sa seizième année, je l'attachai à un jeune Prince, connu sous le beau nom de Mithridate.

Pour ma fille, en grandissant, même sous l'habit d'homme, elle excitoit une admiration universelle & attiroit tous les regards. Alcimus, dont le nom seul me fait horreur, devina son sexe, en devint amoureux, s'introduisit secrètement dans sa chambre, & se prépara à lui faire violence pendant son sommeil. S'étant réveillée en sursaut, elle s'élance de son lit, & sort de sa chambre : Alcimus alloit la joindre. Mon enfant à demi-nue, voyant le danger qui la menaçoit, se précipite dans une cuve d'eau bouillante qui se présente à elle, aimant mieux mourir, que de survivre à son déshonneur. Voyez si elle avoit profité de nos leçons & de

nos principes ! Le bruit qu'elle fit & les cris d'Alcimus me réveillent moi-même. Je vole à la fatale cuve ; on en retiroit ma fille mourante : elle expira à ma vue. Hélas ! je ne fais comment je n'ai pas expiré moi-même en ce désastreux moment. Cratès , plus calme , ne proféra pas un soupir : mais si son ame parut résignée , son corps se ressentit bientôt de l'horrible effort qu'il faisoit. Une fièvre violente le saisit , & je le perdis en peu de jours.

O douleur que la philosophie , trop impuissante ressource , ne fut vaincre !

Ce qui m'empêcha de suivre deux têtes si chères , ce fut le seul amour de la vengeance. J'essuyai mes yeux , je m'armai de ce glaive ; & plus furieuse qu'une bacchante , je parcourus toute la Grèce sur les pas du vil suborneur. J'apprends qu'il est au camp de Pyrrhus : j'arrive ici , je le vois , je le poignarde.

Voilà tout.

Cynéas , juge-moi maintenant , dit

la malheureuse Hypparchie en finissant.

Hélas ! Madame , lui répondit Cynéas , je vous plains , vous admire , & vous fais grace , au nom du grand Pyrrhus , mon maître.

Au même instant , Cléoreste arriva , pour dire à Cynéas qu'Ariarate , impatient de savoir le reste de l'histoire de Pyrrhus & d'Antigone , le prioit de se présenter.

A la vue de Cléoreste , Hypparchie court à lui , les bras tendus. Ah ! Cléoreste , dit-elle , mon fils , mon cher Pasiclès , que j'avois confié au grand Mithridate , où est-il ?

Il est , répond Cléoreste , avec les Héros , vertueux habitans de l'Elysée.

Ah , cruel ! dit la mère infortunée , il ne me reste donc plus rien au monde que ma philosophie. Cette philosophie ne l'empêcha pas de tomber dans une longue foiblesse. Quand elle en sortit , elle vit au chevet de son lit le généreux Pyrrhus , qui , plein d'estime pour cette femme célèbre , étoit venu pour la consoler.

Seigneur, lui dit-elle, j'aurois sans doute besoin de consolation, si je pouvois me résoudre à vivre; mais vos bontés sont inutiles à une personne qui meurt. Elle expira en effet la nuit suivante.

Comme elle avoit parlé du Prince Mirhridate, Pyrrhus demanda de ses nouvelles à Cléoreste, qui s'étoit donné à lui, ainsi qu'Ariarate. Cléoreste lui répond que Mithridate n'étoit plus, & qu'à sa mort il s'étoit attaché au généreux Ariarate.

Cependant Cynéas s'étant rendu aux desirs d'Ariarate, continua ainsi son récit.



*Suite de l'Histoire de PYRRHUS &
D'ANTIGONE.*

Pyrrhus, qui avoit commencé à triompher dès le berceau, ouvroit son cœur à l'amour-propre, si naturel à un jeune vainqueur. Un jour, en relisant l'Illiade & l'histoire du

grand Alexandre , ses deux plus illustres ancêtres : Graces au ciel , dit-il , je ne dégénère pas de ces deux Héros , & même je puis me vanter de n'avoir point perdu ma jeunesse , comme le premier , au sein de la volupté , à la Cour de Déidamie ; & je n'ai pas déposé mes lauriers , comme le second , aux pieds des courtisanes.

Jeune présomptueux ! Il ne savoit pas que l'amour alloit également enchaîner son courage.

Le grand Ptolomée , son admirateur & son ami , l'engagea à venir dans ses Etats , pour y cimenter une alliance éternelle entre les deux Couronnes. Il alla le recevoir lui même sur ses frontières , avec la sage Bérénice son épouse , & la belle Antigone sa fille.

La vue d'Antigone animoit le Héros.

Je ne vous ferai point le portrait de cette Princesse , parce que le bruit de sa beauté , si célèbre dans toute la terre , est sans doute parvenu jusqu'à vous. Son esprit est supérieur

encore à tous ses attraits, & c'est par-là qu'elle s'affujettit sans retour le cœur de Pyrrhus, que ses yeux avoient déjà soumis. Chaque jour ajoutoit à sa passion, & l'habitude de la voir & de lui parler rendit bientôt son mal incurable. Il cessoit de nous entretenir alors de ses vastes projets; & l'amour de la gloire, mort maintenant dans son cœur, y faisoit place à un amour bien plus impérieux.

Le Roi d'Egypte lui donnoit sans cesse des fêtes qui ravissoient son ame, parce qu'Antigone en étoit toujours l'ornement.

Un jour, on dispose pour lui une chasse brillante. La Princesse, habillée en Diane, étoit à la tête des veneurs; mais elle ressembloit bien moins à cette Déesse, qu'à celle qui naquit du sein des mers. Pyrrhus ne quittoit point ses côtés, bien plus occupé d'elle que du plaisir qu'on lui donnoit. Tout à coup, de la fange du Maréotis, sort un crocodile furieux qui menaçoit la croupe du cheval d'Antigone. Plus rapide que la foudre,

mon maître lance un javelot au monstre , qu'il atteint ; & le fer à la main , il achève de le faire expirer sous ses coups. Antigone éperdue se laisse involontairement glisser de son cheval. Mon Prince reçoit ce fardeau précieux , & vainqueur du crocodile , il va , nouveau Persée , déposer cette autre Andromède aux pieds de ses parens , transportés de reconnoissance & de joie.

Quel bonheur pour un amant passionné de sauver la vie à ce qu'il adore ! & quelle facilité un pareil service ne donnoit-il pas aux Héros des vieux âges pour déclarer leur tendresse ! car de nos jours les déclarations précèdent les services.

Pyrrhus parla donc ; il ne déplut point. Ptolomée & Bérénice approuvèrent cet amour

Cynéas fut encore interrompu ici par Pyrrhus lui-même , qui , occupé de son amour pour Antigone , bien plus encore que du siège d'Ambracie , avoit été promener ses douloureuses peines dans un bois voisin , après

avoir examiné les moyens de donner un assaut à la ville. Prince, dit-il à Ariarate en l'abordant, quelle idée aurez-vous de moi, d'avoir passé presque une journée sans être venu vous tenir compagnie? Grace à Cynéas, répond Ariarate, j'ai passé avec vous, Seigneur, la plus grande partie du jour.

Le bruit des clairons se fait alors entendre : on crie aux armes. Pyrrhus sort, & se met à la tête de ses troupes, pour s'opposer à Néoptolême qui venoit, avec ses Ambraciens, tenter de faire lever le siège. Pyrrhus les met en fuite, & la plaine est jonchée de morts. Parmi eux se trouve une femme, la Princesse Lanassa, que l'on croit morte aussi, mais qui n'étoit que légèrement blessée. Le généreux Pyrrhus lui fait donner tous les secours qu'elle eût été à peine en droit d'attendre de ses plus fidèles amis. Passionnée pour un autre Pyrrhus, après avoir couru mille hasards, elle avoit presque trouvé sa dernière heure dans cette sortie.

Le véritable Pyrrhus, celui qui est le nôtre, est appelé par les cris de son armée sur le port, où il voit trois grands vaisseaux se battre contre trois autres. Dans le même instant, une tempête affreuse se lève; deux de ces bâtimens coulent bas; trois autres sont enlevés dans la mer Ionienne, & le dernier est apporté par une vague auprès d'Ambracie. Celui qui le commandoit avoit fait prisonnière une femme qui paroissoit d'un rang suprême, & dont la beauté avoit aussi-tôt excité ses desirs. Il ose les faire connoître; & la belle captive lui fait sentir tout ce que le mépris & la colère ont de plus offensant & de plus piquant. Le vainqueur ne lui donne que quelques instans pour se décider, & sort. O Dieux! s'écrie cette infortunée, rejetez, si vous voulez, ceux qui vous demandent des honneurs ou des richesses; inexorables Dieux, je ne vous demande que la mort, pourquoi me la refusez-vous?

Son vainqueur arrive, l'épée à la main,

main, pour l'effrayer. Elle croit que c'est pour l'immoler; elle remercie le ciel qui va combler ses vœux. Bientôt elle s'aperçoit que le brutal en veut bien plus qu'à sa vie : l'honneur enflamme & agrandit son courage. L'inhumain lui a presque déchiré tous ses vêtemens; elle alloit paroître entièrement nue aux yeux du déloyal : Monstre, lui dit-elle avec le cri pénétrant de la pudeur aux abois, par pitié, donne moi plutôt la mort. Au défaut d'autres armes, elle lui enfonce les ongles dans le visage. La douleur qu'en ressent le détestable Chevalier fait taire sa brutalité, & ne laisse place qu'à la colère; il enfonce son épée dans le plus beau sein du monde. Le sang de l'infortunée, comme pour se venger de ce vil assassin, rejaillit sur son visage odieux. Il ne le voit pas plutôt couler avec impétuosité, qu'il reconnoît son crime : il embrasse la Princesse mourante; il baise mille & mille fois sa blessure. Belle Axithoa, s'écrie-t-il, ah ! je suis en effet un monstre; mais attendez, attendez un

instant , vous allez être vengée. Il reprend son épée encore fumante ; il veut s'en percer : on l'en empêche , on l'entraîne.

Un chirurgien , qui n'est pas loin , arrête le sang d'Axithoa ; il interroge la blessure qui ne se trouve point mortelle.

On sent que ce Chevalier devoit être un lâche , puisqu'il faisoit cet outrage à la beauté. C'étoit en effet le vil Ségeste , fils d'Agatocle , qui venoit d'enlever Axithoa à un rival plus digne d'elle. Il avoit dit , dans le premier mouvement de sa douleur , qu'il se donneroit la mort ; mais un instant de réflexion lui persuada qu'il valoit mieux vivre. Ses gens lui représentèrent que , pour dissiper le chagrin qu'il avoit de l'état d'Axithoa , qui donnoit de nouvelles inquiétudes , il devoit se promener sur les bords de la mer. Il s'y laissa conduire.

Il y fit une nouvelle découverte : deux femmes cachées dans une caverne , sous la garde de trois hommes ,

s'étoient hasardées d'en sortir. Ségeste appela ses gens ; & quand il eut une vingtaine d'hommes bien armés , il courut lâchement sur les trois qui défendoient ces femmes.

Ici nous nous croyons obligés d'éclaircir les événemens , de simplifier ce Roman , & de nous borner à quelques personnages.

Laissons donc Ségeste , en disant que des deux femmes qu'il prit , une étoit Lanassa , Princesse Indienne.

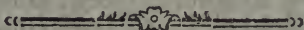
Laissons encore Pyrrhus brûlant pour Antigone , tout en assiégeant Ambracie & en combattant Néoptolême.

Qu'Ariarate , qui est Démadès , fils du Roi du Bosphore , guérisse tranquillement de ses blessures dans sa tente.

Mettons de côté Glaucias , fidèle ami de Pyrrhus , qui lui amène huit mille hommes au siège d'Ambracie.

Mais écoutons Ariobarzane , qui vient enfin , au bout d'un volume & demi , apprendre au sage Cynéas l'histoire de Mithridate , notre vrai

Héros , & dont nous avons encore si peu parlé.



Histoire de M I T H R I D A T E.

Quel étoit donc ce jeune Prince auquel Hypparchie avoit confié son cher Pasiclès , ce grand Mithridate , déjà sourdement annoncé dans cet Ouvrage d'un air imposant ? Il descendoit du glorieux Eumène , que l'on disoit n'avoir été qu'un vil roulier avant de parvenir au trône , mais qui en effet étoit fils de Philippe de Macédoine , & frère aîné du grand Alexandre. La mère d'Eumène , qui se nommoit Mède , ayant été répudiée par Philippe , se retiroit chez son père Cersobleptès , Roi de Thrace , étant grosse de cinq mois. La longueur & la difficulté de la route furent cause qu'elle accoucha chez un roulier. Elle perdit la vie , deux jours après l'avoir donnée à son enfant. Avant de mourir , elle pria son hôte ,

en lui faisant présent d'un diamant de grand prix, de conduire le petit Prince à Cerfobleptès, quand elle ne seroit plus. Ce bon homme, ayant appris que ce dernier venoit d'être tué par un Prince de son sang, ne voulut point exposer à la rage d'un usurpateur le précieux dépôt confié à sa foi. Il l'éleva donc chez lui comme son fils; & lui voyant un caractère bienfaisant, il lui donna le nom d'Eumène, qui exprime cette vertu. Il lui fit apprendre tous les exercices du gymnase dans la ville de Cardie, & il avoit la satisfaction de voir que personne n'y réussissoit si bien que son pupille.

Philippe, à son retour de Byfance, ayant été obligé de rester quelques jours à Cardie, pour y attendre un temps favorable à la navigation, s'amusa à voir les exercices des enfans de cette ville. Il y distingua sur-tout Eumène; & soit qu'en effet celui-ci eût beaucoup plus de dextérité & d'adresse que les autres, soit que la nature parlât en sa faveur à Philippe,

ce grand Monarque conçut aussi-tôt pour lui la plus grande affection, & voulut voir son père.

Le bon roulier parut ; & le Roi lui ayant demandé son fils : Vous ne Paurez point , dit le paysan avec la naïve liberté que les Macédoniens avoient toujours en parlant à leurs maîtres. Mon Eumène ne seroit qu'un courufan chez vous ; au lieu qu'il fera Roi dans ma maison. Je le traiterai comme mon fils , reprend Philippe. Vous l'aimeriez donc beaucoup , interrompt le roulier , s'il étoit votre fils ? Autant que je fuis capable d'aimer , s'écria le Roi. Le paysan lui dit alors : Hé bien , Seigneur , il est votre fils. Reconnoiffez cet anneau nuptial que fa mère me donna en accouchant de lui dans ma pauvre chaumière.

Philippe , reconnoiffant l'anneau nuptial que lui-même avoit donné à Mède , bénit le ciel , reprit son enfant , & réfolut de l'affocier à fes grandes deftinées. Il étoit alors très-mécontent d'Alexandre , qui , fâché

de la répudiation d'Olympias sa mère , & du nouveau mariage que Philippe venoit de contracter avec Cléopâtre , avoit fait récemment une scène à la Cour. En effet , un flatteur du Roi ayant souhaité tout haut à l' amoureux Monarque un-légitime héritier , Alexandre lui avoit donné un soufflet , en lui disant froidement : Misérable , tu me regardes donc comme un bâtard ? hardiesse qui avoit tellement choqué Philippe , qu'il s'étoit levé de sa table pour aller rendre le soufflet à Alexandre : mais il étoit tombé en faisant ce mouvement , & s'étoit cassé la jambe ; accident qui , au lieu d'affliger le jeune Prince , lui avoit fait proférer ces paroles insultantes : Voilà donc ce Conquérant qui prétend faire la conquête de l'Asie , & qui ne peut pas aller d'une table à une autre sans se casser la jambe.

Cette mésintelligence entre le père & le fils fut très-favorable à Eumène. Mais pour ne pas l'exposer au fier ressentiment du fils d'Olympias , Philippe

ne révéla point le secret de sa naissance ; il se contenta d'en faire son Secrétaire. Malheureusement le Roi ne vécut pas long - temps : sa mort entraîna celle d'Eumène , qui fut , comme vous savez , assassiné par Pausanias , sans que le secret de sa naissance fût rendu public.

Il avoit été marié , & avoit eu un fils. Ce fils cependant devint Roi de Cappadoce ; il se nommoit Eumène comme son père. L'éloge que je ferai de lui ne sera point suspect : je devins son prisonnier ; mais je dois cette justice à mon vainqueur , que c'étoit le plus généreux , comme le plus brave des hommes.

Tel devoit être sans doute le père de Mithridate. Eumène , qui me traitoit moins en prisonnier qu'en ami , poursuivit Ariobarzane , crut que , pour donner une éducation convenable à son fils , il devoit l'éloigner des marches du trône , lui cacher son rang , le faire voyager. Il me chargea de ce précieux dépôt. Mithridate passa pour mon fils.

Sa beauté, ses gentilleſſes, ſa douceur le diſtinguèrent dès l'enfance; l'eſprit, la fierté, le courage, avantages plus brillans, ſignalerent ſa jeunefſe. Vous avez entendu parler des premiers faits d'armes par leſquels il ſ'illuſtra depuis dans l'Asie.

Il rencontra l'écueil ordinaire des Héros dans les céleſtes yeux de la Princeſſe Troyade, & je m'en aperçus à la rougeur ſubite que ce beau nom ne ceſſoit jamais d'amener ſur ſon viſage quand il l'entendoit prononcer. Subjugué par l'amour, entraîné par la gloire, il connut encore un ſentiment preſque auſſi puiffant; & ſon cher Spartacus, en l'aidant à cueillir des lauriers, eſſuyoit encore ſes larmes.

Ces deux tendres amis, ces deux fidèles frères d'armes, après avoir ſouvent vaincu enſemble, ſuccombèrent ſous les efforts réunis des Thraces. Réduits en captivité, on les enferma dans deux tours ſéparées. Ils ſont en la puiffance de Lyſimaque; ils y courent le plus grand

danger. Qu'avoient ils fait pour exciter sa fureur & sa haine? Dans la mêlée, Diomède, fils chéri de ce Prince, ayant lancé un javelot à Spartacus, Mithridate s'en étoit aperçu; l'amitié s'en étoit indignée, & Diomède étoit tombé à ses pieds.

Or Lyfimaque jure que le meurtrier de son fils périra au milieu des supplices. Il demande son nom; mais ses guerriers, plus généreux que lui, ne veulent point le lui apprendre : le Philosophe Théodore lui représente que les lois de la guerre & de l'honneur s'opposent à sa résolution. Le furieux Lyfimaque lui dit qu'il le fera mourir lui-même. Le Philosophe lui répond, sans s'émoûvoir : Eh! pourquoi non, Lyfimaque? une cantharide peut me tuer aussi bien que toi. Je te ferai pendre, ajoute le Roi. Garde ce supplice, reprend Théodore, pour tes courtisans qui le craignent : pour moi, il m'est indifférent de mourir sur la terre ou dans l'air.

Plus irrité par ces remontrances, il apprend enfin que c'est Spartacus ou

Mithridate qui a tué son fils. Il se les fait amener en sa présence, de leurs tours, au milieu de la nuit. Quand ils se virent, après une séparation de deux jours qui leur avoient paru deux siècles, jamais allégresse n'égalâ la leur. Sans faire attention à Lyfimaque, sans le regarder, sans savoir pourquoi ils étoient mandés, ils se tiennent enlacés dans leurs bras, se couvrent le visage des larmes de la tendresse, se croient heureux. Ah ! le croire, c'est l'être.

Le perfide Lyfimaque, pour tirer leur fatal secret, leur prodigue toutes les marques & toutes les démonstrations de bonté & d'obligeance, leur annonce un traitement, des demeures plus dignes de deux si grands Princes, parle ensuite de son fils, exprime le regret qu'il a de sa mort, & dit, en fixant d'abord Spartacus, que, si sa douleur peut être adoucie, c'est d'apprendre qu'il a eu l'honneur au moins d'expirer sous ses coups.

L'ingénu Spartacus répond que la

gloire d'avoir vaincu Diomède n'étoit due qu'à Mithridate, le plus loyal des guerriers, comme le plus tendre des amis.

Mithridate a la grandeur d'ame de renvoyer ce brillant exploit à Spartacus.

En sorte que le vindicatif Lyfimaque n'eut point, par la générosité des deux jeunes Princes, la satisfaction d'être éclairci d'abord. Il dit ensuite : Qu'entends-je ? Vous vous êtes donc réunis tous deux pour immoler mon fils malheureux ?

Tous deux ! répond Mithridate en fouriant. Ah ! Spartacus, le plus vaillant Prince que le Bosphore ait produit, en auroit vaincu dix comme lui.

Et Mithridate, ajoute Spartacus, a eu si peu de peine à le vaincre, que la chose n'est pas même restée dans sa mémoire.

Lyfimaque, outré de colère, oubliant toute sa dissimulation naturelle, s'écrie : Lâches ! c'est ainsi que vous prétendez ternir la gloire de Diomède !

Mais ses mânes généreux seront satisfaits ; & puisque vous insultez tous deux à sa mémoire , vous périrez tous deux. Aussi bien qu'ai-je besoin de savoir qui de vous l'a assassiné , tandis que vous approuvez cet assassinat l'un & l'autre ?

Hola , gardes , continue-t-il , qu'on reconduise ces deux coupables en prison ; & pour le peu de temps qu'ils ont à vivre , qu'on les enferme dans la même tour.

Quand ils furent rendus à la prison , quels efforts ne firent-ils pas pour se sauver de part & d'autre ! Comment , dit le Prince du Bosphore , ce n'est pas vous qui avez tué Diomède , pour détourner les coups de ma tête ?

Comment , reprend Mithridate , vous voulez qu'après vous avoir sauvé la vie , je souffre qu'on vous la reprenne ?

Spartacus rappelle à son ami le nom de la belle Troyade. Mithridate parle à Spartacus de son père , qui seroit inconsolable de sa mort.

Comme Oreste & Pylade , qui s'ac-

cuſoient auprès de Thoas & ſe diſputoient l'honneur de mourir l'un pour l'autre ; ou tels que Damon & Pythias , qui montrèrent la même grandeur d'ame à la Cour de Denys le Tyran : les deux héros de l'amitié faiſoient , chacun de ſon côté , les plus grands efforts pour attirer l'orage ſur ſa tête , & pour le détourner de ce qu'il aimoit.

Leur ſupplice cependant s'apprête. Antigonus , inſtruit de cette déloyauté de Lyſimaque , lui offre des provinces pour leur rançon ; puis il s'approche lui-même , avec ſon armée , des murs de Calcédoine , où l'exécution alloit ſe faire.

Sur le rempart qui donne ſur la mer , un échafaud eſt dreſſé : Lyſimaque veut que de là Antigonus voye voler les têtes des deux Princes qu'il aimoit. Ils y montent tous deux comme s'ils alloient à la gloire. Le bourreau paroît ; ſa vue les offenſe : ce n'eſt pas la mort qu'ils craignent : c'eſt la manière dont ils doivent la recevoir. Spartacus dit un mot à

Poreille de Mithridate : tous deux s'élancent de l'échafaud ; ils tombent dans la mer. Après avoir touché le fond, ils surnagent & se cherchent des yeux ; ils se rejoignent, ils s'embrassent, aux acclamations de toute l'armée d'Antigonus. On entend le rivage retentir de ces mots : *Vive une amitié si pure ! vivent le grand Mithridate & le vaillant Spartacus !*

Ce qui rend plus admirable & plus touchant le sentiment de ces deux âmes sublimes, c'est que l'un & l'autre étoient passionnément amoureux. Le Prince du Bosphore brûloit pour la charmante Hypaniste d'autant de feux que Mithridate en ressentoit pour la belle Troyade.

Ces deux Princesses, objets des vœux de toute l'Asie, ayant bien soupiré pour des amans si magnanimes, ayant mille fois tremblé des innombrables hasards qu'ils ne cessent d'affronter, les rappeloient en secret avec la plus vive impatience. Non moins impatiens eux mêmes, ils profitent de la liberté qu'ils viennent de recouvrer, pour les rejoindre.

O Mithridate & Spartacus ! ames trop sublimes que le ciel prêta un instant à la terre pour notre désespoir ; ô vous ! qui l'emportez sur les deux immortels fils de Lédà, sur Nifus & Euryale, qu'éternisa Virgile ; Héros de sentiment, & non de destruction, comme vos ancêtres, pourquoi faut-il que vous ayez été si malheureux ?

A peine Spartacus s'est-il arraché des bras de son frère, qu'on lui apprend que la charmante Hypaniste, sa maîtresse, n'est plus.

Mithridate, après une si longue absence, revit sa Troyade dans l'éclat de sa beauté, dans tout le charme du sentiment. Involontairement elle lui en faisoit voir le feu dans ses yeux, dans le son de sa voix, dans tous ses mouvemens, jusques dans son silence.

Spartacus, privé de l'aimant de sa vie, retourne, non dans ses Etats, désormais insuffisans pour occuper son ame, mais à Mithridate, devenu son unique ressource. Il avoit beau se contraindre ; la perte qu'il avoit faite

gravoit sur son front le caractère de la douleur : mais sa douleur n'étoit pas importune ; malgré sa tristesse, il se faisoit aimer. Sa conversation étoit intéressante encore , sans être gaie ; il attiroit même par sa mélancolie. Enfin cet aimable & malheureux Prince avoit trouvé le moyen de rendre la tristesse elle-même agréable.

Si Mithridate ne lui avoit jamais été plus nécessaire, Mithridate aussi ne l'avoit jamais plus aimé ; & cette liaison de deux ames , qu'une vertu héroïque rendoit si semblable , leur en associa bientôt une troisième. Troyade aimait Spartacus , Spartacus aimait Troyade ; & Mithridate étoit l'heureux lien qui resserroit leurs cœurs.

(Ici l'Auteur , pour jeter de la variété dans son Ouvrage , fait contraster la légèreté & l'inconstance d'Antigonus avec la fidélité en amour. Vivant alors avec nos deux généreux amis , au lieu de les imiter , il adressoit alternativement ses vœux à Arsénie , à Stratonice , à Troyade elle-

même. Celle-ci lui ayant demandé un jour de qui il étoit maintenant épris, il lui avoit répondu que le lendemain il lui enverroit le portrait de celle qui captivoit son cœur. Il ne lui envoya qu'un miroir; & lorsqu'elle ouvroit la boîte qui le cachoit, il parut derrière elle, & attendit sa réponse. Prince, lui dit-elle, vous avez plus de rapport avec ce miroir que moi. Regardez : comme vous, il reçoit les impressions de tous les objets, & comme vous encore il les quitte en un instant, sans qu'il en reste de vestige. C'est le véritable emblème de votre inconstance. Nous supprimons beaucoup d'autres détails de ce genre.)

Il est assez dans la nature que ces petits-mâtres, après avoir subjugué beaucoup d'étourdies, soient subjugués à leur tour : tel fut Antigonus. Piqué des railleries de Troÿade, il mit tout en usage pour la soumettre : ce fut inutilement. Au lieu d'intéresser la Princesse, il ne réussissoit qu'à l'amuser; ce qui ne l'amusoit pas lui-même.

Mithridate , qui regardoit les procédés d'Antigonus comme des plaisanteries de société , demanda Troyade à ses parens , qui la lui accordèrent ; & il alloit s'unir à cet objet , lorsque la trompette appela nos Chevaliers au siège de Rhodes , sous les drapeaux de Démétrius Poliocertes , ou preneur de villes. Il fallut donc encore renoncer aux amours.

Mithridate , Spartacus , Antigonus font des merveilles à ce siège fameux. Démétrius auroit aisément pris la ville en brûlant une tour où l'on gardoit le fameux portrait d'Ialyse : mais ce Prince , admirateur des arts , aima mieux acquérir un peu moins de gloire , que d'exposer aux flammes le chef-d'œuvre de Protogène (1).

(1) Ce portrait représentoit un Chasseur nommé Ialyse. Protogène vouloit rendre l'ondulation de l'haleine & l'écume légère sortant de la bouche du chien. Il fut sept ans renfermé chez lui , ne vivant que de lentilles , dans la crainte que son imagination ne se troublât par les

Il se livra , sous les murs de Rhodes , plusieurs assauts , dans l'un desquels il fut commis un crime que l'amour a rendu commun. Antigonus , n'ayant pu réussir auprès de Troyade , étoit devenu jaloux de Mithridate : & de quel crime n'est pas capable la jalousie , même dans l'ame honnête où elle s'établit ?

Dans l'assaut dont nous parlons , Mithridate , couvert de poussière & de sang , ne voyant plus auprès de lui son cher Spartacus , l'appelle à grands cris. Un Chevalier tombe aussitôt sur Mithridate , qui est obligé de

vapeurs d'autre nourriture plus succulente , essayant , effaçant , recommençant , sans pouvoir réussir à son gré. Enfin , d'impatience , il jeta sur la toile une éponge empreinte de couleurs , & le hasard fit plus que l'art , dit Pline ; car il en résulta l'ondulation & l'écume légère , formée de la manière la plus naturelle. Protogène en fut étonné lui-même ; & ce tableau fameux passa pour un chef-d'œuvre dans l'Antiquité.

s'arrêter & de combattre; il étoit presque nuit, & les coups se portoient dans l'ombre. L'agresseur tombe, & Mithridate descend pour le reconnoître : c'étoit Antigonus. Il avoit aimé Mithridate; & celui-ci devina sans peine que Troyade avoit éteint cette amitié. Cependant Spartacus ne paroissoit point: il revient, il n'est pas blessé. Les deux amis retournent à Antigonus; ils le secourent, l'embrassent. La douleur est peinte sur le visage de Mithridate; la bonté survit à la vengeance.

Antigonus, qui guérit de ses blessures, reconnut enfin ses torts. Il continua à faire de nouvelles maîtresses, & vécut quelque temps dans la même intimité avec Mithridate, Troyade, & Spartacus, à la Cour de Démétrius Poliocertes son père.

Mais bientôt sa gaieté naturelle commença à s'éteindre : il devint triste, mélancolique, taciturne, sédentaire; il fuyoit ses amis, les femmes, son père, les plaisirs. Un jour, il écrit cette fatale lettre à Mithridate, « Il

n'y a plus de remède, généreux Prince ; je dois mourir pour votre repos & pour le mien. Je vous attends ce soir à minuit près du temple de Mars. Troyade est à vous ; je ne dois plus vivre. Adieu ».

Jamais Mithridate ne s'étoit trouvé dans une plus malheureuse position. Antigonus, avec lequel il s'étoit réconcilié franchement, étoit ce qu'il aimoit le mieux au monde après Spartacus & Troyade. Il falloit se battre contre lui. Indépendamment encore de l'aversion qu'il avoit pour se mesurer avec une personne si chère, son malheur devoit être le même, soit qu'il vainquît, soit qu'il fût vaincu. Il étoit à la Cour de Démétrius, de qui dépendoit Troyade : & ce Prince, qui adoroit Antigonus son fils, ne la lui donneroit-il pas plutôt, quand il apprendroit sa passion pour elle, qu'à un étranger ? Que diroit-il si le duel avoit lieu ? Quel père & quel Roi pardonne à celui qui met les jours de son fils en danger ?

Le premier mouvement de Mithri-

date fut de refuser le combat. Antigonus , pensoit-il , m'a vu assez de fois exposer ma vie pour son père & pour lui ; il n'imputera pas mon refus à lâcheté.

Un mouvement plus généreux succéda au premier. Il voulut aller au rendez - vous , se jeter aux genoux d'Antigonus , pour tâcher de désarmer sa jalousie , pour s'exposer à ses coups sans se défendre.

Minuit alloit sonner ; il est déjà au temple de Mars. Une voix crie : *En garde.* Mithridate se sent frapper ; il inet , d'habitude , l'épée à la main dans les ténèbres. On le frappe encore , il se défend foiblement. Son adversaire , qui ne voit point de résistance , est assez généreux pour ralentir son ardeur. Une autre voix se fait entendre , & appelle Mithridate ; c'étoit Antigonus : il se fait connoître. Il voit Mithridate qui se battoit contre un inconnu. Il fait apporter un flambeau ; le sang de Mithridate couloit. On délace son casque , & celui contre lequel il s'étoit battu se

jette à ses pieds , est au désespoir , veut se percer : c'étoit Spartacus , qui , ayant trouvé sur la table de Mithridate le cartel d'Antigonus , s'étoit dit : Mon malheureux ami perd pour jamais Troyade en se battant contre le fils de Démétrius ; & aussi-tôt il étoit venu secrètement au rendez-vous , en devançant l'heure. O ciel ! dit le généreux Prince du Bosphore , quel est le crime de ma main ! Ce crime , répond Mithridate en souriant , atteste toute l'excellence de votre ame , tout mon bonheur.

O magnanime Antigonus , ajoute l'amant de Troyade , que n'avez-vous pour moi les mêmes sentimens ? Mais non , vous me haïssez. Soyez donc heureux : je ne veux point qu'on mette d'appareil sur mes blessures ; je veux mourir sous les yeux d'Antigonus ; ou même , si mon sang coule trop lentement à son gré , il peut en précipiter le cours.

Antigonus avoit un naturel excellent : il estimoit le fils d'Eumène ; il n'oublioit pas tous les services qu'il
en

en avoit reçus. Il s'attendrit , & rendit encore son amitié à Mithridate.

Spartacus, qui ne pouvoit plus être heureux que du bonheur de ce dernier , avoit bien résolu de ne plus le quitter : mais on vient apprendre à ce jeune Prince que le Roi du Bosphore son père venoit de finir sa carrière , & que ses nouveaux sujets le rappeloient pour leur donner des lois. Ah ! s'écria-t-il , que fait un Royaume à qui perd son père , sa maîtresse , son ami !

Mithridate vole dans ses bras. Mon frère, lui dit-il, il faut remplir sa tâche ici-bas. Allez régner, mon cher Spartacus ; & si le ciel m'est quelque jour favorable, nous irons vous voir. Mais en lui donnant ce conseil, son cœur étoit déchiré : il sentoit tout ce que ce jeune Prince , qui n'aimoit que lui au monde , alloit souffrir dans son absence , & combien le triste souvenir de la belle Hypaniste déchiroit son ame. Troyade, qui l'aimoit comme son frère , n'étoit pas moins affligée.

Janvier 1787, 1^{er} Vol. G

Démétrius & toute sa Cour partagèrent de si justes regrets.

Ariobarzane , qui raconte toutes ces particularités de la vie de Mithridate , continue son récit de cette sorte.

Alors , dit-il , je m'aperçus que j'avois fait une faute de ne pas avoir combattu plutôt le penchant du fils d'Eumène pour Troyade. Je lui en parlai enfin en ces termes. Mithridate , je remercie le ciel d'avoir rempli heureusement la première intention de votre illustre père , en vous initiant si glorieusement dans la carrière héroïque. Graces aux Dieux , sous ce rapport , vous ne dégénérerez point des auteurs de votre race. Mais ce n'est pas assez ; songez , mon fils , que vous n'êtes qu'un Prince dépouillé , & que vous pouvez aspirer à un trône comme tous les successeurs d'Alexandre. Le moyen d'arriver à ce rang sublime , n'est pas de perdre ici vos plus beaux jours , en brûlant pour une Princesse qui n'a point de couronne à vous offrir.

Mon Prince montra quelque émotion en entendant blâmer son amour. Il me répondit : Je ne vois pas, Ariobarzane , que le désir que j'ai de plaire à Troyade soit incompatible avec ce qui fait mériter des Royaumes. Pour être passionnément amoureux, en suis-je moins fidèle à l'honneur, à la gloire, à la vertu ?

Je compris bien alors que la raison n'a aucune prise sur l'amour. Mithridate me déclara qu'on ne pourroit lui ôter Troyade que par le cœur, & qu'il la disputeroit aux Dieux mêmes.

Vous avez bien plus que les Dieux à combattre pour la posséder, lui dis-je. La nature s'oppose à vos feux criminels : apprenez que Troyade est votre sœur.

Je lui expliquai cette énigme terrible pour lui, & lui donnai toutes les preuves de ma sincérité.

À ce récit, l'infortuné Prince recule quatre pas en arrière, fixe ses yeux sur les miens, verse ensuite un torrent de larmes, se retire dans son appartement, sans me dire un mot,

& s'abandonne à toute sa douleur. O Troyade , s'écrie-t-il , Troyade , je vous perds ! O nature , puisqu'elle étoit ma sœur , pourquoi , au lieu de cette tendresse pure & de ce sentiment si doux qu'éprouve un frère , ne m'inspiras-tu pour elle que la plus violente & la plus impérieuse de toutes les passions. Hélas ! je n'étois donc pas assez malheureux de la jalousie d'Antigonus ! Et quand ce Prince renonçoit à son amour , rival du mien , il faut que je perde , par un coup de foudre , & sans retour , le seul bien de ma vie !

Je voulus le consoler , reprit Ariobarzane ; il m'interrompit par ces mots. Laissez vos consolations : tout ce que vous pourriez me dire empêcheroit-il que Troyade ne fût ma sœur ? O mon cher Spartacus ! je suis bien plus malheureux que vous : celle que vous aimez n'est plus , & une grande ame se soumet à la nécessité. Celle que j'adore vit toujours. Dans un instant je paroîtrai à ses yeux , & il est impossible qu'elle soit à moi.

Il courut chez Troyade , qui , déjà instruite , vint se jeter dans ses bras avec la joie peinte dans les yeux.

Ces caresses qui , dans un autre moment , auroient transporté Mithridate , l'offensent maintenant , & le doux nom de frère qu'elle lui donne lui est insupportable. Cruelle , lui dit-il , la joie que vous me montrez , prouve que vous n'avez jamais eu d'amour pour moi , dans le temps où ce sentiment nous étoit encore permis. Vous vous trompez , mon frère , répondit Troyade en rougissant , & votre flamme étoit bien partagée.

Qu'elle le soit encore , répond l'impétueux Mithridate : pourquoi cet amour seroit-il un crime en Syrie ? Il ne l'est pas chez les Indiens , les Perses , les Bretons. Dans ces heureux climats , il est permis d'épouser sa sœur. La nature ne réprouve point ces liaisons : pourquoi voudroit-on être plus sévère que la nature ?

Ces mots firent rougir Troyade ; & pour cacher la peine qu'ils lui fai-

soient, pour rappeler Mithridate à son devoir, elle s'approche de lui, & l'embrasse comme son frère.

J'arrive dans ce moment; & ayant entendu les dernières paroles de mon Prince : Pouvez-vous, lui dis-je, tenir un pareil langage à celle qui a été formée dans le même sein que vous ? Voyez le chagrin mortel que vous lui faites. Ah ! la pudeur céleste qui, dans ce moment, colore son visage, vous prouve invinciblement que votre idée est criminelle.

Ce grand crime que vous condamnez, dit-il, a pourtant eu des approbateurs chez les Caldéens; & deux grands Philosophes, Chrisippe & Stilpon, le trouvent très légitime.

Que me font, lui répondis-je, vos Caldéens & vos Philosophes, quand il s'agit de décence, de principes, de morale qu'ils veulent renverser, & qui se font entendre dans nos cœurs ? Quand vous ajouteriez à vos autorités, Zénon, qui est aussi de votre avis; quand vous me citeriez les peuples de l'Arabie, de l'Hibernie, où

ces alliances sont permises , il n'en est pas moins vrai qu'elles révoltent.

Hé bien , ajoute-t-il , je vous fais grace , si vous le voulez , des exemples de la terre , pour vous en chercher dans le ciel. Jupiter n'a-t-il pas épousé sa sœur ? & l'immortelle Artémise , qu'on peut regarder comme une divinité elle-même , ne devint-elle point la femme de Mausole son frère ?

J'ajoutai tout ce que je pus trouver de plus énergique pour lui prouver que son vœu répugnoit à la nature , sans pouvoir le convaincre.

Cependant Antigonus , heureux de son malheur , ouvroit son ame à une nouvelle espérance. Il devint plus assidu auprès de Troyade , qui ne le traita pas plus favorablement. Il voulut avoir recours à Mithridate , dont il croyoit les amoureux sentimens éteints , après la découverte qu'il avoit faite ; & il lui inspira une jalousie plus forte encore que celle qu'Antigonus avoit eue lui-même.

Mais les grands caractères n'ont

besoin que d'eux-mêmes pour se guider. Mithridate, après avoir eu tant à souffrir de la jalousie de son rival, fut assez généreux pour lui épargner ce tourment. Il s'étourdit pour vaincre sa passion ; & , dût-il en mourir, il se décida à arracher soudain le trait de son cœur. Antigonus l'ayant donc prié de disposer favorablement sa sœur pour lui : Je vous le promets, lui répond mon Prince. Il va chez Troyade, & lui dit : Aimable sœur, subissons notre sort. L'amour que j'avois pour vous n'a pu être vaincu d'abord par les lumières cruelles qu'on jeta sur notre naissance ; mais j'ai pris sur moi de l'éteindre, & je viens vous demander une grace. Puisqu'il m'est défendu d'aspirer à vous, daignez vous rendre aux vœux d'Antigonus.

Troyade n'avoit jamais aimé ce dernier : accoutumée, dès l'enfance, à l'idée enchanteresse d'être à Mithridate, elle avoit fermé son cœur à toute autre passion ; & quand elle fut instruite du mystère de son origine, malgré toute sa vertu, elle ressentoit

encore de violens restes d'amour. C'est ce qu'elle avoua de la manière la plus ingénue, comme la plus séduisante, au désespéré Mithridate, en ajoutant que son ame ne seroit plus capable d'une nouvelle passion.

Combien il fallut de vertu à mon Prince, pour ne pas cesser, à ce discours, à cet aveu charmant, de servir la passion de son rival ! Mais il eut la générosité de combattre contre sa propre cause, & de s'efforcer d'arracher son image du cœur de Troyade, pour y substituer celle d'Antigonus.

Hé bien, lui dit cette charmante Princesse en pleurant & en se jetant dans ses bras, je l'épouserai, pourvu que vous épousiez vous-même Arsénie.

Lui, épouser Arsénie ! L'amour avoit assez ravagé son cœur ; il ne le tourmentera plus. Il se tait néanmoins sur la condition que sa sœur exige de lui. Antigonus se présente à elle ; il est plus favorablement reçu. Le mariage se dispose : mais Mithridate, ne se sentant point la force de soutenir ce cruel spectacle, part secrètement

d'Antigonie quatre jours auparavant.

Il se retire d'abord à Almata, & se rend célèbre par différens faits d'armes en Albanie contre Séleucus, & en faveur de ce même Antigonus, son trop heureux rival.

Je me trompe. Antigonus n'étoit pas plus heureux que lui ; car quelques jours avant celui où son mariage devoit être célébré, au milieu d'une chasse qu'on donnoit à Troyade, une troupe de cavaliers vint l'enlever. Méléagre, adorateur secret de la Princesse, étoit à leur tête. On avoit lancé sur lui une foule de traits ; il avoit plusieurs blessures : il fuyoit cependant, ayant Troyade en croupe. Son cheval s'abat ; un guerrier, qui se trouve là par hasard, court pour le relever ; mais le ravisseur étoit mort. Troyade regarde celui que le ciel envoyoit à son secours. . . . c'étoit son frère, qui, après avoir contribué par sa valeur à la défaite de Séleucus, sans en être plus heureux, se trouvoit là, dans ce moment même, aux pieds d'une yeuse, pensant amèrement à Troyade.

Quelle révolution rapide se fit dans l'ame de cette Princesse, quand elle tomba des mains de son ravisseur dans celles du plus chéri des frères !

Il la tenoit étroitement embrassée, lui racontant ses aventures & écoutant les siennes, quand ce même Alcimus, vil suborneur de la fille de Cratès, & qui expira depuis, ainsi que nous l'avons vu, sous les coups d'Hypparchie, approcha d'eux. Ce méchant, alors époux de la triste Parthénie, crut trouver quelque ressemblance entre elle & Troyade. Bientôt sa jalousie réalisant cette apparence douteuse, il s'écrie : En garde, Chevalier déloyal, qui portez la honte dans ma famille. Mithridate se lève, & met l'épée à la main, tandis que Troyade laisse tomber son voile; ce qui persuade plus fortement encore à Alcimus que c'est Parthénie. Dès la première attaque, le foible agresseur est désarmé. Mithridate, trop grand pour profiter de cette faveur du sort, laisse son ennemi, & revient auprès de sa sœur, qu'il embrasse encore.

Alcimus furieux court à sa maison, voisine de ce lieu, traîne à sa suite douze de ses gens, & vient attaquer en lâche, celui qui, un instant auparavant, lui avoit accordé la vie. Mithridate n'a que le temps de faire retirer sa sœur & de se mettre en défense. De quelque côté qu'il se retourne, il voit le fer de ses assassins qui le menacent. La grandeur du danger, & l'indignation que cette félonie lui inspire, enflamment son courage. Chaque coup qu'il porte fait de larges blessures; mais il en reçoit lui-même; son sang coule. Sentant qu'il s'affoiblissoit, il gagne un arbre; il s'appuie contre son tronc, & voit du moins tous ses ennemis en face. Il en avoit tué plusieurs; mais il lui en restoit encore trop. Sa perte étoit inévitable, quand le ciel lui envoya deux défenseurs, Pasiclès, fils d'Hyparchie, & Cléoreste, déjà avantageusement connu dans cette Histoire. A leur vue, les traîtres prennent honteusement la fuite. Alcimus, leur digne chef, rencontre à deux pas l'inno-

cente Parthénie. Il croit qu'échappée des bras de Mithridate , elle avoit profité du combat pour regagner sa maison sans être aperçue. Dans cette idée , son barbare époux s'écrie : Parjure , si je n'ai pu immoler ton séducteur , au moins tu ne m'échapperas pas , & lui plonge son épée jusqu'à la garde , dans le sein.

Mithridate étoit couvert de blessures. Sa sœur au désespoir accourt : elle le panse avec Pasiciès & Cléoreste ; il recouvre sa santé. Ce moment de convalescence fut le plus beau de sa vie : il étoit avec sa sœur ; elle étoit délivrée d'Antigonus ; elle proteste que rien au monde ne la déterminera à épouser ce Prince. Elle est avec son frère : il est tout pour elle ; elle ne le quittera plus.

Mais Mithridate sentit le danger ; & se défiant de sa foiblesse , il prend un grand parti : il fait consentir sa sœur à ce sacrifice , malgré la répu gnance qu'elle y a , la reconduit à la Cour de Démétrius , & vole ensuite aux combats.

Il commanda au siège d'Athènes, & se signala parmi ces grands Capitaines qui avoient vaincu le monde sous le grand Alexandre. Il eut l'honneur de faire prisonnier le fameux Antiochus.

Tant qu'il eut à combattre, le souvenir de Troyade le tyrannisoit moins. Mais cette image impérieuse venoit le subjuguier encore, quand il dépo-
soit les armes : sa passion, semblable à ces grands incendies qu'on croit éteints, & qui se renouvellent soudain par la plus petite étincelle, reprenoit alors toute sa force première. L'idée de sa sœur dans les bras d'Antigonus étoit pour lui plus insupportable de jour en jour. Il n'osoit demander de ses nouvelles à personne ; il ne pouvoit plus entendre prononcer son nom. Il trembloit de voir arriver quelque courrier qui lui apprît que le fatal mariage étoit conclu.

Ah ! Troyade fit tout ce qu'elle put pour s'y soustraire, pour l'éloigner du moins : mais, après tant de délais, il fallut se rendre. Le jour

marqué pour cette grande cérémonie étoit arrivé ; toute la Cour est dans le temple. Aux pieds de l'autel de la Reine des Dieux , le serment solennel étoit sur le point d'être prononcé.

Un grand bruit se fait entendre à la porte. Un homme s'avance & fend la foule avec précipitation ; on le reconnoit pour Mithridate. Toute l'assemblée est dans l'étonnement : elle l'est bien davantage , quand Mithridate , s'approchant du Roi , lui dit : » C'est avec votre épée , Seigneur , qu'il faut m'enlever Troyade. Pourquoi vouloir me persuader qu'elle est ma sœur ? Si elle l'est , qu'on m'en donne la preuve. Loin de moi le feu illégitime qui brûla Caunus pour Biblis : vous savez tous les sacrifices que j'ai déjà faits , dans la crainte d'un amour incestueux ; & j'ose croire que ma vertu est assez connue , pour en éloigner de moi le soupçon. Mais , encore une fois , il faut me prouver que je suis frère de Troyade ; alors je suis le premier à la donner au magnanime Antigonus. Sans cette preuve ;

je la dispute au Dieu du tonnerre. Pardon , si j'ai l'air de rétracter ma parole ; je ne l'ai donnée que dans une supposition que je crois fausse maintenant. On m'a trompé ; & pour me ravir Troyade , on a imaginé de me persuader qu'elle avoit été formée dans le même flanc que moi. Je viens de découvrir cette ruse , & je reprends mes droits. En perdant ma sœur , je retrouve ma maîtresse ».

En effet , j'avois ourdi cette supercherie , poursuit Ariobarzane , de concert avec le Roi , comme le seul moyen de détacher mon Prince d'un amour que je croyois contraire à sa gloire.

Lors donc que Mithridate eut parlé avec cette assurance dans le temple , en présence de la nation , Démétrius , qui étoit généreux , lui avoua la vérité : mais voulant conserver Troyade à son fils : Je vous offre , dit-il à Mithridate , la Princesse Stratonice ma fille en échange. Et moi , poursuit Antigonus , je vous cède le royaume qui m'est destiné un jour.

Tout l'Empire d'Alexandre, reprend Mithridate, ne me feroit plus abandonner le droit incontestable que j'ai sur Troyade. Quant à la Princesse Stratonice (qui étoit présente), c'est un bien capable de satisfaire l'ambition & l'amour des plus grands Monarques, mais un bien dont je ne suis point digne. Je n'ai pas le droit de lui plaire : témoin de toute ma passion pour Troyade, elle sent trop que je ne suis pas fait pour elle. On n'aime qu'une fois ; on ne brûle véritablement dans toute la vie que pour un seul objet, & elle mérite un cœur qu'elle seule ait jamais enflammé.

Les oreilles superbes de Démétrius furent choquées du refus qu'un Prince sans Etats faisoit de sa fille : il voulut qu'on achevât la cérémonie.

On ne l'achevera qu'après ma mort, s'écria Mithridate. O Roi ! à qui j'ai donné des royaumes, pour qui j'ai vaincu le redoutable Séleucus, récompense-moi, ajouta-t-il, du sang que j'ai répandu à ton service, sans être ton sujet.

Hola, gardes, dit Démétrius.

Non, Seigneur, interrompt Antigonus, vous ne ferez pas cet outrage à notre généreux libérateur. Ensuite ce jeune Prince, qui ne savoit rien de la ruse, s'avance auprès de Mithridate pour se justifier. Il se jette aux genoux de son père, qui faisoit toujours signe aux gardes d'arrêter le Héros. Ne pouvant le calmer, il demande au moins d'être entendu. On se presse autour de lui; le silence le plus profond règne dans le temple.

Antigonus fait entendre ces paroles, dignes d'être écrites dans les fastes de la générosité.

» O mon père ! j'atteste le ciel que rien au monde ne remplacera la belle Troyade dans mon cœur, & que mon amour est toute mon existence. Je l'ai déjà prouvé; j'étois aux portes de la mort, par l'amour que m'inspiroit cette Princesse : qu'elles s'ouvrent encore pour moi. Je renonce à Troyade. Je la tenois de l'amitié & de la libéralité de Mithridate. Il me donnoit sa sœur, elle cesse de l'être; Anti-

gonus n'a plus aucun droit sur elle. O mon père ! vous me la donniez pour sauver ma vie , & je la rends pour sauver mon honneur. Quand nous ne la devrions pas à Mithridate , nous la devrions au vainqueur de Séleucus ».

La colère de Démétrius ne tint point contre cette grandeur d'ame de son fils. Il s'étoit emporté ; Antigonus le radoucit. Prince , dit-il à Mithridate , pardonnez à un excès trop naturel au rang suprême. Vous vous êtes emporté aussi : que votre tort soit l'excuse du mien ; la vertu de mon fils me ramène. Soyons amis , Mithridate. Vous m'avez fait vaincre par vos armes ; je m'acquitte par mes sentimens.

Seigneur , répond mon Prince , voilà le seul moyen de triompher de moi.

Le fatal hymen est donc encore différé.

Il n'y avoit rien de si magnanime que ces Capitaines qui vivoient dans l'âge d'Alexandre , ou qui le suivirent. Tout le monde sortit du temple ,

en admirant les grands sentimens dont on venoit d'être témoin.

Mithridate , pendant sa conversation avec le Roi & son fils, ne s'étoit pas aperçu que Troyade avoit disparu. Il la cherche des yeux ; elle s'étoit trouvée mal , au moment que les gardes s'approchoient de lui pour l'arrêter. On l'avoit emmenée dans une maison où elle étoit sans connoissance. Mithridate y vole ; toute la Cour le suit. La Princesse ouvre les yeux ; elle ne voit que lui. Il s'approche pour l'embrasser : n'étant plus sa sœur , elle le repousse doucement de la main. Elle apprend la réconciliation qui venoit de se faire ; elle en pleure de joie , & rougit du plus tendre embarras.

Ainsi , poursuivit Ariobarzane , le dessein que j'avois eu d'arracher l'amour de Troyade du sein du fils d'Eumène , échoua. Une lettre que j'écrivois à un de mes amis , & qu'il avoit interceptée , lui apprit que Troyade n'étoit point sa sœur. A cette nouvelle , l'amour qu'il vouloit dompter

reparut avec plus de force ; il crut que dès-lors tomboit avec la ruse la parole qu'il avoit donnée à Démétrius. Il s'étoit en conséquence promptement transporté à Antigonie , & y avoit donné l'intéressant spectacle que je viens de retracer.

Le fils d'Eumène , en apprenant toutes ces particularités à Troyade , ralluma aussi sa passion. Antigonus alla réitérer à Mithridate qu'il renonçoit à cette belle Princesse , embrassa son rival , le remercia de tout ce qu'il avoit fait pour lui , & avoua qu'il lui devoit la vie. (En effet, notre Héros l'avoit arraché plus d'une fois des mains sanglantes de ses ennemis.)

Démétrius crut devoir aussi une visite au Prince qui lui avoit conquis sur Séleucus la Mysie ; la Calcédoine , & la Syrie.

On marqua le jour où le fils d'Eumène devoit enfin être heureux.

Mais toutes les calamités sembloient attachées à son étoile. La veille d'un jour si désiré , il reçoit ce triste billet d'Antigonus. « Seigneur , vous avez

prouvé, par l'incroyable courage de votre ame, qu'il étoit impossible de se détacher de Troyade; je ne suis pas plus fort que le grand Mithridate: j'abandonne mon père, ma patrie, & les royaumes qui me sont destinés; je vous délivre d'un rival; je ne veux plus mettre d'obstacle à votre bonheur. Adieu, vivez heureux, & croyez que, malgré un si violent amour, vous n'avez pas un plus fidèle ami que moi ».

Mithridate s'écrie à cette lecture : O trop généreux Prince ! est-il possible que nous ne puissions jamais être heureux tous deux à la fois, & que, prenant tant de part à nos infortunes mutuelles, ce soit cependant nous-mêmes, nous seuls, qui nous causions tant de tourmens !

Il court aussi-tôt apprendre à Troyade ce nouveau coup du sort; elle en est affligée autant que lui. Tous deux vont au parc, fort chagrins de la fuite d'Antigonus, mais fort contents de ce qu'ils alloient enfin être unis. Trouvant la porte du parc ouverte sur la campagne, ils en sortent; ils

s'asseyent auprès d'un petit bois. Tout à coup Troyade pousse un cri perçant ; on lui avoit lancé une flèche au sein. Mithridate éperdu, en l'arrachant, se sentit lui-même atteint d'une seconde ; une troisième tombe à ses pieds. Il met l'épée à la main, & se jette comme un forcené vers l'endroit d'où partoient ces traits meurtriers. Il immole soudain deux des assassins ; & les autres s'étant enfuis, il en joint sans peine un qui étoit blessé : il l'interroge, & apprend que c'étoient des satellites envoyés sur ses pas par l'indigne Alcimus, pour le tuer.

Il revole à Troyade, & la trouve défaillante ; elle expire à ses pieds.

Les expressions les plus déchirantes de la douleur ne sauroient vous représenter l'état où un si rude coup jeta Mithridate. Un évanouissement qui lui survint, ne lui ravit ses horribles peines que pour un moment ; elles lui furent rendues, pour lui faire sentir à la fois tout ce que la mort & la vie ont de plus amer.

Il se précipite sur le corps sanglant de Troyade, & l'arrose des larmes du désespoir.

Il se relève en fureur, & lance mille imprécations contre le perfide Alcimus. Après ce qu'il a perdu, ce monstre devient son unique objet : il le chercha dans toute l'Asie ; mais il ne le trouva point : il ne souilla pas ses généreuses mains d'un sang si impur ; & vous savez que le scélérat Alcimus tomba sous les coups d'une femme.

Mithridate, après mille hauts faits d'armes, périt lui-même dans le Bosphore.

Les autres personnages de ce Roman n'eurent pas de moins étonnantes aventures ; mais les catastrophes n'en sont pas si tragiques.

Pyrrhus se rendit maître d'Ambra-cie, posséda Antigone, & eut un bonheur peut-être plus grand encore, par l'amitié constante & généreuse que Glaucias & Cynéas lui conservèrent jusqu'à leur dernière heure. Ariarate vit également la fin de ses souffrances, ainsi que Lanassa, &c.

Enfin

Enfin tous ces Princes , si passionnés pour la gloire & pour l'amour , se virent couronnés par ces deux Divinités ; & nous prions nos Lecteurs de ne plus en être en peine.



TEL est le précis de ce Roman ; Ouvrage d'un jeune homme , & qui , au bout de trois gros volumes , ne paroît pas encore fini.

Le plan en est vaste ; il ressemble à ceux de la Calprenède. Les Romans de ce temps-là étoient de grandes machines , bien compliquées sans doute , mais dont il résultoit aussi de grands effets.

On a vu que nous avons tâché de ne pas diviser l'intérêt. Nous avons écarté les épisodes , pour nous attacher de préférence à Mithridate , dont le caractère est si beau , à son généreux ami Spartacus , à la charmante Troyade , à Antigonus.

L'Auteur a fouillé dans la plus riche mine de toute l'Antiquité , dans

Janvier 1787 , 1^{er} Vol. H

l'histoire des successeurs d'Alexandre, dont la grandeur étonne encore, après tant de siècles. Quels hommes en effet que ceux qui paroissent dans ce Roman ! On fait que Scipion, vainqueur d'Annibal à Zuma, lui demanda, dans cette conférence fameuse qui suivit la bataille, quel étoit, à son avis, le plus grand Général du monde, dans le délir sans doute de s'entendre donner ce titre à lui-même par cet immortel Général de Carthage : mais Annibal lui nomma d'abord Alexandre. « Et le second ? dit fièrement Scipion. Le second, reprit Annibal, c'est Pyrrhus, qui apprit le premier l'art des campemens. Voyons donc le troisième, interrompit le vainqueur. C'est moi, ajouta Annibal ».

Or ce Pyrrhus, cet Eumène, ce Démétrius, ce Mithridate étoient presque tous égaux en grandeur & en talens.

Dans un autre genre, supérieur peut-être à celui-là, l'Auteur met aussi en scène le sage Cynéas, dont Boileau fait un si bel éloge, & qui, ayant

été envoyé au Sénat de Rome , vertueuse encore , rapporta au Roi Pyrrhus qu'il venoit de voir une assemblée de Dieux.

Cratès & Hypparchie ressemblent ici à ce que l'Histoire nous raconte d'eux.

Mais les aventures amoureuses qu'il attribue à ces personnages , sont de l'imagination de l'Auteur , qui les a calquées sur les Chevaliers de son temps.

Il est inutile d'avertir que le Mithridate de cet Ouvrage n'est pas celui qui fut vaincu par Lucullus & par Pompée , & qui ne vécut que quelques siècles après le nôtre.

A la tête du troisième volume , l'Auteur adresse une autre Epître dédicatoire , non pas à un *Duc* ni à un *Comte* , mais toujours à son cousin de *Lamoignon le Vayer* le fils. Il lui dit , en plaisantant , que c'est pour l'illustrer dans les races futures qu'il a placé son nom sur le frontispice de tant de volumes. Il fait ensuite l'apologie des Romans contre quelques Censeurs austères qui les réprouvoient.

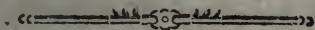
Il s'efforce de prouver que ces Ouvrages sont les plus favorables que l'on puisse employer pour apprendre la morale , pour rendre la vertu aimable & le vice odieux , pour bien discuter les principes de l'honneur & de la probité , pour faire sentir le danger des passions , pour raisonner les devoirs. Il les met fort au-dessus des Fables d'Esopé , dont il ne fait pas grand cas : il croit que des interlocuteurs tels que Socrate , Platon , Aristide , Alexandre , César , doivent bien plus raisonnablement attacher , que la conversation d'un rat & d'un chat , enfin que tous les animaux que l'on met en scène.

Nous observerons que lorsque notre Auteur portoit ce jugement , notre immortel La Fontaine n'avoit pas encore écrit ni donné à l'Apologue le caractère qu'il a aujourd'hui.



QUATRIÈME CLASSE.
ROMANS D'AMOUR.

LETTRÉS
DU MARQUIS DE SEZANNES
AU COMTE DE SAINT-LIS;
PAR MADEMOISELLE M***.
Deux Parties. A Paris, 1778.



LE Marquis de Sezannes, entraîné par le besoin irrésistible d'aimer, heureux sans jouissance & malheureux sans objet, s'est fait l'idée d'une femme parfaite. Il est bien décidé à ne prendre d'épouse, qu'autant qu'elle ressemblera

à ce type idéal. Il est d'une si grande délicatesse, & les femmes qui passent pour les plus estimables, en ont si peu, selon lui Enfin le hasard, qui le sert mieux que ses recherches, le fait assister à la lecture d'une lettre de Mademoiselle de Céri, qui raconte à une de ses amies, avec ces transports & cette sensibilité qu'inspire la bienfaisance à une ame tendre, une action généreuse, qui a valu à son auteur la main & le cœur d'une fille aimable. Jusques-là il s'est trouvé malheureux, en imaginant que le ciel ne formeroit jamais une femme telle qu'il la désiroit : quand il la rencontre, la crainte qu'il a de n'en être point aimé, le tourmente. Il a une telle idée de la perfection, qu'il n'épouserait pas une femme qui, brûlant pour lui, lui avoueroit, la veille même de son mariage, lui l'en sollicitant, qu'elle l'aime. Cependant il se croit haï, si cette même Demoiselle de Céri, qu'il adore, ne l'assure pas qu'elle brûle d'amour pour lui; & cette idée fait son tourment. Le

hasard lui fait rencontrer un papier, auquel elle a confié tous les secrets de son cœur. Ce papier, qui n'étoit fait que pour elle, le transporte de joie ; il ne peut pas douter qu'il ne soit adoré : mais il entend dire à une femme qui hait Mademoiselle de Céri, que celle-ci se retire souvent dans son cabinet pour s'amuser à faire des Romans, & même des vers. Voilà le Marquis de Sezannes dans la plus grande désolation, parce que ce n'est pas pour lui que Mademoiselle de Céri aime la solitude : il en conclut que ces expressions enflammées, qu'il prenoit pour l'effet de l'amour dans le papier qu'il a trouvé, ne sont que l'ouvrage de son imagination. Je pensois, dit-il, qu'une femme qui m'auroit aimé véritablement, n'auroit pas eu la froide idée de prendre le papier pour son confident. Il est convaincu que ce qu'on sent bien, on ne l'exprime pas. D'ailleurs, il ne voudroit, pour rien au monde, d'une femme de *Lettres* ; & là-dessus il fait des réflexions assez sensées ; & il est

très-décidé à étouffer son amour, si Mademoiselle de Céri est telle qu'on la lui a dépeinte; mais heureusement il découvre qu'elle a autant d'antipathie que lui pour les femmes qui ont la prétention à l'esprit. On croiroit que la joie & l'amour vont renaître dans son cœur. Point du tout; il est plus affligé que jamais. De quoi donc? D'avoir pu croire que Mademoiselle de Céri étoit femme de Lettres. Il est long-temps à obtenir sa grace, non pas de sa maîtresse qui ignore tout cela, mais de lui même. Enfin il en vient à bout; mais il n'en est pas plus heureux. Il a obtenu le consentement du père & de la mère pour le mariage: il est obligé de faire un voyage pour l'arrangement de ses affaires, & il sera absent quatre mois. Qu'il soit affligé d'avance d'être quatre grands mois absent de ce qu'il aime, rien de plus naturel; mais ce n'est pas là son plus grand tourment: il va s'imaginer qu'elle voit ce voyage avec indifférence; il en fait des reproches à Mademoiselle de Céri, dont

la délicatesse est blessée de cette défiance inquiète, & elle est sur le point d'une rupture : mais les négociations du père rétablissent le calme.

C'est bien pis quand il est parti, quand il récapitule tout ce qui s'est passé. Comme c'est Mademoiselle de Céri en partie qui recule le moment d'être à lui, il en conclut qu'elle redoute ce moment, qu'elle ne l'aime pas comme il l'aime. Est-ce par caprice ? est-ce pour se réserver l'odieux pouvoir de rompre à son gré ? & voilà les pleurs & les plaintes qui recommencent. Il la regarde alors comme une femme ordinaire : mais bientôt il se reproche son soupçon ; il succombe à ses remords, & ne se pardonne enfin son injustice, qu'après avoir versé bien des larmes.

Enfin le voilà de retour, & bientôt ils sont mariés. L'excès de leur sensibilité est tel, que chacun se croit fort au-dessous de l'idée qu'ils se font l'un de l'autre : mais le malheur veut qu'on parle d'un mari qui tyrannise sa femme, qui la force de lui immoler

jusqu'à ses moindres penchans. Madame de Sezannes ne peut s'empêcher de s'élever contre cet odieux caractère, contre un despote farouche. *Ah!* dit-elle, *il ne lui est rien dû : un homme cesse de mériter des sacrifices dès qu'il les exige.* Ce peu de mots empoisonnent le cœur de Sezannes. « Ignore-t-elle donc, dit-il, que le droit de commander & de se faire obéir est un droit que nous tenons du ciel même ? ne m'aimeroit-elle qu'autant que je ferois son esclave » ? Cette pensée fait sur lui la plus terrible impression ; il va gémir dans un bois, où il rencontre sa femme, étonnée de son affliction. On vient enfin à s'expliquer : Madame de Sezannes se justifie. Quoi, dit-elle, en condamnant un homme sans délicatesse, pouvois-je vous offenser ? quel rapport a cet homme avec vous ? Quant aux sacrifices, en aurai-je jamais à vous faire ? Non, je ne vous en ferai jamais. Il ne dépend pas de vous d'empêcher mon cœur de regarder comme une jouissance, & non comme un sacri-

fice, tout ce qui tend à vous satisfaire.

Cette explication confond Sezannes, qui se regarde comme un monstre, qui s'abhorre lui-même. Il tombe aux genoux de sa femme; il ne se croit pas digne d'obtenir sa grâce. En vain lui pardonne-t-elle; il ne se pardonne pas : elle le console en vain; plus elle s'abaisse, plus il la prie de l'élever jusqu'à elle. La paix est très-long-temps à se faire, non, sans doute, de la part de Madame de Sezannes, mais de la part du mari, qui, enflammé d'amour, s'obstine à se croire indigne d'être aimé. Après ce nuage, leur union est parfaite, du moins tant que dure le Roman; car, avec une délicatesse si facile à s'offenser, il ne faut jurer de rien.

Plusieurs circonstances de cet Ouvrage nous rappellent une anecdote qui regarde un homme de Lettres très-estimable, de beaucoup d'esprit, & d'un savoir profond. Il s'entretenoit un jour, avec une femme dont il étoit très-aimé, des malheurs qui sont inséparables des unions même les

plus parfaites. Parmi ces malheurs , le plus inévitable est la mort qui sépare les amans & les époux. Le jeune amant s'avise de demander à sa maîtresse ce qu'elle feroit s'il venoit à mourir le premier ? Ah ! mon ami , écartons cette image affreuse. Ce que je ferois ! ah ! je sens que je ne résisterois pas long-temps à ma douleur. Quoi, *Madame*, reprit l'amant furieux, *vous attendriez qu'une mort lente vous ouvrît le chemin du tombeau, & vous ne vous tueriez pas sur le mien ? Allez, femme indigne d'être aimée, jamais je ne vous reverrai ; & il tint parole.*

«————»

Nous sommes dans un siècle où l'on jugera sans peine le caractère de Sezannes. N'ôtions pas ce plaisir à nos Lecteurs en les prévenant.

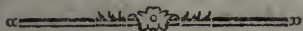


J E S S Y ,

O U L E S R E G R E T S

D'UN SÉDUCTEUR.

1776.



D'où vient cette tristesse où mon ami paroît être plongé ? d'où viennent ces pleurs que je lui vois répandre ? pourquoi baisse-t-il vers la terre ces yeux éteints, ces yeux où je voyois briller l'esprit & la gaieté ? Ami, promène tes regards sur tes prairies ; vois leur verdure sourire à leur maître. En est-il de plus belles dans le canton ? en est-il que le printemps ait émaillées de plus de fleurs ?

N'es-tu pas comblé des faveurs de la fortune ? la nature n'a-t-elle pas

versé sur toi tous ses dons ? l'art des chansons , l'art de plaire Tout ce qui peut gagner le cœur d'un ami , séduire le cœur d'une belle , sa main libérale te l'a prodigué

— Ah ! Damon , cesse , cesse tes éloges flatteurs. Hélas ! l'amitié de Damon lui-même ne peut me consoler ; ses louanges réveillent mes douleurs & rouvrent la blessure de mon cœur désolé.

Ah ! plutôt au ciel que la nature eût maltraité mon berceau ! que la fortune m'eût oublié dans l'ombre d'une chaumière ignorée ! J'aurois évité le trait fatal dont mon ame est blessée , & je ne dirois pas aujourd'hui au printemps & à tous ses plaisirs un éternel adieu.

Mon malheur est d'avoir été trop chéri de la fortune. Nourri , dès mon enfance , dans ses bras caressans , sa main égara ma jeunesse ; mes yeux furent éblouis du vain éclat de ses plaisirs coupables. La flatterie , qui suit toujours ses pas , approuvoit d'un sourire tous ses caprices , & consa-

croit, sans pudeur, tous les égaremens de sa folle maîtresse.

Je n'aimois que la folie ; je tirois vanité de mes vices. Ah ! voit-on leur laideur à travers le masque d'or dont les couvre l'opulence ? Je passois les jours à épier, à poursuivre l'innocente & simple bergère des champs : je n'eus point de relâche que Jessy ne fût tombée dans mes pièges.

Jeune infortunée ! ô cœur naïf & sans art ! qu'il m'en coûta de peines, d'artifices, & d'or pour corrompre ta céleste innocence ! qu'il m'en coûta pour séduire un cœur qui brûloit de la flamme la plus pure ! La vertu te défendit long-temps ; mais l'amour te trahit.

Instruit dans toutes les ruses du perfide amour, j'arrangeois sur mon visage des dédains affectés ; je montrois des soupçons jaloux ; j'accusois son sourire d'être volage & faux ; je la nommois infidèle. Trompée par ma feinte colère, je la laissois inquiète & désespérée.

Quand j'avois, par ces fausses fureurs,

rempli son tendre cœur d'alarmes, elle s'animoit pour démentir mes reproches & repousser mes soupçons. Alors, reprenant ma douceur ordinaire & tous les noms de la tendresse, je faisois l'instant du retour de l'amour.

Cher Damon, aurai-je le courage de te peindre le reste? Voudrois-tu me prêter encore une oreille indulgente? Ah! crois du moins que la vertu opprimée par les revers n'éprouva jamais les douleurs aiguës dont mon ame est déchirée.

Neuf lunes fatales avoient achevé de mûrir le fruit de sa honte, & l'instant approchoit qui devoit l'étaler sans voile à la face du jour. Accablée des mépris de la vertu, flétrie par les affronts de la renommée, je vis tomber à mes pieds la désespérée Jessy.

« Henri, me dit-elle, toi dont les traits chéris ont vaincu Jessy, vois les tristes restes d'une jeune vierge déshonorée & perdue. Dans tous les lieux ma douleur me suit, mes sanglots m'oppressent; je cherche l'ombre pour

gémir ; l'éclat du jour m'est insupportable.

» La nuit , dans l'horreur des ténèbres , je m'écrie : Quand reparoîtra l'aurore , & ces riantes scènes du matin qui me plaisoient tant autrefois ? L'aurore ramène le jour : hélas ! le jour n'offre à mes yeux que des ennemis triomphans de ma honte , ou des amis qui s'affligent.

» Je ne vois plus renaître de ces jours heureux , où , vertueuse & sans reproche , je goûtois en paix des heures douces & fortunées. Il n'en est plus pour moi , depuis que j'ai forcé mon père à tremper sa couche de pleurs , depuis que j'ai forcé ma mère à rougir de sa fille.

» Les chants des oiseaux du matin , les jeux de mes agneaux m'attristent & réveillent mes soupirs. Il me semble que tous les êtres de nos champs me chassent de leur société , que tous me parlent d'innocence & de vertu.

» Si dans nos jardins je me promène au milieu des fleurs , où je trouve le jasmin qui jadis me plaisoit

tant, n'espère pas, semblent me dire les fleurs, n'espère plus te plaire avec nous : nous sommes pures, Jessy ; rien n'a terni nos appas.

» O fleurs ! une aussi fragile bergère mérite bien vos reproches : mais dites ; qu'étiez-vous auprès de moi, tant que je fus vierge & pure ? Fleurs, qui embaumez de doux parfums les zéphyrus du printemps ; & toi, beau bouton de rose, vous étiez loin d'avoir ma fraîcheur & mes attraits.

» Aujourd'hui l'austère vieillard alarme de mon nom les jeunes filles ; mes compagnes me fuient. J'inspire l'horreur, comme un objet contagieux. Si quelqu'une encore ose s'intéresser à mes jours, ce n'est qu'en secret & d'une voix foible & tremblante qu'elle forme des vœux pour mon bonheur.

» C'est pour vous, Henri, que je suis réduite à fuir les regards des hommes ; c'est pour vous qu'il me faut renoncer pour jamais aux douceurs du bel-âge. Je languis du désir de ne plus vivre, & pourtant j'appréhende de mourir. Je craindrois que ma mort

ne vous coûtât trop de remords & de chagrins.

» Relevez moi de terre ; écarterez de Jessy les horreurs de la pauvreté : je veux chercher la solitude de quelque rive éloignée. Ce n'est qu'en vous fuyant , bannie loin de l'objet que j'aime , que je pourrai pleurer ma faute , sans crainte d'y succomber encore.

» Soyez du moins l'ami de Jessy : je ne vous demande point un nom plus doux ; réservez-le pour quelque bergère plus adroite que moi. Hélas ! vous me l'accorderiez en vain ; il ne me rendroit pas la paix ; il n'effaceroit pas ma honte. Je ne devrois qu'à la pitié ce nom que m'a refusé l'amour.

» Ne forcez pas ma voix à mendier le pain de l'aumône ; ne plongez pas votre Jessy dans la foule des indigens : je n'ai pas été nourrie ainsi à la table de mon père. Mon père ! ce n'étoient pas là non plus les avis que je recueillois de ta bouche.

» Peut-être quand les années auront

blanchi ma chevelure , peut-être que la malignité dédaignera ma chétive vieillesse. L'envie ne s'offensera plus d'un visage qui aura perdu sa beauté. Alors la pitié pourra m'accueillir encore dans la patrie qui m'a donné le jour ».

Tel fut le discours de Jessy. = Ah ! je n'étois pas né de monstres sauvages , & mes mains n'avoient pas appris à marchander leurs bienfaits.... Pleine de reconnoissance , & me serrant dans ses bras pour la dernière fois , elle fit le vœu d'employer le reste de sa vie à prier pour mes jours.

Je la vis monter sur le bord du vaisseau : je vis son sein agité de mille passions diverses ; je quittai Jessy Elle s'éloigne du rivage , n'ayant plus d'amis sur la terre. O cœur barbare ! qui pus te résoudre à l'abandonner ?

Permets , ami , que j'abrège mon récit. Un orage fatal s'élève , les flots se courroucent , l'art du pilote devient inutile , les vagues environnent & surmontent la hauteur du mât. Ma Jessy mes yeux la voyent flottant sur l'onde.

Ami , tu vois ma jeunesse s'éteindre dans la douleur. Ne tente pas d'arrêter les larmes amères du repentir : souviens - toi plutôt d'instruire , par mon exemple , la jeunesse volage & si souvent cruelle. Répète - lui cette leçon salutaire ; peins à ses yeux ma Jessy gissante & sans vie sur les flots , & son amant coupable vivant dans les remords.

F I N.

T A B L E

DU PREMIER VOLUME DE JANVIER.

ESPEJO de Amadores , &c.	pag. 3
Mithridate ,	98
Lettres du Marquis de Sezannes au Comte de Saint-Lis.	173
Jeffy , ou les regrets d'un Séducteur ,	181

Approbation du Censeur Royal.

J' A I lu , par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , *la Bibliothèque Universelle des Romans* pour le mois de *Janvier* de la présente année , 1^{er} *Volume*. Cet Ouvrage périodique m'a paru réunir , aux agrémens d'un style ingénieux & plein de chaleur , l'avantage d'être utile aux Lettres & aux Arts. Je n'y ai observé rien qui puisse en empêcher la publication. Donné , à Paris , le 30 de Janvier 1787. PHILIPPE DE PRÉTOT , des *Académies d'Angers & de Rouen*.

BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS; OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages : ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés, ou emblématiques.

JANVIER 1787, 2^e Volume.



A P A R I S,

AU BUREAU, place Saint-Michel, au coin de la rue Ste-Hyacinthe, pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Française, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ETHIOPIA

THE

OF THE

OF THE

THE

THE

THE

THE

THE

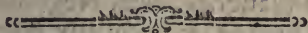


BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

NOUVELLES ESPAGNOLES;
DE MICHEL CERVANTES;
TRADUCTION NOUVELLE.

1776.



LE JALOUX D'ESTRAMADURE.

LE fond de cette Nouvelle ressemble
à mille autres que l'on connoît; mais

A ij

les détails décèlent à chaque page le génie du célèbre Auteur de *Don-Quichotte*. Il est question d'un vieux jaloux qui , à l'âge de près de soixantedix ans , épouse une fille de quinze , nommée *Léonore* , dont il fait la fortune. Il prend toutes les précautions que l'esprit humain peut suggérer pour éloigner les autres hommes de sa demeure , & pour procurer d'ailleurs à sa jeune épouse toutes les satisfactions capables de lui faire oublier l'ennui de sa captivité. La maison étoit environnée d'eau , les fenêtres étoient murées , & chaque chambre tiroit le jour perpendiculairement de quelques ouvertures pratiquées au plancher. Les murs des terrasses étoient si élevés , qu'en entrant dans ce logis , on ne voyoit le ciel que d'en haut. Quatre esclaves blanches , deux Négresses , une vieille Duegne , & un vieux Nègre qui étoit eunuque ; telle étoit la compagnie que Carrizalès (c'est le nom du jaloux) avoit choisie pour sa jeune épouse , qui , contente de son sort , ne regardoit sa maison que comme

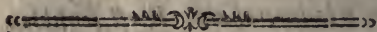
un rempart assuré pour son bonheur. Carrizalès fermoit toutes les chambres chaque nuit, & mettoit les clefs dans son matelas. Un de ces libertins élégans, que l'on appelle à Séville *enfans de la joie* ou *virotés*, vient à bout d'éluder toutes ces précautions. Ce virote se nommoit Loïasa. Il va cinq ou six jours de suite jouer de la guitare près de la maison de Carrizalès. Les Nègres sont passionnés pour la musique. Loïasa promet à l'eunuque noir qui l'écoutoit, que s'il peut parvenir à l'introduire dans la maison, il le rendra, en peu de temps, très-habile. Il lui fait passer des tenailles & un marteau pour arracher les clous de la ferrure. Il enchante toutes les compagnes de Léonore par la musique, sa jeunesse, & ses graces. La Duegne vient à bout de gagner sa maîtresse; on assure le sommeil du jaloux par le moyen d'un onguent dont on frotte ses narines & ses tempes. Léonore lui prend ses clefs; enfin Loïasa se trouve seul avec elle : mais (ce qui est assez peu vraisemblable)

cette femme, qui avoit pris tant de soins pour endormir profondément son mari, fait-inopinément la plus belle résistance à son aimable agresseur, qui, fatigué de tant d'attaques inutiles, se ralentit, & s'endort près de cette inexplicable beauté, dont le sommeil s'empare aussi bientôt après. Cependant l'effet de l'onguent a cessé: Carrizalès, étonné de voir les portes ouvertes, & de ne plus trouver ni sa femme, ni ses clefs, se lève, parcourt tous les appartemens, & découvre enfin Léonore endormie auprès du Musicien. La douleur le saisit, au point qu'il touche à ses derniers instans. Il fait venir les parens de sa femme & le Notaire. On s'attendoit à une vengeance éclatante; rien moins que cela. Il double la dot de Léonore, & lui recommande, en expirant, d'épouser le jeune homme. Mais Léonore se retire pour le reste de sa vie dans un couvent.

(Il faut remarquer que, dans cette Nouvelle, le rôle du mari n'est ni ridicule ni odieux, comme dans les Histoires ou

Comédies de cette espèce ; il est au contraire très-intéressant. Il est sensible , généreux , spirituel ; il n'a d'autre défaut que d'être jaloux ; & il faut bien de l'esprit & peut-être du génie , pour faire qu'avec ce défaut un mari de soixante-dix ans ne soit pas odieux. Aujourd'hui que les femmes sont si indépendantes , si libres , si souverainement maîtresses de leurs actions & de leurs vœux , un Ecrivain qui présenteroit un pareil caractère , & sauroit le rendre intéressant , seroit regardé comme un esprit plein de délicatesse & d'invention.)





LE LICENCIÉ DE VERRE;

Par le même. 1777.

CETTE Nouvelle est un cadre fort singulier que l'Auteur de *Don Quichotte* a pris, pour dire à ses concitoyens des vérités très-piquantes, & même assez dures. S'il avoit lancé directement les traits satiriques dont ce Conte est rempli, il auroit pu en être mal récompensé; mais en les mettant dans la bouche d'un fou, il s'est tiré adroitement d'un pas si dangereux.

Thomas Rojatia (c'est le nom du Licencié), fils d'un pauvre laboureur, fut rencontré, à l'âge de douze ans, par deux jeunes cavaliers, qui, charmés de son esprit & des dispositions qu'ils lui trouvèrent, le mirent en état de faire ses études dans l'Université de Salamanque, où il se distingua & se fit une grande réputation, sur-tout dans la science des lois, qu'il

avoit approfondie , sans avoir cependant moins cultivé les autres parties des sciences. Ses études finies , il lui prit envie de voyager , & suivit un Capitaine en Italie & en Flandre. Les détails de son voyage sont rapidement contés ; ses réflexions sont vives & justes : mais ce qui pouvoit paroître nouveau sur ce sujet , du temps de Cervantes , est trop usé & rebattu pour nous. De retour à Salamanque , Thomas fit connoissance d'une certaine Dame , maîtresse dans l'art de plumer les fots , & chez laquelle venoit fondre habituellement une volée de pigeons étourdis. Thomas la vit par curiosité , & la Dame ne le vit pas sans intérêt. Elle s'en coiffa sérieusement : mais voyant qu'il ne répondoit pas à ses agaceries , elle se crut méprisée , & voulut recourir à un charme plus efficace que la beauté. Sur les avis d'une Moresque , elle lui fit prendre un philtre amoureux dans un coing de Tolède. Thomas n'eut pas plutôt mangé le coing , qu'il tomba par terre dans des trans-

ports furieux, en s'écriant sans cesse, & disant que le coing étoit empoisonné. Il garda la chambre pendant six mois; & pendant ce temps, tout son corps se dessécha, au point qu'il parut comme un vrai squelette. Un trouble général avoit absolument dérangé son cerveau. On fit l'impossible pour le rétablir; mais on ne lui rendit que la santé : son esprit resta singulièrement aliéné; car, tout bien portant qu'il étoit, il fit paroître le genre de folie le plus étrange. L'infortuné s'imaginait être de verre : il en étoit si persuadé, que si l'on s'approchoit de lui, aussitôt il crioit de toutes ses forces, qu'on *s'éloignât de lui, de peur de le casser*. Ne m'approchez pas, ne m'approchez pas, répétoit-il mille fois, parlez-moi de loin : dites ce que vous me voulez, je vous répondrai certainement avec beaucoup plus de subtilité que d'autres, parce qu'étant de verre, je ne suis pas d'une matière si brute que la chair.

Étoit-il dans la rue? il avoit grand

soin de tenir le milieu, regardant bien les toits, de peur que quelque tuile ne mît son corps à l'épreuve. L'été, il couchoit en plaine, à la belle étoile; l'hiver, il se retiroit dans quelque auberge, où il gagnoit l'écurie ou le grenier, & se fourroit dans la paille jusqu'au menton, disant : *Vive encore un pareil lit pour un homme de verre !* Enfin plusieurs de ses amis prirent le parti de l'enfermer. Il passa quelque temps entre quatre murs, bien soigné, bien nourri, & sur-tout visité par les plus habiles Médecins. Maudites gens, leur disoit-il, quoi, vous voulez me persuader que je suis malade ! Parce que vous avez l'adresse de séduire & de captiver toutes les jolies femmes qui font votre fortune aux dépens de leurs maris, vous croyez trouver en moi un homme assez simple pour écouter vos fornettes ? Eh ! que ne peut-on voir dans vos ames comme dans la mienne, à la faveur de ce corps de verre ! qu'on y apercevroit d'orgueil, d'ignorance, & de . . . Allez, vous êtes

des effrontés, incapables même de traiter l'âne de Sancho.

A la fin, on vit qu'il falloit lui rendre la liberté, d'autant mieux qu'il ne se portoit à aucune violence. Il alloit donc par la ville, ayant son franc-parler, & en usant sans réserve avec tout le monde. Quelquefois il disoit des vérités très-piquantes : mais c'étoit un fou qui parloit.

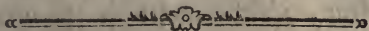
Le bruit de sa folie, de ses propos, & de ses actions se répandit dans toute la Castille. Un Seigneur de la Cour en fut instruit, & l'envoya demander par un cavalier de ses amis, qui étoit à Salamanque. Cet ami de Thomas le rencontre dans la rue. = Ah ! bon jour, mon cher Licencié, lui dit-il ; un grand personnage de la Cour m'a chargé de vous prier de l'aller voir ; c'est un brave homme, & qui aime les braves gens. = Un brave homme ! Ah ! mon ami, quoi, vous êtes encore si neuf ? Non, non, je ne vas pas à la Cour. Je fais rougir, & j'ignore le talent de flatter pour mordre. Je ne nie pas

que la Cour ne veuille que d'honnêtes gens ; mais je ne fais pourquoi ces courtisans se comportent toujours comme cet âne dans le pré , qui a donné lieu au proverbe : *Afinus asinum fricat*. Après s'être chatouillés les uns les autres , c'est à qui donnera les plus fortes ruades , dès qu'il s'agit de partager l'avoine. Non , je ne vais pas à la Cour ; un homme y a trop de visages à prendre en un jour =.

En faisant la satire des Poètes de son temps , Cervantes fait parfaitement celle des Poètes de nos jours. Il faut croire que cette espèce d'hommes est par-tout la même. Thomas n'épargne pas davantage les Libraires , les Comédiens , les Apothicaires : enfin les gens de tout métier & de tout état passent en revue devant sa marotte , & tous reçoivent quelques coups de sa dent satirique. Ses plaisanteries ne sont pas toujours excellentes ; mais elles sont souvent pleines de vérité , & d'une connoissance profonde des hommes. Nous serions trop heureux si , à la place de tous ces

petits Contes orduriers , ou de ces Contes fades & romanesques qui gâtent l'esprit ou provoquent le sommeil , on nous donnoit des Nouvelles dans le goût de celles de Cervantes , où l'on trouvât une critique aussi juste & aussi piquante de nos mœurs & de nos ridicules.





L'ILLUSTRE FRÉGONE;

Par le même.

L'ILLUSTRE Frégone, ou l'illustre Servante, est une enfant dont une Dame d'une illustre naissance est venue accoucher à Séville dans une auberge, afin d'ensevelir sa foiblesse dans un éternel oubli. Cette Dame, avant de partir, avoit laissé à la femme de l'auberge une somme assez considérable pour avoir soin de sa fille, & lui avoit donné des indices certains auxquels elle pourroit reconnoître les personnes qui viendroient la réclamer de sa part. Douze ou quinze ans se passent. La beauté de la jeune Frégone, qui se nommoit Constance, fait grand bruit dans toute la ville, & sa sagesse égale sa beauté. Deux jeunes Gentilhommes de Burgos, l'un nommé Don Diègue de

Carriazi, & l'autre, *Don Thomas Davendague*, s'échappent de la maison paternelle, pour se livrer à la licence & aux désordres de toute espèce qui étoient alors fort à la mode parmi la jeunesse espagnole. Au milieu de leurs courses libertines, ils se trouvent dans l'hôtellerie de Séville, où étoit la belle Constance. Don Thomas en devient amoureux : il se loue, en qualité de garçon d'écurie, pour la voir plus souvent, & lui déclarer sa passion. Bientôt il prend le parti de lui écrire, & de l'instruire de sa naissance. Constance, qui ignoroit la sienne, résiste à toutes ces épreuves. Pendant ce temps-là, Don Diègue, sous le déguisement d'un ânier porteur d'eau, s'amusoit à faire des tours assez plaisans, & qui lui donnoient une sorte de réputation. Les choses étoient dans cet état, lorsqu'on voit arriver deux vieux Gentilshommes, avec un train conforme à leur qualité. L'un des deux réclame Constance comme sa fille, & donne les indices dont la mère étoit convenue.

Ensuite ces deux vieillards reconnoissent leurs enfans dans Don Diègue & dans Thomas. Ce dernier déclare son amour pour Constance ; on la lui fait épouser ; & son ami trouve un parti qui ne lui convient pas moins.

Tout ceci n'est qu'une esquisse assez légère de la *Nouvelle Espagnole*, qui présente un tableau fidèle des mœurs du temps de Cervantes. L'un des deux Héros de cette Histoire, avant l'époque de la rencontre de Frégone, avoit passé un temps considérable dans une coterie d'infâmes débauchés & de voleurs. Alors on voyoit tous les jours en Espagne les enfans des plus illustres familles se retirer avec des bandes de filoux.

On ne croit pas que la peinture de pareilles mœurs doive trop plaire à des Lecteurs françois, malgré la fécondité d'imagination & les épisodes plaisans que l'on trouve dans cette anecdote, ainsi que dans toutes celles qui sont sorties de la plume du même Auteur.



LE TAILLEUR
ET SA FEMME,
CONTE TURC.

Combien on doit se méfier des femmes.



À L y avoit, du temps du Prophète Aïssa (on ne fait où), un Tailleur qui avoit épousé une très jolie femme, que l'on nommoit Guldenham, à cause de la beauté de sa taille (car Guldenham veut dire taille de rose). Au milieu des transports de leur mutuelle tendresse (car le Tailleur, de son côté, étoit un jeune homme très-bien fait & très-aimable), ils se promirent que, s'ils venoient à mourir l'un avant l'autre, ils se donneroient des preuves remarquables de leur passion. Moi, dit le Tailleur à sa femme,

si je te perds, je passerai neuf jours à pleurer sur ton tombeau. Ah ! répondit Guldenham, ce n'est rien que cela, en comparaison de ce que je veux faire pour te prouver mon amitié. Si tu meurs le premier, je m'enterrerai toute vive avec toi. Le Tailleur le crut, & l'embrassa tendrement. Cependant un an après, la jeune femme ayant, par malheur, avalé un os de mouton, il lui resta dans le gosier, sans qu'on pût l'en tirer ; de sorte qu'elle fut étranglée, & mourut ainsi avant son mari, au grand désespoir de ce tendre époux. Il lui fit des obsèques aussi magnifiques que son état le lui permettoit ; & quand elle fut dans le tombeau, il se plaça à ses pieds, pleurant & gémissant sans cesse, & comptant rester neuf jours au moins dans cet état douloureux. Dès le soir même, le Prophète Aïssa passa par le cimetière où cette femme étoit enterrée. Voyant le mari pleurant, il lui demande quel étoit le sujet de son affliction. *Hélas !* répondit le Tailleur, *j'ai perdu une femme charmante, & dont*

*j'étois adoré : aujourd'hui on l'a mise dans ce tombeau Puisque tu la regrettes tant, répondit le Prophète, je vais demander à Dieu qu'il te la rende. En même temps il se mit en prières ; puis il frappe trois fois le tombeau, d'une espèce de baguette qu'il tenoit à la main. Le sépulcre s'ouvrit, & Guldenham en sortit. Son époux, enchanté de la revoir, l'embrassa mille fois ; mais comme elle n'étoit enveloppée que d'un linceul : *Ange de mon foie, lumière de mes yeux, matière de ma vie* (expressions tendres, turques, traduites littéralement), *que de graces n'avons-nous pas à rendre à Dieu & à son Prophète !* dit le Tailleur : mais je ne te peux tirer d'ici, ni te faire traverser la ville, pour te ramener dans ma maison, dans l'état où te voilà. Attends-moi, pendant quelque temps, derrière ces pierres ; je reviendrai bientôt avec un caleçon, un caffetan, & un voile, & nous retournerons gaïement au logis, louant Dieu, qui a voulu sans doute nous récompenser de notre extrême fidélité.*

En disant cela , le Tailleur partit. Un moment après , le fils du Roi passa par le cimetière , revenant dans la ville assez tard , parce qu'il avoit soupé à la campagne. Comme il étoit précédé de quelques flambeaux , ses gens aperçurent , à leur lueur , une femme presque nue , qu'ils trouvèrent belle , comme elle l'étoit en effet. Ils en avertirent aussi-tôt le Prince , qui s'en approcha ; & la trouvant réellement digne de ses attentions : *Belle personne* , lui dit-il , *par quel hasard vous trouvez-vous dans ce lieu , à cette heure , & dans cet état ?* Seigneur , lui répondit la femme du Tailleur en rougissant extrêmement , je ne peux vous répondre dans l'état où je suis. Aussi-tôt le Prince se dépouillant de son propre caffetan , l'en revêtit ; & continuant ses questions , lui demanda si elle étoit mariée. Si vous êtes libre , lui dit-il , venez dans mon sérail ; vous en ferez l'ornement , & vous y goûterez toute sorte de délices. La belle , qui reconnut bien le fils du Roi à sa magnificence , fut séduite

par l'espérance d'habiter un sérail délicieux , au lieu de la petite maison qu'elle occupoit avec son mari. Seigneur , répondit-elle , je n'ai aucun engagement , & je m'estimerois heureuse d'être la plus chérie de vos esclaves. Le fils du Sultan , satisfait de cette réponse , la conduisit dans son sérail.

Le pauvre Tailleur revint peu après , apportant tout ce qui étoit nécessaire pour l'habillement de sa femme : il ne la trouva plus , & se douta bien qu'on la lui avoit enlevée ; mais il n'eut garde de soupçonner qu'elle y eût consenti. Hélas ! disoit-il , ma malheureuse épouse est actuellement dans une furieuse affliction ; elle , qui vouloit s'enterrer toute vive avec moi , s'arrache sûrement les cheveux , puisqu'elle est séparée de moi ; peut-être même s'est-elle percé le sein. Guldenham , au contraire , se divertissoit fort bien dans le sérail du Prince. Son mari cherchant par-tout dans la ville & dans les environs , s'informant , s'inquiétant , ne put savoir aisément

ce qu'elle étoit devenue. Ce ne fut qu'au bout de quelques mois qu'un des esclaves du Prince lui ayant dit que la favorite de son maître avoit été trouvée dans un cimetière, il commença à soupçonner la vérité. Ayant fait quelques autres informations, il ne put plus douter de la vérité de ses conjectures. Aussi-tôt il court au palais, s'adresse au Visir, au Sultan, au Prince même, & demande avec instance qu'on lui rende sa femme. Le Prince, aussi équitable que voluptueux, convient qu'il a trouvé une femme dans un cimetière; mais il ajoute qu'elle lui a déclaré qu'elle étoit libre. C'est la mienne, dit le mari : peut-être dans ce moment avoit-elle l'esprit troublé; mais je suis bien sûr que dès qu'elle me verra, elle volera dans mes bras. On consentit à l'entrevue. Guldenham fut d'abord un peu troublée de l'arrivée de son mari : cependant s'étant remise, & l'envisageant avec une effronterie qui répondoit à sa conduite; quand on lui demanda si elle connoissoit

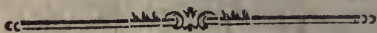
cet homme : Oui, je le connois, répondit-elle ; c'est un voleur qui, m'ayant rencontrée dans la rue, m'a pris tout ce que j'avois, m'a conduite dans un cimetière, où il m'a laissée toute nue. Une accusation aussi grave paroissant vraisemblable, on fit aussi-tôt enlever le malheureux Tailleur : on le fit juger par le Cadi ; & sur le témoignage de Guldenham, il fut condamné à être pendu. Il touchoit au moment de l'exécution, & son indigne femme triomphoit dans le sérail du Prince, lorsque tout à coup le Prophète Aïssa parut sur la place publique. Sa présence en imposa aux exécuteurs, & leur fit suspendre leurs fonctions. Le Prophète harangua hautement, & rendit un compte fidèle de l'aventure du Tailleur & de sa femme. On reconnut l'innocence du premier ; & il fut ramené, accompagné d'une foule de peuple, au Sultan qui le congratula & lui accorda des grâces. La malheureuse Guldenham mourut subitement,

ment, & fut remise dans le tombeau d'où Aïssa l'avoit tirée. Son mari ne fut pas assez bon pour la pleurer une seconde fois.



LE PROCÈS
DU PLAISIR
DEVANT LE JUGE
PHILOSOPHIE;

Traduit de l'Anglois. 1777.



LE Plaisir ayant été amené devant le Juge Philosophie, le Repentir parut pour le poursuivre en Justice.

Le Juge observa d'abord le criminel d'un œil sévère. La Réflexion, au front ridé & au sourcil refrogné, commença l'accusation. L'Inquiétude, aux yeux louches, & les sombres Soupçons furent chargés d'examiner les témoins. Les Sens furent d'abord cités pour déposer contre le Plaisir;

mais le Désir , le Caprice , & l'Espérance , les Avocats consultants , objectèrent que les Sens ne pouvoient être témoins , puisqu'ils ne pouvoient que perdre ou gagner par l'issue de cette affaire. Les Sens déclarèrent qu'ils ne pouvoient parler , parce qu'ils étoient au pouvoir de la Volonté ; qu'ils n'étoient que des courriers pour porter des idées à l'Esprit , & qu'enfin ils n'étoient que des passagers dans le vaisseau , au lieu que la Volonté se trouvoit au gouvernail.

La Volonté fut sommée de comparoître ; mais elle jura que les Sens la gouvernoient sans cesse ; qu'ils l'avoient précipitée dans des malheurs effrayans , & que , se plaignant de leur tyrannie , ils l'avoient enchaînée comme une esclave aux pieds d'un despote nommé *la Mode* , qui la traitoit cruellement Sur cela , intervint un décret contre la Mode , & on procéda , sans interruption , au jugement du Plaisir.

Un jeune homme , déjà foible & cassé , fut le premier témoin qu'on

lui opposa : ses jambes pouvoient à peine le porter à l'audience ; il s'arrêtoit à chaque pas pour respirer. Il arrive enfin ; & d'une voix tremblante, il glapit sa déposition. Il déclara que l'accusé étoit un suborneur infame , à qui il avoit prodigué une santé robuste & des biens considérables ; qu'à la vérité il lui avoit fait des promesses admirables ; mais qu'il l'avoit toujours trompé. Il ajouta , qu'aussitôt qu'il avoit connu le Plaisir , il s'étoit mis en brillant équipage pour lui faire honneur , & pour tâcher de l'atteindre dans les courses de chevaux , dans les académies de jeu , parmi les femmes , dans les cafés. Il convint qu'il avoit quelquefois aperçu son ombre ; mais qu'il n'avoit jamais pu l'approcher , ni le sentir. Enfin il déclara à la Cour , en jurant par le Créateur , que le Plaisir étoit un fourbe qui l'avoit dupé.

Une Dame très-jolie , & d'une complexion très-délicate , fut le second témoin que l'on appela. Elle avança avec vivacité vers le parquet , &

voulut d'abord se jeter au cou du criminel ; mais le premier Huissier, nommé *Réflexion*, arrêta ses transports, & lui demanda si elle le connoissoit. La belle se mit à rire, rougit, s'excusa en grasseyant, & tomba pâmée sur le banc, entre Caprice & Espérance, Procureurs du Plaisir. On l'interrogea, peu de temps après, sur ses liaisons avec l'accusé : elle répondit qu'elle le connoissoit depuis longtemps ; qu'elle avoit été élevée avec lui, & que les Sbirres & le Juge étoient des barbares. Alors se tournant vers le prisonnier, elle l'invita à la suivre & à venir au cercle, où il trouveroit Miss Rout, Madame Raquet, la veuve Huricane, la douairière Drumb, & balbutia ensuite quelques paroles douces, chevrota un air d'Opéra, & disparut.

On entendit ensuite un vieillard qui montrait encore les restes d'une santé vigoureuse, malgré ses années & les glaces de l'âge. Vous voyez, dit-il au Juge, le plus malheureux des hommes. J'ai cherché le Plaisir pendant

tout le cours de ma vie ; & pour tâcher de le trouver , je me suis plongé dans un abîme de maux. Dans ma jeunesse , j'entendis souvent parler de lui : le portrait que l'on m'en fit m'enchantait ; je brûlois d'envie de le connoître ; je ne pensois qu'à lui , je ne voyois que lui , je l'aimois ; & , comme les amans , je me fis Poète pour lui plaire. Je me livrai donc à la fureur des vers ; mais , hélas ! je n'en recueillis que les fruits les plus amers. Je fus critiqué , on me fronda comme un aimable fainéant. Rebuté de la poésie , je me fis Commerçant ; je traversai les mers pour m'enrichir ; je trouvai la Fortune , & jamais le Plaisir. Fatigué du commerce , je m'appliquai à l'examen des lois de la nature ; mais je n'en retirai d'autre fruit que le désir de savoir davantage , & des réflexions chagrines sur la vanité de mes études , sur le résultat de mes recherches. Dans ces agitations , je fis bâtir ; je crus trouver du plaisir au milieu d'une centaine d'ouvriers : illusion vaine & trompeuse ! La lenteur du travail me

troubloit.... Ma maison étant achevée, je cultivai mes amis, je fixai la fortune de mes enfans, & je voulus me persuader que j'étois heureux : mais ces amis étoient des flatteurs ; plusieurs de mes enfans moururent ; les autres avoient des différens entre eux, & soupiroient après ma mort pour dévorer mes biens ; de sorte qu'après tant de travaux, le Plaisir est encore aussi éloigné de moi, que le premier jour de mes recherches.

Toutes ces accusations ayant été formées, le Juge demanda au coupable quels étoient ses moyens de défense. Le Plaisir produisit l'Amour & la Beauté. A la vue de ces objets charmans, la Mélancolie leva la tête, la Réflexion-adoucit ses regards, & la Philosophie soupira. La Prudence, cachée jusqu'alors, s'avança, & ordonna aux deux Huissiers, la Crainte & la Défiance, d'appréhender au corps l'Amour & la Beauté, qu'elle accusoit de parjure, & qu'elle récusoit. Le Plaisir fut obligé de plaider lui-même sa cause.

« Si les hommes, dit-il, me traitoient ainsi que je le mérite, je ne ferois pas ici traîné comme un criminel; ils me récompenseroient plutôt comme un ami. Ils m'appellent pour me consoler : à peine suis-je arrivé, qu'ils me traitent comme un esclave, & me fatiguent sans cesse de leurs désirs extravagans. Jamais je n'ai connu le jeune libertin qui a déposé contre moi; il m'a confondu avec la Folie, à qui il s'est attaché, & c'est à elle, & non à moi, qu'il doit tous ses malheurs Cette folle, qui assure avoir été élevée avec moi, a menti effrontément; c'est l'Amour-propre qui l'a conduite & qui a pris mon nom Le vieillard, qui est venu se plaindre, est un hypocrite: il auroit été heureux, s'il m'avoit suivi comme un mari suit sa femme: mais il me traitoit comme une maîtresse entretenue que l'on fait voir par vanité. Il a excité mon mépris, & je l'ai abandonné.

» Mais pourquoi, ajouta le Plaisir en élevant la voix, défendrois-je ici

mon innocence devant des Juges froids , sans ame , & sans sentiment ? Accourez à mon secours , mes enfans & mes amis »

Dans ce moment , les passions fondirent dans le parquet : elles s'élançèrent avec force sur les bancs , chassèrent la Mélancolie , & bâillonnèrent le Repentir. Le Juge *Philosophie* se cacha sous la table ; la Réflexion fut foulée aux pieds ; le Plaisir fut relâché , & la Prudence mise aux fers , pour être jugée à sa place.



Le goût de cette fiction est très-ancien ; elle n'en renferme pas moins une vérité toujours nouvelle.

Les Ecrivains anglois ont souvent traité du *Plaisir* dans leurs Ouvrages philosophiques. Nous osons dire qu'ils l'ont envisagé quelquefois d'une manière toute particulière , & que cette singularité s'est fait sentir dans leurs dissertations. Leur *Spectateur* , par exemple (dont on ne doit parler qu'avec respect) , renferme un Discours sur l'homme d'esprit qui aime la

Plaisir, dont chaque phrase, en se rapprochant du coup-d'œil national, s'éloigne de la vérité universelle, ou du moins de la manière générale dont plusieurs nations très-polices envisagent l'*Etre* qu'il a voulu définir. Nous nous attachâmes autrefois à ce Discours, singulier pour nous, & nous osâmes contrarier les idées de l'Auteur, par des réflexions dont nous ne fîmes mystère à personne : nous pouvons les renouveler ici. On les lira, comme on a lu quelquefois des *Notes* que nous avons hasardées, & qu'on a pardonnées du moins à notre intention, lorsqu'on ne s'en est pas amusé. Les objets que l'esprit s'approprie, & qui intéressent, ou les êtres aimables, ou les âmes sensibles, appartiennent naturellement à la discussion. En les analysant par sentiment & non par vanité, on doit du moins trouver grace devant ceux qui connoissent les vœux de la Nature.

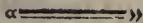


CARACTERE
DE L'HOMME D'ESPRIT
QUI AIME LE PLAISIR:

Spectateur Anglois, Tome II, page 221.

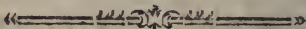


« JE ne connois point de caractère qui choque plus la raison, & qui présente une idée plus ridicule à l'imagination, que celui d'un Homme d'Esprit qui aime le plaisir & la joie ».

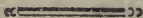


QUAND le plaisir est honnête, c'est un bonheur pour la société que l'homme d'esprit aime à le goûter, parce que ce plaisir est nécessaire, & que son exemple entraîne les autres. Je conviens que s'il sort des bornes légitimes, ce sera tout le contraire; car l'homme d'esprit est un

dangereux fondateur de la débauche : mais alors ce sectateur méprisable perdra le beau nom dont il se sera rendu indigne ; on ne le reconnoîtra plus pour un homme d'esprit, dont les maximes & les goûts sont faits pour avoir une certaine influence dans le monde : on lui donnera unanimement le nom d'ivrogne & de débauché ; & il verra fuir l'estime & l'amitié.



« LORSQUE le plaisir fait le but principal de la vie, il ne peut que s'élever des monstres qui s'abandonnent à la recherche de tous les divertissemens capables d'étouffer les lumières de la raison & les semences de la vertu, pour substituer à leur place une foule de pensées extravagantes, & tous les désirs criminels d'une cupidité charnelle ».

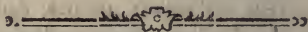


MAIS est-ce là ce qu'on doit entendre par un homme d'esprit qui aime le plaisir ? Je ne vois, dans tout ce portrait, qu'un être vil, qui

même manque d'esprit ; qu'une tête chaude ; qui n'a , tout au plus , que la portion de génie qu'il faut pour satisfaire des passions brutales ; & ce n'est pas en homme du monde , en François poli , que je vois cela , c'est en *homme* seulement. Tous les êtres raisonnables , toutes les nations policées jugeront comme moi de cette effigie monstrueuse. Si certaines horreurs , certains excès constituent le plaisir en Angleterre , à la bonne heure ; l'homme d'esprit à Londres , qui aime le plaisir , est un être vil , un chef fatal , un citoyen dangereux , & le rigoureux Censeur a raison : mais je ne le pense pas ; & je crois , au contraire , qu'il a peint d'humeur , ou qu'il a voulu déguiser une personnalité , une critique particulière sous les traits d'une censure générale.

Lorsque le plaisir fait le but principal de la vie , on devient paresseux , inconstant , inutile , quelquefois vicieux ; j'en conviens ; mais disons aussi que , sans cet amour un peu violent du plaisir , les arts seroient encore au berceau. Le génie & l'amour de la renommée étoient condamnés à ne leur donner que le premier souffle de vie ; c'est l'amour du plaisir qui leur a communiqué cette ardeur , cette force de constitu-

tion , si nécessaire à tout être , pour surmonter la difficulté qui s'oppose à son accroissement & à sa perfection , & pour passer même de la végétation à la vie. Ainsi , l'un compense bien l'autre , à moins qu'on ne veuille regarder les arts comme un malheur. Mais l'homme d'esprit qui aime le plaisir , ne tombe pas ordinairement dans l'excès qu'on lui reproche ici. Il n'appartient guère qu'au sot de s'abrutir & de se laisser corrompre par ce qui , originairement , ne doit aboutir qu'à rendre aimable. Pour lui , le plaisir n'est qu'un aiguillon charmant , qui l'anime à correspondre au bonheur des autres. La machine voudroit en vain pencher vers l'abrutissement & les excès honteux ; l'esprit la redresse , la tient en lisière , & la force à respecter cette loi de bienfaisance & d'honnêteté , que lui-même imagina pour sa conservation.



« LE plaisir se détruit par lui-même , & l'usage constant que l'on en fait , en émousse la pointe : mais quoique nous nous sentions incapables d'en

jouer désormais, nous n'en perdons jamais l'envie, & nous avons un dégoût pour toute autre chose : de là vient qu'un homme adonné au plaisir n'a pas un moment de relâche ; d'abord qu'il est éloigné de l'objet de sa passion, & qu'il souffre, durant ces intervalles, un supplice qu'on ne voudroit pas imposer au plus indigne des criminels. Prenez-le lorsqu'il s'éveille un peu trop matin, après une débauche, ou la vaine poursuite d'une femme sans honneur, & vous trouverez qu'il n'y a pas un seul homme au monde à qui la vie soit plus à charge qu'à lui ».

«=====»

Je conviens que le plaisir se détruit par lui-même, & qu'il n'est pas nécessaire de vieillir précisément pour cesser d'y être sensible, quand on s'y est imprudemment livré. Mais de ce qu'on cesse de trouver le plaisir qu'on cherche, ou de le trouver aussi doux qu'on se l'est peint, conclura-t-on que le regret de sa perte doit conduire tout homme qui l'éprouve à l'excès

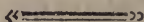
ou au crime ? Celui qui , par ses débordemens odieux , a prouvé que cette conclusion absolue n'étoit pas absolument extravagante , étoit né pour la débauche ; & par respect humain , s'étoit borné au plaisir , ou avoit d'autres passions , que le charme du plaisir avoit jusqu'alors endormies. L'homme d'esprit qui ne peut plus être heureux par la sensibilité de son cœur , songe à le devenir par la sensibilité des autres. Il imagine pour eux de petits plaisirs , des nouveautés agréables ; il fait des vers légers , des chansons touchantes ; il badine même avec eux sur son état ; il les engage à porter des regards attendris sur sa philosophie intéressante , & peut-être sublime ; une main légère & bienfaisante fait répéter à la guitare les soupirs qu'il a exprimés en chant ; cette main même s'en glorifie. On a vu les jolies femmes chercher Fontenelle , presque expirant , pour badiner encore avec son imagination. Saint-Aulaire , Saint-Evremond , Chaulieu ont reçu les mêmes marques d'honneur ; & dans tout cela je ne trouve rien que de naturel. Mais ce qui est naturel , & même très-ordinaire dans un pays , est souvent impossible dans un autre : tout vient de l'ame , & l'ame est formée par

le climat. Cependant je ne crois pas qu'à Londres la volupté, & le génie qui la perfectionne, soient inconnus ou méprisés. C'étoit en Angleterre que Saint-Evremond, à quatre-vingts ans, soupiroit encore, sans passion & sans fruit, pour l'immortelle Hortense, au milieu d'amis Anglois qui chérissoient sa délicatesse & pleuroient sa fin prochaine, en le traitant d'aimable fripon. Je crois, au contraire, que le *Spectateur* a mal vu, ou s'est mal expliqué; ce qui revient au même pour la postérité qui le lira.



« L'HOMME qui court au plaisir en est tout occupé, & il n'a presque jamais le temps de rendre service à ses meilleurs amis. Ce n'est pas qu'il n'ait une certaine complaisance & des manières aisées, dont il s'est formé l'habitude par un long usage du monde: mais dites-lui vos besoins, vos inquiétudes, & vos embarras, vous l'y trouverez insensible: il n'a de l'empressement que pour satisfaire ses desirs criminels & brutaux.... Le plaisir

fait la honte de notre jeunesse & l'ignominie de notre âge avancé ».



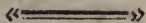
EN France, c'est dans le plaisir que l'on conclut les affaires. L'homme d'esprit qui l'aime & le goûte journellement, joint ordinairement l'équité & la bonté à la politesse & à l'agrément : il devient philosophe ; & quand on a la philosophie & la sensibilité, on est porté à faire du bien , à faire des heureux , parce qu'on n'estime plus que foiblement les fumées dont s'entêtent les foibles mortels

Le plaisir a fait les arts tels qu'ils sont, & les arts ont rendu célèbres le petit nombre d'Empires où il s'est trouvé des Princes & des Ministres qui ont compris que l'on devoit les mettre au nombre des choses essentielles. Or l'âge où l'on peut mieux juger les arts & leurs bienfaits inestimables , est celui où l'on arrive, après un assez long abandon à la volupté, avec une ame toujours sensible au plaisir.



« HONEYCOMB nous parle quelque-

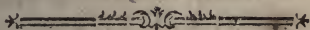
fois de ses anciennes débauches ; & il voudroit bien qu'on l'en estimât davantage , parce qu'il prétend avoir eu ce qu'on appelle des bonnes fortunes : mais j'ai de la peine à croire que le souvenir de ces indignes fortunes le puisse jamais consoler au milieu de quelque affliction. Il n'y a point , selon moi , d'occasion où le vice joue un si triste rôle , que lorsque deux vieilles personnes se rencontrent , après avoir eu de trop grandes familiarités pendant leur jeunesse. Déclarer à une vieille édentée qu'elle avoit autrefois un fort beau ratelier , ou à un galant , qui n'a plus de vigueur , qu'il étoit autrefois admiré de toute la ville , c'est une satire , & non pas un éloge ».



OUI , lorsqu'un débauché s'avise de raconter ses bonnes fortunes , il ne mérite que du mépris , & ne peut inspirer que de l'horreur. Si lui même , dans l'âge avancé , retrouve un des objets qui contribuèrent à son avilissement , il

éprouve , en le voyant , ce sentiment affreux qu'il fait naître par ses récits ; & il est ordinaire que des plaisanteries grossières , des complimens insultans soient l'expression des sentimens & des pensées qui viennent l'accabler à son aspect. Mais les commerces que le vrai plaisir a formés , n'ont point une fin qui puisse arracher des remords ni des injures : la galanterie reste pour remplacer le plaisir qu'on ne peut fixer ; & l'on apprend même à plaire avec deux personnes que l'âge a mises dans cette situation. Elles se rencontrent avec une satisfaction dont l'honnêteté est le moindre témoignage ; souvent même elles s'entretiennent avec une confiance respectable ; & si elles peuvent s'obliger mutuellement , il suffit que le hasard en fasse naître l'occasion : l'esprit ni l'artifice n'auront pas besoin de s'employer pour en faire une obligation à celui des deux qui aura l'heureux pouvoir de la saisir. Voilà comme j'ai vu le plaisir finir dans les commerces qu'il avoit formés. J'oserois même dire qu'il n'y a pas de plus honnêtes gens que les amans à qui la nature a donné une ame honnête & une imagination délicate ; & ces gens-là , dans la vieillesse la plus reculée , sont encore vus avec

intérêt , & donnent tous les jours des leçons par leur exemple.

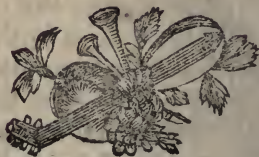


« QUOI QU'IL en soit, pour revenir plus directement à l'homme d'esprit qui aime le plaisir & la joie, quelque rang qu'il occupe dans la société civile, il néglige ses amis, sa femme, & ses enfans; & il ne laisse pour tout héritage à ceux-ci, que des biens hypothéqués & des maladies. Tous ces misérables, qui font de si tristes discours à *Tyburn* après la tenue des *assises*, étoient, à leur manière, de ces hommes d'esprit adonnés au plaisir, avant que leurs crimes les eussent conduits à la potence ».

«=====»

IL est vrai que trop souvent l'homme d'esprit, qui a préféré le plaisir à ses affaires, meurt ruiné, & ne laisse que des regrets à sa famille, mais il ne sera pas obligé de se faire les reproches que le crime arrache à l'écélérats

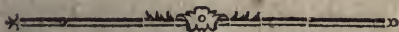
dont parle ici l'Auteur. Il pourra bien finir par aller à l'hôpital ; mais il n'ira jamais à la Grève. Ce tableau même qu'on nous présente ici , est affreux , & suffiroit pour prouver que l'Auteur définissoit mal le *plaisir*.



SEPTIÈME CLASSE.
ROMANS MERVEILLEUX.

LES LUTINS
DU CHATEAU
DE KERNOSI,
NOUVELLE HISTORIQUE;
Par Madame la Comtesse DE MURAT.

*Un Vol. in-12. Paris, chez Jacques
Lefebvre. 1710.*



Nous avons déjà fait connoître , dans notre Collection , le goût & le talent de Mademoiselle de la Force , depuis Madame la Comtesse

de Murat , en rendant compte de quelques-uns de ses Romans. Celui ci , dont Lenglet Dufresnoy faisoit cas , & dont nous avons nous-mêmes donné une idée il y a long-temps , en promettant d'en donner l'Extrait , est peut-être le meilleur de tous ceux de cette Dame , quoiqu'il n'eût point beaucoup de succès d'abord , sans doute à cause du titre , qui promet peu.



LA Vicomtesse de Kernosi passoit presque toute l'année dans son château. C'étoit un bâtiment antique qui conservoit une sorte de grandeur , avec l'empreinte d'un vrai manoir seigneurial du temps du gouvernement féodal. Distant , au reste , de dix grandes lieues de la ville la plus prochaine , & assez éloigné du village , il inspiroit la terreur aux passans par ses grosses portes de fer ; les énormes tours , les fossés profonds , les ponts - levis à demi - rompus. Dans l'intérieur , on n'étoit pas moins effrayé , à la vue de grandes galeries sans ornement , de chambres & de salles spacieuses , dont
la

la plupart des fenêtres n'étoient que de vieilles meurtrières, à travers lesquelles le jour pénétoit à peine. Cette noble habitation étoit décorée d'une terrasse immense, où l'herbe croissoit pendant l'été aussi haut qu'en pleine campagne. Enfin c'étoit le vrai modèle des châteaux dans lesquels il revenoit jadis des esprits.

Il en revenoit bien aussi dans celui de Kernosi, & les deux charmantes nièces de la Vicomtesse en savoient bien des nouvelles : leur discrète & sage Gouvernante ne leur avoit laissé ignorer aucun des événemens merveilleux qui s'y étoient passés depuis cent ans & plus : mais pour Mesdemoiselles de Kernosi & de Saint-Urbain (c'étoit le nom des deux sœurs), elles n'y avoient encore rien vu. On concevra qu'elles s'ennuyoient fort dans ce magnifique château. Une belle nuit qu'elles ne dormoient point, pour se dédommager un peu de ne pas être à cette heure-là au bal à Paris, elles éclairaient leur chambre, écoutoient le vent siffler, & de-

vifoient, lorsque Mademoiselle de Kernosi jeta un cri affreux. Eh ! qu'avez-vous ? lui dit sa sœur. Ne voyez-vous pas , lui répond-elle, descendre par la cheminée une lettre attachée à une petite chaîne d'argent ? Oui, vraiment, ajoute Mademoiselle de Saint-Urbain ; mais je ne vois pas qu'un billet puisse nous faire tant de peur. En même temps elle se lève, & prend la pincette pour attraper la lettre flottante dans la spacieuse cheminée, tandis que Mademoiselle de Kernosi vouloit appeler sa tante.

Moins effrayée, la jeune sœur a déjà pris le billet ; elle le lit : il étoit écrit par des amans fidèles, qui promettoient beaucoup de plaisirs aux tristes recluses, si elles vouloient avoir la bonté de les recevoir ; & il étoit signé, *les Lutins de Kernosi*. On met le billet sur la table ; mais un lumignon se détache d'une bougie, & le brûle. On croit que c'est un sort, on sonne les femmes ; elles arrivent : mais Mademoiselle de Saint-Urbain a la prudence de ne pas leur apprendre ce

qui venoit d'arriver, & se contente de leur dire que sa sœur s'étoit trouvée mal.

Mademoiselle de Kernosi étant revenue, renvoie ses femmes, & applaudit à la prudence de sa sœur. Les mots d'amans & de plaisirs agitoient ces deux jeunes cœurs, & balançoient la crainte qu'elles avoient eue. Elles restèrent le lendemain au lit jusqu'à midi.

Elles entendent le bruit d'un carrosse. O ciel ! quelle nouveauté ! un carrosse dans ce château, au bout du monde ! Vous verrez, ma sœur, dit la charmante Saint-Urbain, que ce sont les Lutins qui nous envoient des plaisirs.

On fait demander qui ce peut être. C'étoient des Comédiens qui arrivoient au château. On entendit aussitôt des violons & toutes sortes d'instrumens de musique : c'est ce que la tante vient apprendre elle-même à ses nièces ravies. Voyons, leur dit elle, si ce petit divertissement pourra dissiper vos ennuis.

Assurément c'étoit là du fruit nouveau pour elles ; & nous ne savons quel généreux Lutin inspira cette salutaire pensée à une femme sévère, chagrine , ennemie , par caractère & par système , de toute espèce d'amusemens pour les autres : mais on change tous les sept ans.

Crayonnons ici quelques traits de cette éternelle Vicomtesse , pendant que les Comédiens dressent leur théâtre. Elle avoit bien au moins soixante ans , quoiqu'elle fût loin d'en convenir , & n'avoit pas encore renoncé aux tendres amours. Recherchée (elle s'en vantoit du moins) par beaucoup d'adorateurs , depuis cinq ans qu'elle étoit veuve , elle les avoit rejetés tous , parce qu'aucun d'eux ne savoit bien aimer : la Vicomtesse étoit fort difficile sur ce point. Selon elle , Alexandre & César avoient manqué de délicatesse dans le sentiment ; elle ne trouvoit qu'un seul Héros (c'étoit Amadis) qui lui auroit convenu , si toutefois il avoit uni les graces de son frère à la sensibilité de son cœur.

N'ayant donc trouvé rien qui lui convînt dans les sept évêchés de la Bretagne, elle avoit fait un voyage à Paris, pour passer en revue tous les élégans de la Cour & de la ville, & n'y avoit rien trouvé qui fût digne de fixer son cœur. De retour dans son château, elle y attendoit, dans l'ennui d'une longue végétation, que la fortune lui envoyât enfin un Chevalier conforme à ses vœux.

Ce Chevalier ne paroissant point, son aigreur augmentoit chaque jour. Comme elle avoit de grands biens & un beau nom, plusieurs Bretons venoient de temps en temps, malgré son caractère & son âge, s'efforcer de lui plaire. Quelle présomption de la part de ces pauvres provinciaux, & quelle mal-adresse ! Ils lui parloient tous de mariage ; & ce mot ne manquoit jamais de donner la migraine à la délicate Vicomtesse.

Telle étoit la très-ridicule tante des deux jeunes sœurs, que leur mère, en mourant, avoit obligées, par son testament, à demeurer sous sa tutelle.

Voyez comme elles étoient heureuses ! Elles méritoient cependant bien de l'être ; car Mademoiselle de Kernofi, ravissante blonde, étoit d'une blancheur éclatante. Le tour de son visage étoit charmant ; ses grands yeux bleux perçoient jusqu'au fond de l'ame ; & même Madame la Comtesse de Murat prétend que sa gorge & ses mains relevoient encore tous les avantages de la nature, sans parler de sa taille très-haute, de son air noble, de l'égalité de son caractère, de son esprit, de ses graces, qui imposoient au point, qu'il étoit impossible de la voir sans respect & sans amour.

Mademoiselle de Saint-Urbain ne ressembloit pas tout à fait à sa sœur ; c'étoit, au contraire, la plus piquante de toutes les brunes, avec le visage rond, le teint fin, de beaux cheveux noirs, des yeux pleins de feu, un air aisé, beaucoup de vivacité, la taille d'une nymphe. Du reste, elle avoit une gaieté charmante, & une sorte d'étourderie capable de faire tourner les plus fortes têtes.

Quand elle apprit que les Comédiens dispoſoient leur théâtre, elle y courut avec la vivacité de ſon âge, le cœur pantelant de joie. Les Comédiens lui paroiffent fort aimables. En remontant pour ſ'habiller, elle trouve un billet dans ſa poche; elle y lit ces mots : « Vous voyez que nous vous tenons parole en cherchant à vous divertir, & que nous avôns déjà trouvé le ſecret d'adoucir l'humeur de votre inſupportable tante. N'ayez point peur de nous : l'amour ne doit jamais effrayer, quand on eſt jeune & belle ».

Qu'eſt ce que tout ceci deviendra ? Nous ne voulons pas le dire. Mais le ſpectacle va commencer; & déjà les Dames, qui ont fait la plus brillante toilette, ſe rafſembloit dans le ſalon.

Un autre carroſſe arrive au même inſtant; c'étoient la Marquiſe de Briance, la Comteſſe de Salgue, & la Baronne de Sugarde.

Madame de Kernofi accourt pour les recevoir. Elle étoit parée comme

une jeune beauté ; & sa robe , qu'elle prétendoit être un amarante brun , étoit en effet un velours couleur de feu très-vif.

On passa dans la salle de spectacle , & l'on joua l'*Esprit-Follet*. Le sujet de cette pièce est une Dame qui se fait aimer d'un Chevalier , sans qu'il la connoisse. Il se trouve ami du frère de sa maîtresse ; il loge chez lui. La Dame , par une porte cachée sous la tapisserie de sa chambre , lui fait porter des lettres , des présens , & tâche de lui persuader que c'est un esprit dont il est aimé. Le valet de l'amant , qui a une peur effroyable des esprits , s'exprime de la manière la plus plaisante & la plus naturelle.

Comme cette pièce avoit un rapport frappant avec l'aventure arrivée la dernière nuit , on peut bien juger de l'aimable surprise des deux sœurs. Elles seules étoient au fait ; elles se regardoient : elles auroient bien voulu se parler , sur-tout la vive Saint-Urbain , dont le cœur étoit toujours sur les lèvres ; mais il n'y avoit pas

moyen, Mesdames de Briance & de Salgue se trouvant placées entre elles deux.

Pour petite pièce, on donna des morceaux choisis du *Triomphe de l'Amour*.

Le spectacle fini, on trouva un souper magnifique; & pour compléter la fête, il y eut un bal, plus beau encore que tout ce qu'on avoit vu, & bien plus extraordinaire.

Nous avons dit qu'il y avoit six Dames dans le château; savoir, la Vicomtesse, ses deux nièces, la Marquise, la Comtesse, la Baronne; mais il n'y avoit pas un seul homme, & il en falloit pour danser. On fut donc contraint de faire appeler les Acteurs. Ils parurent tous en masque: mais bientôt il en arriva encore trois autres, que l'on ne connoissoit pas mieux que les premiers.

Un de ces derniers, habillé à la grecque, vient prendre la Vicomtesse, qui commença le bal par une courante, qu'elle n'exécuta pas trop bien, à cause de soixante printemps

au moins qu'elle avoit déjà vus; mais elle assura qu'elle réussiroit beaucoup mieux au menuet.

Les deux autres inconnus dansèrent ensuite avec les deux jeunes nièces, qui firent des merveilles, attendu que, de mémoire d'homme, on n'avoit jamais vu briller plus de légèreté, de justesse, de graces, qu'on n'en admiroit en elles. L'un des deux masques étoit vêtu de velours noir à l'espagnole; & après avoir dansé avec Mademoiselle de Kernosi, il lui dit tout bas à l'oreille : *Les Lutins du château sont bien fâchés, Mademoiselle, de vous avoir effrayée si fort la nuit dernière.* Elle, qui avoit une peur mortelle des esprits, voulut s'enfuir, bien persuadée que celui qui lui parloit en étoit un : mais il l'arrêta; & ôtant un peu son masque, lui fit voir que le Lutin étoit le Comte de Livry, frère de Madame de Briance, l'une des Dames du château.

Précisément au moment de cette découverte, un petit Scaramouche, le plus joli du monde, étoit aux pieds

de la vive Saint-Urbain, en jouant de la guitare avec une grace parfaite; & ce petit Scaramouche (le troisième des inconnus) étoit l'aimable Chevalier de Livry.

Les deux frères aimoient les deux sœurs, qu'ils avoient vues quelque-fois en visite chez Madame de Briance. Mais obligés de se rendre alors à leurs régimens, ils n'avoient pu trouver l'occasion de leur apprendre le secret de leur cœur. Au défaut de paroles, des lettres, interprètes fidèles de leurs tendres sentimens, furent envoyées d'abord au château de Kernosi. L'aînée des sœurs, plus sage que sa cadette, n'avoit pas voulu lire celle qui lui étoit adressée; mais la cadette, moins scrupuleuse, avoit lu la sienne avec plaisir, & même y avoit répondu.

Les deux pauvres amans furent bien fâchés de la nécessité d'aller faire la guerre en Allemagne; ils étoient d'une tristesse que tout le monde remarquoit, & qui intéressa le Baron de Tadillac, leur parent. L'expérience

qu'un long cours de galanterie lui avoit donnée, lui fit connoître d'abord la cause du chagrin des deux frères; il voulut être instruit de tout. L'amour n'aime rien tant qu'à parler. Ils lui contèrent toute leur petite histoire.

Tadillac résolut de les servir, tout en suivant son petit intérêt. Il leur dit donc : « Mes enfans, je ferai enforte de vous procurer les nièces; pour moi, je me contente de la vieille tante : elle est riche, & je ne le suis point; il faut finir par une retraite honorable. Le règne de la galanterie commence pour vous; mais il est passé pour moi. Le point essentiel à tous trois est de subjuguer la Vicomtesse. C'est une espèce de folle qui s'est fait un système d'amour alambiqué de tous les Romans les plus ridicules & les plus précieux. J'en fais la langue; je l'emploierai pour elle, je la séduirai; une fois séduite, je la force de vous donner ses nièces.

D'après ce beau plan, on attendit, avec bien de l'impatience, le terme

de la campagne militaire. Ce terme arrive, & nos trois amoureux prennent la route de la Bretagne : mais la difficulté étoit de pénétrer au château de Kernosi ; car la Dame du lieu le gardoit comme on garde une ville assiégée ; & dans la crainte qu'on ne devînt amoureux de ses deux nièces, elle ne recevoit plus personne.

Nos aventuriers vont descendre chez Madame de Briance, & concertent avec elle les moyens de procéder heureusement dans leur délicate entreprise. Ils arrêtent d'abord une troupe de Comédiens, en payent chèrement le Directeur, à condition qu'il demandera fort peu de chose à la Vicomtesse, & l'envoyent avec son monde à Kernosi. Un de leurs valets de chambre prélude la veille à leur opération, en faisant descendre par la cheminée le billet qui a fait tant de peur, & dont nous avons parlé.

Maintenant que voilà nos Lecteurs au courant de l'aventure, ils voudront bien nous permettre de l'abréger. Ils

fauront d'abord que le Baron de Tadillac ne cesse , pendant tout le bal , de dire à la Vicomtesse mille fois plus de galanterie qu'il n'y en a dans toute l'Astrée , & cela avec un choix d'expressions , avec une chaleur , une sensibilité , qui fait croire à Madame de Kernosi qu'il existe enfin un homme digne de l'intéresser. Occupée de tout ce qu'elle s'entend dire d'aimable , elle perd de vue ses nièces , qui n'emploient pas leur temps plus mal qu'elle. Tadillac lui a déjà décliné son nom ; il l'a reconduite dans sa chambre , & il y est encore bien autrement tendre qu'au bal. La commode de Briance mène aussi ses frères & leurs deux charmantes amies dans son appartement ; & la chose prend la plus heureuse tournure.

Le Baron faisoit merveille. Il ne vouloit plus quitter son habillement à la grecque , parce que la Vicomtesse le trouvoit mille fois plus élégant & plus noble que l'habit françois ; même elle avoit déjà donné à son adorateur le nom d'Alcibiade.

Quand il sortit de sa chambre, au lieu de dormir, ce qui eût été contre toutes les règles, après une conversation si tendre, elle se rappela qu'en pareille circonstance les héroïnes amoureuses se jettent dans de douces rêveries, & elle rêva; puis elle commença quinze lettres plus tendres les unes que les autres.

Tadillac avoit ordonné que le Comte & le Chevalier sortiroient secrètement du château en même temps que les Comédiens, & qu'ils y reviendroient ensuite sous leurs véritables noms. Ils obéirent, & revinrent bien vite en chaise de poste descendre chez leur sœur, qui les présenta à la Vicomtesse, sans avoir la moindre idée qu'ils eussent figuré dans son bal.

Mais cette sœur des deux jeunes amans, cette bonne Madame de Briance, n'avoit pas vu avec indifférence l'ingénieux Tadillac; & ce Chevalier, tout en feignant pour la Vicomtesse des sentimens qu'il n'avoit pas, en inspira de véritables à la pauvre Dame.

De plus, Madame de Salgue soupiroit de son côté pour un amant absent ; si bien que l'amour avoit résolu de ne pas laisser un cœur tranquille au vieux château.

O noble Vicomtesse ! il est bien juste que , par le droit d'aînesse , vous entriez la première en scène.

La première preuve qu'elle donna de sa défaite , fut d'exiger du Baron (qu'elle ne savoit pas être si bien connu de tout son château) d'en sortir secrètement , comme avoient fait les deux frères , & de revenir ensuite. Le fripon obéit aussi , & au bout de deux heures on le voit paroître , non plus avec son habit grec , mais avec une redingote de campagne , & sur un beau cheval qu'il avoit à deux pas de là. La Vicomtesse le présenta aussi-tôt à la compagnie , comme un de ses meilleurs amis ; & le tendre embarras qu'elle avoit , joint aux mines étranges que faisoit le trompeur , amusa infiniment tout le monde , au point que la petite étourdie de Saint-Urbain éclata de rire.

Ah ! le vaurien que notre Baron ! Madame de Briance , qui n'avoit que dix-huit ans , joignoit , à la fraîcheur de la jeunesse , une figure agréable & un cœur tout neuf. Elle avoit épousé un vieux Seigneur qui s'étoit mis dans la tête qu'il n'y avoit pas un seul Gentilhomme en France assez téméraire pour lui manquer de respect , en parlant d'amour à sa femme. Le Baron prit pourtant cette liberté ; & nous avons déjà dit que Madame de Briance , jusqu'alors insensible , cessa de l'être pour lui. Cette douce & charmante sympathie alla aussi loin que nos Lecteurs peuvent l'imaginer.

Mais tandis que Tadillac trompoit ainsi l'aînée des Vicomtesses Bretonnes , elle faisoit tous les efforts pour le tromper aussi. Malgré le goût qu'elle avoit pour lui , le petit Chevalier lui paroissoit bien aimable. Il est vrai qu'il étoit adorateur de sa plus jeune nièce ; mais une pareille rivale parut peu redoutable à sa vénérable tante. Elle se trompa cependant ; & le Chevalier eut assez mauvais goût pour la sacrifier à une enfant.

Un Conseiller du Parlement de Rennes, qu'on appeloit M. de Fatville, arriva encore le surlendemain au château. Bon, dit la vive Saint-Urbain, abondance de biens ne nuit point : voilà un homme de plus. A la vérité, c'est un fat ; mais il amusera la compagnie.

On fit revenir la troupe des Comédiens qui étoit partie. On joua *Andromaque* & *Pourceaugnac*, qui plurent infiniment. Au souper, toutes les Dames obligèrent leurs serviteurs de leur faire des vaudevilles en im-promptu : tous obéirent ; & quoique leurs vaudevilles ne fussent pas fort bons, on s'en contenta. Mais quand ce vint le tour de Fatville, on put juger qu'Apollon ne l'avoit pas destiné à être un de ses favoris. Le pauvre homme, qui favoit faire des vers latins comme Virgile, n'en avoit pas encore fait en françois. Il se démenoit dans la salle comme un frénétique, avec son habit rouge galonné d'argent, sa longue épée pendue à un large ceinturon, son chapeau bordé d'or, &

relevé d'une belle plume jaune , & une grande perruque blonde , dont il faisoit voler la poudre sur toutes les robes dans son enthousiasme poétique. Enfin , après bien des peines , il accoucha de ces deux vers , qui furent trouvés fort beaux , quoiqu'il ne voulût point nommer celle qui les lui avoit inspirés :

Iris , plus belle que le jour ,
Pourra-t-elle aimer à son tour ?

Il faudroit qu'elle fût bien difficile , dit Mademoiselle de Saint-Urbain.

Encouragé par cet éloge flatteur , la nuit , Fatville , au lieu de dormir , ajouta à ces deux vers les suivans :

Les feux les plus ardens , les soupirs les plus tendres ,

Toucheront-ils son cœur , en se faisant entendre ?

C'est une question que je fis à l'amour.

Ce Dieu me répondit : Je l'ai faite pour plaire ;

Pour aimer , c'est une autre affaire.

Ce que j'ai de brillant , de gracieux , de doux ,

Sans cesse je veux bien le prodiguer pour elle :

Rien ne sauroit résister à ses coups , . . .

A ces mots il me quitte , & fuit à tire d'aile. Est-ce là , petit Dieu , me dire une nouvelle ? M'écriai-je ; je fais tout cela mieux que vous.

Tout le monde trouva la chute de ce madrigal aussi heureuse que celle du fameux sonnet du Misanthrope.

Tadillac , voyant que Fatville pouvoit être un témoin fâcheux pour ses amours & ceux de ses amis , résolut de faire encore le Lutin pour le faire désertier du château. En conséquence, dès la seconde nuit, il s'habilla comme les Diables de l'Opéra , avec des serpens , des cheveux roux , & un masque épouvantable. La méchante Saint-Urbain s'accoutra d'un habit du même costume , & plus horrible encore. Lambert , ce valet de chambre qui avoit fait descendre la lettre par la cheminée , faisoit le troisième.

A deux heures de la nuit , ces trois Lutins entrent dans la chambre du pauvre homme , avec des flambeaux de poix résine allumés : Fatville ouvre les yeux , & se croit en enfer. Il se cache dans ses draps ; on les tire ;

il est obligé de regarder. On lui fait de profondes révérences , & l'on garde le silence le plus effrayant. Un instant après , Lambert tire un violon de sa poche , & en joue un air de menuet. Le Baron & la méchante Saint-Urbain dansent avec des graces infinies ; & ce petit Lutin , en approchant du lit , ne manquoit jamais de tirer rudement l'oreille de Fatville , qui la prend pour le plus mauvais Diable de l'enfer. Le malheureux suffoquoit , il alloit expirer ; on se retire.

Le lendemain , il parut au salon plus mort que vif. Tout le monde se réunit pour lui confirmer la réalité des Lutins. La Vicomtesse en avoit vu un sous la forme d'un chat ; Madame de Briance , un autre sous la forme d'un gros chien ; le Comte , un troisième , déguisé en un cheval au galop ; le Chevalier n'avoit vu qu'un dindon monstrueux. Pour Mademoiselle de Kernosi , qui ne savoit pas si bien mentir , elle avoua qu'elle avoit seulement entendu un grand bruit. Enfin la Comtesse de Salgue

& la Baronne de Sugarde dirent comme Mademoiselle de Kernosi.

Animé par toutes ces confessions, notre Conseiller fait aussi la sienne en respirant un peu. Il n'y a pas de tours de souplesse qu'il ne crût avoir vu faire aux Lutins. Ah ! Madame, dit-il à la Vicomtesse, je ne voudrois pour rien au monde de votre château ; oui, je le refuserois, quand vous me le donneriez pour rien. Comment ! des Lutins ! des Démons ! un sabat dans toutes les règles !... Mais comment avez-vous pu distinguer tout cela ? dit la Vicomtesse ; vous étiez sans lumière. Sans lumière, Madame ! Vous ne savez pas qu'ils ont allumé tout autour de ma chambre de grands feux plus brillans que ceux de la Saint-Jean. Cent torches enflammées produisoient moins d'éclat.

N'ont-ils pas dansé aux chansons ? dit le maudit Baron en prenant un air sérieux ; car c'est assez leur manière. Je n'en suis pas trop sûr, répliqua Fatville ; mais ce que je fais, c'est qu'ils me jouèrent des airs de

l'autre monde avec de vilains instrumens de musique , parmi lesquels je crois avoir distingué quelques trompettes.

On dina comme on put , après une nuit si orageuse ; & pour en effacer la terreur , les Comédiens jouèrent ensuite *Mithridate* & la *Coupe Enchantée*.

Quand ce vint la nuit , la frayeur reprit de plus belle au Conseiller , & chacun s'arrangea , autant pour son propre compte , que pour continuer de faire des niches au pauvre homme. Fatville ne voulut pas absolument retourner coucher dans la même chambre ; on lui en donna une autre , dans laquelle il fit tendre des lits de camp pour ses deux laquais.

La Vicomtesse ordonna à ses femmes de venir passer la nuit dans son alcove ; à son valet de chambre & à ses gens , de bien garder la porte ; à son Aumônier (M. Dumont), de ne point quitter la cheminée , parce que c'étoit ordinairement par-là que les Lutins entroient dans la chambre des Dames.

Tadillac , contrefaisant également l'homme effrayé, dit tout haut à Lambert de coucher dans la sienne.

Les tendres amours tournèrent cette peur à leur profit ; car premièrement le Comte alla passer la nuit auprès de Mademoiselle de Kernosi , & le Chevalier auprès de Mademoiselle de Saint-Urbain.

Ensuite le Barôn , après avoir fait vacarme pendant une demi-heure avec Lambert , dans un grenier qui étoit au dessus de la chambre du Conseiller , pour le convaincre à toute éternité de l'existence des Lutins , alla trouver la charmante Briance.

Pour Mesdames de Salgue & de Sugarde , elles dormirent seules.

La Vicomtesse , qui croyoit faire une niche au Conseiller , étoit payée , pendant ce temps - là , d'une bonne infidélité qu'on lui faisoit dans la chambre de Madame de Briance ; & de plus , le pauvre M. Dumont , son Aumônier & son frère de lait , gagna le rhume le mieux conditionné à la cheminée fatale.

Ce

Ce qu'il y eut d'étrange cette nuit-là, c'est que tous les gens du château, hommes & femmes, croyant sincèrement aux Esprits, ne dormirent point. Ils entendirent en conséquence du bruit dans trois chambres; & ils ne doutèrent point qu'il n'y eût encore des Lutins chez les deux nièces & chez Madame de Briance : aussi leurs femmes le leur dirent bien le lendemain; mais elles ne firent qu'en rire.

On voit que la vie commençoit à devenir assez douce au triste château de Kernosi. On continua d'y jouer, indépendamment de ces douceurs, les plus belles pièces de Corneille & de Racine. Quelquefois on s'amusoit à ces petits jeux d'esprit, enfantés à l'hôtel de Rambouillet; on faisoit sur le champ des vers, des historiettes, des Romans. La confiance s'établissoit même au point, que chacun commença à raconter sa propre histoire.

Madame de Briance entre la première en scène. Nous supprimerons

Janvier 1787, 2^e. Vol. D.

les événemens de sa vie , parce que cet épisode nous éloigneroit de nos Lutins & de notre sujet.

A tous ces plaisirs , on joignoit celui de la promenade. Nos trois amans proposèrent un jour aux Dames le plaisir de la chasse; ils tiroient tous trois à merveille. La fine Saint-Urbain dit à Fatville qu'il devoit prendre un fusil aussi , & qu'il paroïssoit , par sa taille , propre à tous les exercices. Encouragé par ce compliment , il saisit le fusil d'un garde : mais je ne fais par quel coup du sort , au lieu d'abattre une quantité de gibier qui étoit sous sa main , & qu'il visoit , il alla tuer une vache noire qui se promenoit tranquillement à quelques pas de lui , & qu'il ne voyoit pas. Cette vache étoit la favorite de la Vicomtesse , qui ne vouloit boire que de son lait , & qu'elle appeloit son Isis. Elle fut très-sensible à sa mort , & ne put s'empêcher d'articuler assez haut contre le Conseiller l'épithète de mal-adroit. Les oreilles superbes de Fatville en furent cho-

quées. Il avoit déjà bien entendu quelques mots piquans; on lui avoit d'ailleurs gagné plus de cinquante louis au jeu. Enfin, s'il en avoit cru son noble ressentiment, il seroit parti sur le champ; mais on le calma.

Il faut avouer que Tadillac étoit l'ame du château, & que nul homme au monde n'avoit autant de ressources dans l'esprit pour amuser. Il proposa aux Dames de faire une sorte de loterie, sous la promesse que chacun exécuteroit fidèlement ce qui seroit contenu dans le billet qui lui échoiroit. Il fit donc neuf billets, les écrivit, les plia, & Madame de Briance les tira.

Le premier fut, comme de raison, pour Madame la Vicomtesse; & il portoit : « Vous direz un secret à quelqu'un de la compagnie ». Mon secret, dit-elle, est tout prêt, en regardant le Baron avec les yeux les plus tendres. Madame de Briance baissa les siens, pendant ce temps-là, de l'air le plus touchant comme le plus satisfait.

Sur le second , adressé à Mademoiselle de Kernosi , elle lut : « Vous direz un madrigal ». J'en ferai quitte à bon marché , s'écria - t - elle ; il ne s'agit que d'avoir un peu de mémoire. *Ayez-en pour le bonheur que j'ai* , lui dit tout bas le Comte.

Le billet de Mademoiselle de Saint-Urbain exigeoit qu'elle racontât une histoire. *Laquelle veut - on que je dise ?* répondit - elle en regardant finement le Chevalier.

Celui du Baron l'obligeoit à donner , dans trois jours , une fête aux Dames. Il dit tout bas à Madame de Briance : *Vous savez bien quel en sera l'objet.*

Celui du Comte lui faisoit la loi de critiquer l'histoire que l'on devoit raconter.

Le Chevalier devoit remplir des bouts-rimés.

La Comtesse de Salgue en étoit quitte pour écouter les autres.

Il étoit enjoint à la Baronne de donner les bouts-rimés ; à la Marquise , de dire une chanson ; enfin à

M. de Fatville, d'aller savoir des nouvelles d'Isis.

De toutes ces obligations imposées aux habitans du château, nous ne rapporterons que les bouts-rimés, la chanson, & l'histoire.

Voici donc les bouts-rimés, tels que les donna la Baronne.

Ambroisie ,
Tourbillon ,
Carillon ,
Fantaisie.

Frénésie ,
Vermillon ;
Papillon ,
Asie.

Cordon ,
Abandon ,
Lumière.

Destin ;
Première ,
Lutin.

Cela n'est pas trop aisé à remplir ;

D iij

dit le Chevalier ; & l'on auroit bien pu se passer au moins de mettre là un Lutin. Il s'acquitta cependant très-bien de sa tâche , comme l'on va voir..

S O N N E T.

Le plus charmant de ceux qui vivent d'*ambrosie* ,
Par vous porte à mon cœur de feux un *tourbillon* ,
Des rivaux , des jaloux l'importun *carillon* ,
Sans cesse en vous aimant , trouble ma *fantaisie*.

Je sens qu'auprès de vous ma douce *frénésie*
Me fait craindre , pâlir , me met du *vermillon* :
J'éprouve par vos yeux le fort du *papillon* ;
Ils auroient pu dompter le vainqueur de l'*Asie*.

La Parque de mes jours va couper le *cordon* ;
J'en laisse avec plaisir la trame à l'*abandon* :
Sans vous l'amour me fait mépriser la *lumière*.

Ce Dieu vous attendoit pour fixer mon *destin* :
Je badinois ailleurs ; vous êtes la *première*
Qui m'avez fait sentir ce que peut ce *Lutin*.

Mademoiselle de Saint - Urbain fut celle qui loua le moins ce Sonnet , & qui en fut la plus contente.

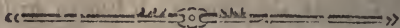
Madame de Briance chanta ensuite cette chanson tendre :

Importune raison , n'agitez plus mon cœur .
Des craintes , des soupçons dont vous êtes suivie :
Mon berger me promet une éternelle ardeur ;
Laissez-moi me livrer à cet espoir flatteur ;
Il fait le bonheur de ma vie.

En finissant cet air , les yeux de la Marquise tombèrent , de la manière la plus touchante , sur le trop heureux Baron.

Allons , dit Mademoiselle de Saint-Urbain , il faut aussi faire ma pénitence ; & aussi-tôt cette petite étourdié , qui ne s'étoit jamais occupée , excepté depuis deux jours , que de ses rubans & de sa parure , ouvrit la bouche pour prononcer le nom d'un Auteur grec dont elle alloit tirer son histoire. Cet Auteur est Athénée. On crut en effet qu'elle parloit grec. Elle commença ainsi.



*Histoire de ZARIADE.*

HYDASPE , l'un des plus grands Rois de la Médie , eut deux fils si beaux , qu'on les appelloit communément les enfans d'Adonis & de Vénus.

Zariade , l'aîné , fut envoyé par son père , dans la première jeunesse , pour donner des lois à tout le pays qui s'étend depuis la mer Caspienne jusqu'au Tanaïs. Ce Prince , s'étant un jour fatigué à la chasse , se coucha sous une masse d'arbres , près d'une fontaine dont le murmure égal & doux le jeta dans un profond sommeil. Il vit en songe une jeune fille couchée aussi sur un lit de gazon , dans un parterre délicieux , vêtue magnifiquement , & tenant dans ses mains un petit portrait qu'elle baisoit de tout son cœur , en s'écriant : Qu'il est beau ! Or ce portrait étoit celui de Zariade lui-même. Transporté de joie , il s'éveille en sursaut , & son bonheur n'est plus. Le voilà amoureux , comme

il n'y en a sûrement point dans ce château, comme il n'y en a pas au monde. Mais que fera-t-il ? quelle est cette fille charmante qui l'aime ? où la trouvera-t-il, lui qui l'adore ? Hélas ! il ne l'a vue qu'en songe.

Zariade savoit peindre comme un petit Apelle. La jeune fille étoit gravée dans son cœur & dans sa tête : il fait son portrait, & ce portrait étoit charmant. Il le place dans sa galerie, & toute la journée il étoit à le considérer en pleurant.

Mais, à quelque temps de là, un Prince étranger étant venu à sa Cour, regarda par aventure ce portrait ; puis il s'écria Quelle ressemblance !

L'amour, l'espérance, la curiosité transportent Zariade à ces mots. Il demande quelle est cette fille céleste, & l'étranger lui répond sans se faire presser : C'est Otatis, fille du Roi Omarte, qui règne au delà du Tanaïs. Je l'ai vue plusieurs fois à la Cour de son père : c'est la plus belle Princesse de toute l'Asie.

Zariade enchanté comble de pré-

sens & de caresses le Prince étranger. Il envoie une ambassade superbe au Roi Omarte, pour faire la demande de la Princesse.

Assurément Zariade méritoit la préférence sur tous ses rivaux, par son rang, son esprit, ses vertus, & sa beauté : mais malheureusement Omarte n'avoit point de fils ; & il avoit résolu de marier Otatis à un Prince de son sang, afin que la couronne ne sortît point de sa maison.

Cette réponse chagrina fort le Prince étranger qui étoit à la tête de l'ambassade : mais c'étoit un homme d'esprit, il se fit présenter en particulier chez la Princesse, & lui fit voir le portrait de Zariade.

Quelle fut la surprise & la joie de la belle Otatis à cette vue ! Elle apprend enfin le nom de celui qu'elle idolâtroit sur son portrait seul. L'étranger lui dit que c'est le fils aîné du grand Roi Hydaspes ; qu'il est plus beau encore que son portrait ; qu'il adore de son côté la Princesse, depuis qu'un Dieu la lui a fait voir en songe.

Ah ! s'écrie la charmante Otatis, ce Dieu est sans doute le même qui m'a fait trouver un jour le portrait du Prince dans mon lit.

Sans doute, reprend l'étranger, c'est l'amour lui-même qui vous a marqués ainsi tous deux pour lui appartenir.

Et ce portrait, interrompt-elle, quel en est le Peintre ?

C'est l'amour encore, ajoute-t-il, puisque c'est le Prince.

Oui, dit la Princesse; mais mon père ne veut point consentir à notre union.

Que peut votre père, réplique l'étranger, contre le Maître des Dieux & des Rois ?

L'étranger eut son congé d'Omarthe avec le reste de l'ambassade. Il alla aussi-tôt retrouver Zariade, pour lui rendre compte de sa négociation, heureuse & malheureuse en même temps.

Zariade, n'ayant pu obtenir de bonne grace l'objet de tout ses vœux, voulut le ravir de force.

Il arme toutes ses troupes, & les

conduit sur les bords du Tanaïs; & tandis qu'il construit un pont de bateaux sur ce fleuve rapide, il renvoie l'étranger à la Cour d'Omarthe, pour apprendre des nouvelles de la Princesse, & savoir comment son père recevoit les hostilités qu'on lui faisoit.

L'étranger revient au bout de quelques jours, & porte l'alarme dans le cœur de Zariade. Omarthe, indigné de la guerre qu'il lui faisoit, avoit dit, en présence de toute sa Cour, que, pour montrer à Zariade que ses menaces ne l'épouvantoient point, il comptoit marier sa fille dans trois jours au Prince de son sang à qui il l'avoit destinée.

Généreux Zariade, vous n'avez donc pas de temps à perdre, dit l'étranger, si vous voulez empêcher ce malheur. Il n'est plus question de votre armée, elle arriveroit trop tard; il faut la laisser ici, & venir avec moi *incognito* à la Cour d'Omarthe. Nous y prendrons conseil des circonstances.

Ils arrivent, déguisés tous deux. Toute la Cour étoit rassemblée au

palais. L'infortunée Otatis, ayant son futur époux à ses côtés, tenoit déjà dans ses mains la coupe fatale, prélude sacré de l'hymen chez les anciens peuples de l'Orient. Après l'avoir remise à son père en fondant en larmes, elle alla, selon l'usage, faire sa prière dans le sanctuaire de son appartement, pour revenir ensuite terminer cette désespérante union.

Zariade, voyant qu'elle n'avoit que ses femmes avec elle, la suit jusques dans sa chambre, sans être arrêté. La trouvant seule, il s'approche d'elle, se fait connoître. Ah ! il n'eut pas grand'peine ; il suffisoit de se montrer. Il lui dit tout ce que la passion peut inspirer dans une pareille situation.

Otatis l'auroit pris pour un Dieu accouru du ciel à son secours, si son image, si bien gravée dans son ame, ne l'eût aussi-tôt fait connoître pour son amant.

Zariade lui propose de l'enlever : elle n'a pas le temps de la réflexion ; dans un quart d'heure elle est à

ce qu'elle abhorre , si elle ne se jette sur le champ dans les bras de ce qu'elle aime : elle s'y jette. On trouve le moyen de sortir , sans être vu , du palais & de la ville. Un char attelé de huit brillans coursiers, est à la porte : on y monte , on arrive sans embarras au Tanaïs. Zariade présente la Princesse à son armée éblouie ; on la prend pour la Déesse sortie des ondes. L'hymen des deux heureux amans se célèbre dans le camp avec toute la magnificence possible. On laisse , pour un instant , respirer les foudres de Mars , pour donner à l'amour la facilité de faire les honneurs d'une si belle fête.

On envoya ensuite une nouvelle ambassade à Omarte , pour lui apprendre ce qui s'étoit passé.

Il fallut bien consentir à ce qui étoit fait.

On dit que les deux charmans époux s'aimèrent toujours avec les mêmes transports ; ce qui est bien rare , & ce qui est aussi un beau modèle pour toute la compagnie.

C'est ainsi que Mademoiselle de Saint-Urbain s'acquitta de la tâche qui lui étoit imposée. On trouva son histoire fraîche & jolie comme elle. Le Comte, obligé, par le billet qui lui étoit échu, de critiquer cette histoire, avoua que la chose étoit impossible; il fallut donc lui imposer une peine. L'aimable Saint-Urbain lui ordonna d'embrasser sa sœur, qui s'y prêta en rougissant, comme si c'eût été la première fois qu'il eût cet honneur.

Tout alloit le mieux du monde à Kernosi; & pour s'y amuser, on n'avoit plus besoin de Comédiens, qui furent renvoyés en effet: mais la Vicomtesse conçut un projet capable d'éteindre le bonheur qu'on goûtoit si bien; ce fut de marier Mademoiselle de Saint-Urbain avec le frère aîné de Fatville, qui étoit un peu moins maussade que lui. Que l'on juge du chagrin de la jeune personne, puis de celui de l'aimable Chevalier, sans parler de la peine de Mademoiselle de Kernosi, qui avoit le cœur si

bon, & à qui il en pendoit peut-être autant à l'oreille.

(L'intérêt du château est encore divisé en cet endroit du Roman, par l'épisode du premier amant de Madame de Briance, qui se nommoit le Comte de Tourmeil, qui vient augmenter la bonne compagnie de Kernosi, & qui raconte son histoire, dont nous ne dirons pas un mot.)

Le Baron de Tadillac étoit le seul capable d'empêcher le malheur qui menaçoit Mademoiselle de Saint-Urbain : mais on voit qu'il étoit bien empêché lui-même ; car il devoit d'abord continuer de plaire à la Vicomtesse, ensuite rendre des soins plus doux à Madame de Briance. Et comme si ce n'étoit pas assez d'avoir ces deux affaires sur les bras, voilà qu'un rival, ce Comte de Tourmeil, nouvel hôte du château, vient peut-être lui couper l'herbe sous le pied. On voit clairement qu'il n'est guère en état de songer aux affaires des autres.

Mais privée de cet appui, Mademoiselle de Saint-Urbain se mit si bien

dans la tête ce proverbe breton : *Aide-toi , & Dieu t'aidera* , qu'elle fit revenir sa tante. Elle continua donc d'avoir son aimable Chevalier , qu'elle épousa depuis. Sa sœur fut pareillement unie au Comte. Tadillac épousa la Vicomtesse , mais sans pouvoir garder Madame de Briance , qui , étant devenue veuve , donna sa main à Tourmeil , dont elle avoit déjà fait choix secrètement. Tadillac s'en dédommagea par Madame de Salgue , qui voulut bien remplir le vide de son cœur. Fatville & son frère s'en allèrent fort mécontents. Enfin Madame de Sugardo , la seule qui n'ait point figuré comme actrice dans cette histoire , fut celle qui en donna tous les détails , pour la mettre en état de paroître devant le Public.



MADAME la Comtesse de Murat a mêlé dans ce Roman , de 312 pages , beaucoup de vers , dont on peut juger par le peu que nous en avons rapportés.

L'HISTOIRE
DES IMAGINATIONS
EXTRAORDINAIRES
DE MONSIEUR OUFLE:

L I V R E R A R E .

Deux Volumes ; 796 pages. 1710.

Mo. Oufle étoit une espèce d'homme intéressant par la crédulité (ce qui n'empêche pas d'être plaisant par le ridicule) : il avoit lu tant de Livres de magie , de cabale , tant d'histoires de forciers , de loups-garoux , d'esprits folets , d'ogres , de Fées , qu'il croyoit Il croyoit ! Est-il étonnant que l'on se persuade ce que l'on

entend dire sans cesse , quand on est simple & confiant ? Un mari ne croit-il pas tous les jours à la vertu de sa femme ? une femme , à la fidélité de son mari ? un galant homme , à la probité d'un fripon ; parce qu'il se trouve des gens à qui ils en imposent , ou qui en imposent eux-mêmes sur leur compte ?

Il croyoit ! Ce mot suffiroit pour intéresser en sa faveur , si l'on en concevoit bien le sens , si l'on en connoissoit bien la force. L'histoire de M. Oufle n'est plus qu'un ramas de bêtises , si nous n'établissons pas son caractère , si nous laissons à la froide raison la liberté de juger son esprit , si nous ne justifions pas sa foiblesse par ce pouvoir de l'imagination qui vient de la sensibilité.

Pour parvenir à ce but , nous commençons par raconter deux histoires bien extraordinaires , & dont nous garantissons la vérité. Quand on aura vu , par ces exemples , jusqu'où deux femmes du monde , & qui avoient de l'esprit , purent pousser la crédulité ,

on ne rangera plus notre héros dans la classe des imbécilles.

La Marquise de N**, belle, charmante, & faisant à la Cour l'admiration des gens les plus froids, eut le malheur de souper un jour dans une maison où l'on parla avec extase d'un homme de qualité qui effaçoit, disoit-on, tous les Prophètes de l'Ancien-Testament. Toute la compagnie avoit été le consulter, & la plus grande partie avoit déjà éprouvé l'étonnante vérité de ses prédictions. La Marquise avoit appris à mépriser les devins & les forciers, auprès d'un mari chez qui dînoient toutes les semaines les meilleures têtes de France, parmi ce qu'on appelle les *Philosophes*. Elle fit ces plaisanteries sensées que mérite la crédulité de mode; mais elle essuya ces défis piquans qu'entraîne la plaisanterie, lorsqu'elle attaque la folie dans le moment de sa fermentation. L'amour-propre essuya tant de traits, qu'enfin, pour prouver qu'elle ne faisoit pas l'esprit-fort par poltronnerie, & qu'elle avoit assez de raison pour

braver le Prophète & les prédictions, elle s'engagea à l'aller consulter dès le jour suivant. Elle tint parole; mais le ** de **, en la voyant arriver, la pria instamment de ne pas l'interroger, & lui protesta qu'il ne consulteroit pas les astres pour elle. La Marquise fut d'abord frappée de ce refus; elle comprit qu'un intérêt particulier faisoit parler le **; & oubliant que sa réputation de femme d'esprit pouvoit très-bien l'intimider, elle ne voulut croire que ce qu'elle pouvoit craindre, & sa résolution s'exprima en termes si forts, qu'enfin le devin fut obligé de s'expliquer. Vous le voulez, Madame.? lui dit-il; je cède à votre opiniâtreté; mais nous nous en repentirons tous deux : moi, parce que vos jours me sont chers, & que j'aurai à me reprocher d'en avoir abrégé les momens; vous, parce qu'au moment que j'aurai prononcé, vous n'aurez plus de beaux jours!.... Cela seroit malheureux, répondit-elle en feignant de badiner; car je n'ai pas trente ans, & je me propose de

goûter encore bien des plaisirs....

= Vous n'en goûterez plus, Madame; la mélancolie s'emparera de votre esprit, vous mourrez à chaque instant: voulez-vous que j'en sois la cause?

= Oui, Monsieur, je le veux; je ne tiens point à ces menaces. J'ai un peu plus de courage que le commun des femmes, & vous me piquez. = Eh bien, Madame; dans deux ans vous aurez la petite vérole; & quoiqu'elle ne paroisse alors devoir causer aucune alarme à ceux qui auront soin de vous, vous en mourrez le septième jour =.

La Marquise voulut d'abord plaisanter le **, & un éclat de rire commença sa réponse. Allez, mon cher **, lui dit-elle, vous ne me faites pas peur; mais vous m'en feriez, si je ne soupois pas tous les soirs avec ** & **; ces gens-là en savent plus que vous; mais s'ils vouloient prendre le rôle que vous faites, ils ne s'en acquitteroient pas si bien: vous avez réellement le ton magicien. Le ** étoit sérieux, paroissoit triste; il ne

lui dit plus que quelques mots , & ces mots furent prononcés avec une douleur qui ne pouvoit être jouée. Tout cela la fit rêver. Elle revint chez elle , dans le dessein de perdre sa préoccupation qui l'humilioit. Le moyen qu'elle vouloit y employer , étoit un aveu ingénu de sa démarche , & beaucoup de plaisanteries sur la prédiction qu'elle avoit entendue. Mais quand il fut question d'exécuter ce beau projet , elle sentit que son courage s'étoit épuisé à le former. Une idée fit naître l'autre ; le pressentiment entraîna la terreur : enfin ce qu'elle entendit dire tous les jours du Prophète , la frappa , l'importuna , la rendit mélancolique ; & depuis ce moment , elle ne fut plus la même personne. Au bout de vingt mois , sa mélancolie & sa terreur n'ayant fait qu'augmenter , elle voulut respirer un air pur , & pria son mari de la laisser aller passer quelque temps dans le marquisar de ** : il l'y accompagna , avec quelques amis à qui elle étoit chère. On voyoit son dépérissement ,

sans savoir à quoi l'attribuer. A l'expiration des deux ans, elle eut en effet la petite vérole. Dès ce moment, elle a avoué qu'elle se résigna à la mort. Les meilleurs médecins de Paris furent appelés auprès d'elle : ils y parurent presque inutiles, parce que jamais maladie de ce genre ne s'étoit montrée avec des symptômes si heureux. Le matin du septième jour, elle les fit appeler dans sa chambre; & les remerciant avec des graces qui partoient de sa profonde prévention, elle leur dit qu'ils voyoient que leurs soins ne lui étoient plus nécessaires, & qu'il étoit temps qu'ils se rendissent au Public, à qui ils se devoient. Ils partirent; & elle voulut aussi que le Marquis, qu'un très-beau jour invitoit à la chasse, montât à cheval avec les amis qu'il avoit amenés. Tout le monde obéit à son génie malheureux. Il ne resta plus que des domestiques dans le château. Elle avoit auprès d'elle une femme qui obéissoit toujours, sans raisonner jamais. Elle lui ordonna d'aller trouver le Curé
du

du lieu , & de le faire venir , parce qu'elle avoit à lui confier quelques aumônes. Le Curé vint , & elle se confessa , sans que personne s'en doutât. Sa confession finie , elle dit qu'elle vouloit dormir. On tira ses rideaux ; & le soir le mari , de retour , inquiet d'un sommeil qui devenoit un peu long , s'approchant de son lit , la trouva morte.

Seconde Histoire.

Une femme jeune , vive , coquette , dont le cœur ne fut point insensible , dont la beauté fut célèbre , & qui ne vit plus , avoit laissé prendre un si singulier empire sur son imagination à une prétendue forcière que tout Paris a connue , que toutes les facultés de son esprit lui étoient exactement soumises ; l'amour même obéissoit à ce génie impérieux. Dès qu'elle avoit des idées , des désirs , des présomptions , des doutes , elle la consultoit : à sa voix , on voyoit s'élever la tempête , ou le calme se rétablir.

Janvier 1787 , 2^e. Vol. E

Elle la gouvernoit enfin par l'espérance & par la crainte. L'Actrice qui fit tant aimer Zaïre au Théâtre (1), eut, dans cette même femme, une confiance sans bornes ; mais la femme dont je parle alla beaucoup plus loin.

Le Marquis de la **, Officier général, homme d'esprit, plus sorcier par la connoissance qu'il avoit des hommes, que trente devins réunis, voyoit familièrement Madame de **, connoissoit sa foiblesse, en rioit avec tout le monde, la lui reprochoit avec intérêt, parce que souvent les propos de la sibylle troubloient son repos & l'exposoit à faire des imprudences. Un jour qu'il s'expliquoit plus sérieusement sur ce sujet, Madame de ** voulut qu'il vît cette femme, qu'il l'écoutât, qu'il la consultât même. Le Marquis rit, refusa, s'impacienta. Sa résistance ne fit qu'irriter les desirs de la Dame : elle menaça de rompre avec lui, s'il persistoit

dans son refus. = Quoi, vous voulez que j'aie donner deux louis à cette impudente, qui se moquera intérieurement de moi, & me fera moquer par les autres ! deux louis pour entendre des bêtises ! = Non, vous ne donnerez pas deux louis ; il ne vous en coûtera que six livres. = Six livres, c'est encore trop pour un pareil sujet. = Eh bien vous ne donnerez rien ; c'est moi qui en ferai les frais. Voilà l'argent ; vous ne pouvez plus me refuser. Elle doit venir à cinq heures ; trouvez-vous chez moi en déshabillé bien négligé ; ou plutôt arrivez quand elle y sera. Vous aurez l'air de faire une commission, d'être un courrier, un valet de chambre, ce que vous voudrez. Enfin il faut que vous vous rendiez ; je le veux, je l'exige. Je vous assure que je ne vous reçois plus, si vous persistez dans votre refus =.

On connoît ce ton, cet air, cet accent, ces graces, cet art si bien combiné, si bien défini, & si irrésistible de la beauté qui prie, qui conjure, qui ordonne... Il fallut que le

Marquis cédât . . . , A cinq heures il arrive : le spectre obtient ses premiers regards ; l'indignation s'y peint ; la réflexion corrige ce premier mouvement ; il pense qu'il n'est là que pour obéir. La sibylle l'envisage , le fixe ; Madame de ** , qui s'en aperçoit , commence l'entretien.

M A D A M E D E ** ,

Vous regardez beaucoup cet homme-là. Je veux que vous lui disiez sa bonne aventure,

L A S O R C I È R E ,

Cet homme est un *Monfieur*. Sa bonne aventure est dans sa poche.

L E M A R Q U I S .

Vous me croyez quelque argent ? J'en ai peu , & il ne fait pas le bonheur.

L A S O R C I È R E .

Je n'ai pas parlé de votre bourse.

Il faut m'entendre. Dans la poche de votre habit, vous avez une mule, chef-d'œuvre de l'art, comme le pied qu'elle chauffe est le chef-d'œuvre de la nature. Vous avez du goût pour la femme à qui elle appartient, sans le lui déclarer. Cette femme fera à vous, sans que vous vous expliquiez. Malheur à elle, si elle ne vous prévenoit pas.

Je termine ici l'entretien, dont la suite ne fut qu'une plaisanterie continue.

La sibylle sortit. La Dame félicita le Marquis sur la bonne fortune qu'on lui avoit annoncée. Il répondit par un sourire mystérieux. La conversation s'engagea de nouveau.

Madame de** voulut absolument voir la mule merveilleuse; il refusa de la montrer. On employa la violence; la poche fut fouillée. Quel coup de théâtre! c'étoit la mule de la Dame elle-même. Sa figure change à l'instant. Le Marquis devient sérieux, & la fixe; elle baisse les yeux,

& pâlit. . . . Elle avoit un amant. . . . La sibylle est son oracle; elle a prononcé. Ses jours sont menacés, si elle résiste, si elle ne prévient pas des desirs dont l'idée est déjà une infidélité. . . . Le Marquis la fixe toujours: il lit dans son cœur, il a pitié de son trouble, il veut la rassurer. Eh non, Monsieur, cette femme s'est trop bien expliquée; mon sort ne dépend plus de vous. Quel état! Je dois craindre votre pitié. . . . Je dois souhaiter que vous m'aimiez, ou vivre malheureuse, & peut-être mourir. . . . Et le Comte? comment le tromper! comment me résoudre! . . . Le Marquis, cherchant toujours à la rassurer, commençoit cependant à se corrompre. Il balbutioit les mots que l'honnêteté inspire; mais sa voix étoit foible, sa langue n'étoit rien moins que déliée. Disons tout; déjà il jouissoit du bonheur dont il n'osoit se pardonner l'espoir.

Des visites qui survinrent, terminèrent l'entretien le plus embarrassant peut-être qu'un galant homme ait

jamais eu avec une jolie femme. Il sortit ; & ne voulant point que la frivolité des plaisirs pût altérer le charme de ses idées , il se fit conduire chez lui. On se doute qu'il y rêva beaucoup.... Rêver n'est pas conclure. Il falloit faire un plan : en tout il faut de la conduite , de la méthode. Dans le cas où il se trouvoit , elle peut ajouter au plaisir qu'elle assure.

L'oracle avoit dit : *Malheur à elle si elle ne vous prévient.* Cela est positif : elle croit à l'oracle ; elle craint la mort , des événemens funestes.... La voir , ce seroit la prévenir moi-même. Comment lui dissimuler le goût qu'elle inspire ? Mes yeux me trahiroient ; elle attendroit que je parlasse , que je fisse les premiers frais ; elle se rendroit enfin : ce ne seroit plus là le bonheur singulier annoncé par la sibylle.... Tels furent les discours , les objections que le Marquis se fit à lui-même.... Non , reprit-il , ne la voyons point pendant quelques jours. Laissons-la tout entière à ses pensées , à ses réflexions , au sentiment de ses besoins.

Mon indifférence fera plus que tous mes soins ; & mes soins détruiroient le charme du bonheur qui m'est annoncé.

Il se fit des sujets de distraction ; & pendant six jours évita de la voir & de la rencontrer. L'artifice étoit bien imaginé. Pendant ce court espace de temps , la Dame , profondément occupée de sa situation , eut des symptômes de maladie , crut voir des spectres dans la nuit , fut volée par une femme de chambre , versée par un cocher ; le feu prit dans sa cheminée. Bon Dieu ! quels augures ! quels sinistres présages ! Et le Marquis ne paroît point ! Elle a peut-être témoigné trop d'éloignement pour lui , trop peu de respect pour l'oracle. Le ciel l'avertit de ses dangers. Quel parti prendre ? Faut-il donc se dévouer à la mort ? Cette idée l'emporte sur toute autre.

Le cœur lui bat , la tête s'échauffe , l'esprit s'égare Une plume , une écritoire , du papier étoient placés sous sa main. Elle écrit , ou plutôt

elle traîne sa plume sur le papier.

« Comment vous dire, Monsieur, que je m'aperçois de votre absence? L'amitié ne peut plus être un prétexte : vous attribuerez tout à l'oracle ; & j'aurai dit beaucoup peut-être sans vous voir revenir. Votre tranquillité, Monsieur, me fait sentir cruellement ma situation. Il ne vous suffit donc pas que la crainte puisse me soumettre à ma destinée? il faut encore que vous goûtiez le plaisir barbare de m'en arracher l'aveu ».

Lorsque le billet arriva, le Marquis avoit les yeux attachés sur la mule qui le lui procuroit. Son imagination très - animée se promena bientôt sur une main qui écrivoit ainsi, sur un pied qui plaisoit autant. Dans une pareille situation, l'admiration produit des effets très-prompts. Il baïsa la mule, il baïsa le billet, & demanda ses chevaux Il arrive; Madame de ** se trouble Arrêtons-nous, & ne constatons pas le triomphe de la magie, par le délire de la beauté.

D'après ces deux exemples de l'incroyable empire de la crédulité, nous pouvons raconter l'histoire de M. Oufle, sans risquer qu'on l'envisage comme un sot. C'est une précaution que nous avons dû prendre ; car l'histoire des sots n'intéresse pas même ceux qui manquent d'esprit.

M. Oufle jouissoit d'un bien très-considérable, qu'il ne dépensoit jamais plus volontiers que lorsqu'il s'agissoit de satisfaire au goût surnaturel qu'il avoit pour la magie & la cabale. Un homme qui tient aux esprits par les idées, ne se soucie guère de tenir aux hommes par les emplois. Il menoit donc une vie libre, sans charges, sans fonctions, n'ayant aucun compte à rendre à personne ; & s'il faisoit des sottises ou des épreuves, du moins elles n'intéressoient que lui. Qu'il seroit heureux pour la société que beaucoup de personnages importants eussent pris le même parti.

L'occupation la plus suivie de M. Oufle étoit de lire des Livres de magie, de sortilèges, de divinations,

d'apparitions, enfin tout ce qui avoit rapport à ces matières. Il faut avouer franchement qu'il lisoit avec la même bonne foi, & achetoit le *pour* & le *contre* sans s'y connoître. Étoit-il en cela bien extraordinaire? La moitié de l'univers ne lit & n'achète pas autrement; & l'on ne s'avise pas de crier à l'ineptie. D'ailleurs notre Héros, en lisant tant, n'adoptoit que ce qui s'unissoit à ses idées; au lieu que cette moitié de l'univers, dont je parle, gobe tout, achète tout, avec une imbécillité dont il n'y auroit pas d'idée, si les exemples en étoient plus rares.

Les meubles de M. Oufle tenoient fort à ses goûts; c'étoient par-tout des tapisseries, des tableaux, des estampes de prix, représentant des magiciens, des esprits, des génies, des sabats. Je dirai encore, quel mal y a-t-il de multiplier ce qu'on aime par des représentations? Hélas! ce qu'on déteste, ce qu'on a le droit de haïr, les fots, les fripons, les pédans, les prudes, les coquettes.

sont si multipliés dans le monde !

D'ailleurs on peut dire sans sottise, & sur-tout sans malice , que ces tableaux fantastiques , représentant la crédulité qui écoute, & l'imposture qui débite, offrent assez souvent des scènes de société & des tableaux de famille. Il y a à rire & à penser en les considérant ; & je ne vois pas , moralement parlant , que M. Oufle s'éloignât tant de la raison, en préférant , pour le plaisir de ses yeux, des charlatans & des démons, à des magots de la Chine, & à certains grands personnages de l'antiquité.

On peut dire aussi qu'il est assez plaisant de voir dans un cadre un grand drôle débitant ses pilules , ou un grand diable épouvantant la canaille, ou une forcière promettant un mari à des petites filles, ou un beau sylphe débitant de la métaphysique à une femme romanesque, ou un salamandre brûlant du feu qu'on dit éteint Est-ce que tout cela n'a pas l'agrément de l'invention, & même le mérite de la ressemblance, si l'on

ÿ pense bien? Notre Héros n'étoit donc ni si fou, ni si sot. Mais avançons.

M. Oufle avoit une femme, deux fils, dont l'un étoit ce qu'on appelle un abbé, & l'autre un financier, deux filles & un frère marié. Entre ses domestiques, il y avoit un valet, fin matois, qui jouera bien des rôles dans cette histoire, & qui fut certainement de la connoissance de Molière. On nommoit la femme de M. Oufle Madame Oufle, comme de raison. Son fils aîné, l'Abbé Doudou, le cadet Sangsue, l'aînée des filles, Camèle, la cadette Rufine, le frère Noncrède, le valet Mornand; tous ces personnages avoient un caractère, & jouent un rôle dans cette histoire. Il faut les faire connoître.

Madame Oufle, femme instruite, profonde, & passablement contra-riante, ne donnoit point du tout dans les visions de son mari. Elle sentoît de loin tous les gens qui se font un art de tromper, & leur donnoit une chasse terrible. Placée, par la pre-

mière des combinaisons , entre le passé & l'avenir , elle ne vouloit pas qu'on révélât , encore moins que l'on prédît. Il faut croire qu'indépendamment de l'esprit , qui conseille assez de s'en tenir au présent , elle avoit ses raisons pour vouloir qu'on restât à ce point central. Ce qu'il y a de constant , c'est qu'à cet égard , comme à bien d'autres , Madame Oufle faisoit avec son mari un très-réjouissant contraste.

L'Abbé Doudou , fils aîné de la maison , étoit une espèce de bon garçon , faisant un mélange très mal assorti de science & de piété. Il croyoit que tout ce qu'il trouvoit d'extraordinaire dans les Livres étoit vrai , ne se pouvant persuader que l'on fût d'assez mauvaise foi pour écrire ce qu'on ne pensoit pas , ou pour vouloir instruire les autres , avant que d'être instruit soi-même. Le peu de connoissances qu'il avoit , ne lui servoient qu'à trouver , je ne fais comment , dans son esprit , des preuves forcées de possibilité pour tout ce qu'il vouloit absolument croire. Il n'étoit

pas assez mal-honnête homme pour vouloir se faire forcier ; mais il étoit assez crédule pour ajouter foi aux histoires que l'on faisoit des forciers. Il n'y avoit pas une apparition , quelque étrange qu'elle fût , qui ne lui semblât très-possible : aussi étoit-il continuellement dans une si grande crainte de voir des fantômes , que rien n'étoit aussi affligeant pour lui , rien ne lui donnoit plus d'inquiétude , que d'être obligé de rester seul la nuit dans une chambre. Il seroit mort de frayeur , s'il avoit été condamné à veiller un mort. = *On se représente aisément un être de cette espèce. Il n'y en a pas de plus commun dans le monde , & il y en a de beaucoup plus odieux ; ceux , par exemple , qui n'ont que quelques connaissances , avec beaucoup de prétentions , sans aucun mélange de faiblesse.*

Sangsue , second fils de M. Oufle , qui avoit pris le parti de la finance , étoit un éveillé , un ardent , qui ne cherchoit que les moyens & les occasions de s'enrichir. Les devins , les forciers , les astrologues judiciaires ,

& autres gens de pareille étoffe, lui étoient très-bons, pourvu que leurs prédictions flattassent son avarice. Si on lui présentait un talisman pour lui faire acquérir des richesses, il ne le rebutoit point, & il croyoit de bonne foi qu'il pouvoit y avoir des moyens naturels pour devenir riche, ou plus riche qu'on n'étoit. Quand on lui parloit des diables qui faisoient trouver des trésors, l'eau lui en venoit, comme on dit, à la bouche, & sous quelque forme qu'on eût dû en faire paroître, il n'eût pas redouté leur présence. Il n'étoit pas si crédule sur l'apparition des ames des défunts, parce que, disoit-il, ces fantômes des morts ne paroissent, d'ordinaire, que pour faire des demandes aux vivans. = *Ce caractère est encore assez commun. Nous verrons insensiblement que la famille de M. Oufle n'est point l'ouvrage de l'imagination, & qu'elle s'est multipliée, du moins par les copies.*

L'aînée, à qui l'on a donné le nom de Camèle, étoit une bonne simplicienne, qui croyoit tout ce que lui

disoit son père, & qui ensuite n'en croyoit plus rien, lorsqu'elle s'étoit entretenue avec sa mère. *Susceptible de toutes sortes d'impressions, sans jamais s'affecter de rien, & pouvant faire beaucoup de mal, sans vouloir nuire à personne ; ayant le défaut des flatteurs, sans en avoir le vice : c'est encore là un caractère qui n'est pas rare.*

Rusine, qui étoit la cadette, s'accommodoit, comme sa sœur, au goût de son père & de sa mère ; mais ce que la première faisoit par simplicité, l'autre le faisoit par artifice. *C'étoit une fine mouche, & il faudroit avoir la vue bien courte, pour ne la pas voir d'ici.* Le désir du mariage la tourmentoit extrêmement. Comme cadette, elle ne pouvoit être mariée qu'après sa sœur ; & elle espéroit qu'en flattant, tour à tour, les maîtres de son sort *par ces opinions de complaisance*, ils violeroient en sa faveur la terrible loi qui s'opposoit à ses plus terribles désirs.

M. Noncrède étoit un honnête homme, instruit & point pédant, raisonnable & point raisonneur. Il gé-

missoit de la folie de son frère, & lui épargnoit son mépris & ses reproches, parce qu'il savoit que les reproches & le mépris rendent plus fous les gens qui n'ont qu'un genre de folie. Il permettoit, au contraire, que le mépris fût du côté de son frère, dans les entretiens qu'il avoit avec lui, parce qu'il savoit, de science certaine, qu'un esprit égaré par les fausses connoissances, & qui est fou de bonne foi, quand il a dit des injures à l'esprit plus sage qui le combat par amitié, finit par s'adoucir, & se laisse quelquefois éclairer.

Mornand étoit un coquin qui souffloit le froid & le chaud, avec un air toujours sincère, & qui, avec cette qualité, si heureuse pour les fripons, & si funeste aux esprits crédules, auroit mené son maître par le nez, de la main gauche comme de la main droite, quelque court qu'il eût pu l'avoir. Comme Rufine, il mettoit tout à profit; & l'imbécillité de son maître étoit pour lui une source de jouissances qui servoit au-

tant aux plaisirs de son esprit, qu'aux progrès de sa petite fortune. Mornand enfin étoit un de ces valets dont les maîtres de la scène nous ont si bien rempli l'imagination, que nous croyons souvent les retrouver dans des personnages qui ont eux-mêmes des valets.

Comme M. Oufle étoit riche, il avoit pu acheter beaucoup de Livres; & quoiqu'il fût riche, il les avoit tous lus. Il est vrai que ces Livres étoient propres à entretenir sa passion. Si nous en pouvions donner la liste, on seroit effrayé de tous les titres qu'on a pu trouver pour faire passer des volumes d'extravagances. M. Oufle savoit tout cela par cœur, & raisonnoit d'après tout cela: ainsi, l'on peut dire qu'il étoit fou de la folie des autres. Cela lui donne un certain intérêt qui ne recommande pas de même mille extravagans qui ne déraisonnent que d'après eux.

Les aventures de notre Héros ne sont pas ce qu'il y a de plus attachant dans le Livre qui porte son

nom ; les premières sur-tout n'ont point un caractère d'originalité ; c'est un homme un peu frappé de vin & beaucoup de magie , qui se croit transformé en loup-garou , parce que , dans son ivresse , ayant trouvé un habit d'ours sous sa main , il s'en est revêtu. Dans cet état , il court les rues pendant la nuit , & fait fuir les passans , par le bruit effroyable d'une large poitrine. = C'est ensuite un mari sans amour , qui doute de la fidélité de sa femme , & veut s'assurer de ses dispositions secrètes par des épreuves magiques. *Ce caractère d'imbécillité n'est point piquant , parce que tous les maris jaloux ne paroissent plus que des imbécilles ; & le sujet est si rebattu , qu'ils ennuiient dans les Livres comme dans le monde.* = C'est encore un homme sans ardeur , qui se croit né avec l'amour des femmes , & qui veut leur persuader.... Mais employons les expressions de l'Auteur.

« Il se mit donc dans l'esprit que les astres lui avoient donné un très-grand penchant pour les femmes ; &

ce fut cette maudite prévention qui le porta à faire un attachement auquel il n'auroit jamais pensé, s'il n'avoit pas été si superstitieux. Il fut, pendant plusieurs jours, amoureux, sans savoir de qui. Cela n'est pas surprenant, puisqu'il n'étoit amoureux que parce qu'il vouloit absolument l'être; & il ne le vouloit absolument être, que parce que les astres, selon lui, le vouloient absolument ».

Les premiers fous qui coururent après les femmes sans les aimer, qui les séduisirent par leurs discours, & furent désabusés par le vide de leur cœur, purent jeter quelque comique dans la société, pour quiconque n'étoit ni leur rival, ni leur victime. Mais depuis des siècles il y a tant de ces visionnaires, ou d'impertinens jouant la vision, qu'un froid sourire est tout ce qu'inspire aujourd'hui leur ridicule. Il faut donc passer sur cette extravagance de M. Oufle, ainsi que sur ses deux premières aventures.

Mais arrêtons-nous à un entretien qu'il eut avec son sage frère, à la suite de tout cela. Si le délire y règne par

l'originalité des idées , l'intérêt y domine également par le mérite des recherches. Oufé, qui lisoit par passion, couloit à fond son Auteur : c'étoit un disciple très-jaloux de la gloire de ses maîtres , très-pénétré de leur esprit , très-soumis à leur autorité ; & lorsqu'il les faisoit parler , ou qu'il parloit d'après eux , il ne faisoit pas grace d'une syllabe. Nous ne serons pas tout à fait aussi scrupuleux que lui ; mais nous citerons comme lui : car nous avouons de bonne foi que nous avons trouvé dans ses Auteurs des choses qui nous ont amusé.

Nous revenons à l'entretien annoncé. Quelques représentations un peu sérieuses de Noncrède sur les folies journalières de son frère , avoient un peu impatienté ce dernier. Pour se venger de lui, il avoit promis de le confondre. Son humeur durant encore le lendemain, il n'oublia pas sa promesse.

Ce discours , qui est une espèce de narration , donne lieu à beaucoup de notes. Nous en avons distingué quel-

ques-unes; nous les placerons à la suite du discours.

« En me riant au nez comme vous faites, Monsieur mon frère, quand je vous dis qu'il m'apparoît des spectres, vous me faites pleurer de pitié pour vous. En vous montrant incrédule sur cette matière, vous prétendez prouver sans doute que vous êtes véritablement un esprit-fort; & moi je vous soutiens que vous êtes un esprit si petit, que sa sphère n'a pu s'étendre assez loin pour acquérir toutes les connoissances qui meublent ma tête. Que de Savans qui nous apprennent la possibilité de toutes ces apparitions dont vous vous moquez! que d'Historiens qui nous en rapportent des faits incontestables, puisqu'ils sont approuvés, privilégiés, & imprimés! Comment les fantômes ne feroient-ils pas aussi communs qu'on le dit, puisque les astres en produisent une infinité qu'ils envoient tous les jours, mêlés avec ces influences si célèbres chez les astrologues, & si communes parmi nous? Un des plus

illustres Philosophes de l'Antiquité (a) ne nous assure-t-il pas que les ames de ceux qui ont vécu dans le dérèglement, deviennent des spectres après leur mort, parce que l'attachement qu'elles ont eu pour leur corps pendant qu'elles étoient unies avec lui, les a rendues si matérielles, qu'après en être séparées elles deviennent elles-mêmes comme des corps, en ce qu'elles apparoissent visibles à ceux qui se trouvent en leur passage, lorsqu'elles sont errantes & vagabondes sur la terre? Etes-vous si ignorant dans l'Histoire, que vous ne sachiez pas que la raison pourquoi les Anciens étoient si exacts à brûler les corps des morts & à recueillir leurs cendres, c'est parce que, sans cette précaution, les ames qui avoient animé ces corps, auroient erré continuellement, sans pouvoir avoir aucun repos (b)? Et dites-moi, je vous prie, pendant que ces ames étoient ainsi errantes, n'est-il pas croyable qu'afin de se désennuyer, elles s'amusoient à se montrer aux vivans, ou pour leur faire peur, ou

ou pour les divertir? Nous-mêmes, tous les jours, ne prenons-nous pas plaisir, quand nous ne savons que faire, à inspirer quelque frayeur, non seulement à ceux que nous croyons fort faciles à en prendre, mais encore à ces esprits-forts, à ces Noncrèdes qui veulent persuader que rien ne les peut épouvanter? Je fais encore (mais pour vous, vous ne vous mettez pas en peine de savoir toutes ces choses-là), je fais, dis-je, que les Juifs croient que les ames errent pendant un an autour des corps. C'est ce qui me donne lieu de croire que ce qu'on dit des morts qui apparoissent autour des cimetières, est très-vrai, quelque chose qu'en disent les prétendus esprits-forts comme vous. Croyez, Monsieur le bel-esprit, Monsieur l'incrédule de profession, croyez, dis-je, que ces fameux Philosophes, appelés *Pythagoriciens*, qui avoient assurément plus d'habileté que vous n'en aurez de votre vie, ne me démentiroient pas comme vous faites, puisque leur opinion sur la transmigration des

ames (c) d'un corps dans un autre, semble autoriser parfaitement la mienne, & en même temps celle de tant de grands Hommes qui ont pensé, discuté, examiné & prouvé la même chose avant moi ; car ces ames, en chemin faisant pour aller dans d'autres corps, ne pouvoient - elles pas apparôître à ceux qui se trouvoient sur leur route ? Qu'est-ce que les Anciens entendoient par mânes, lares, larves & lemures, sinon des fantômes qui apparôissoient (d) ? Nous avons une infinité d'Auteurs qui sont de ce sentiment ; & il subsistera, malgré tous les Noncrèdes du monde. Ah ! que vous allez encore être bien étonné de ce que je vais vous dire, beau rieur. Il arrive quelquefois qu'il y a des ames qui, comme des taupes, roulent, je ne fais comment, des centaines de lieues sous terre, pour s'aller joindre avec un corps qui sera peut-être enterré à l'autre extrémité du monde ; & ainsi, ne peut-il pas arriver que quelque vigneron ou quelque laboureur ouvre la terre justement

dans le lieu où elle passe & dans le moment de son passage, & qu'elle sorte par cette ouverture & lui apparaisse? Et s'il est vrai encore, comme on le dit, & par conséquent comme je le crois, que l'ame ressemble à la boule de verre qui a des yeux de tous côtés, cette ame roulante, voyant si clair, puisqu'elle a tant d'yeux, ne peut-elle pas faire, à sa volonté, un choix de ceux qui sont le plus susceptibles de crainte & d'effroi, pour les épouvanter? Je dirai plus: il y a des gens qui quittent leur ame quand ils veulent (e): & n'est-il pas vraisemblable qu'elles n'abandonnent leur corps accoutumé que pour aller se montrer à d'autres par amusement ou par passion? Vous allez encore être étonné, quand je vous prouverai que vous-même produisez tous les jours une infinité de spectres & de fantômes, un nombre prodigieux d'ames. Comptez demain matin, quand vous serez éveillé, jusqu'au soir quand vous vous endormirez, combien vous aurez de battemens de cœur; & je vous

soutiens ensuite qu'autant que vous aurez eu de ces battemens, autant vous aurez produit d'ames qui iront de tous côtés se montrer peut-être à des gens aussi incrédules que vous, & qui cependant ne laisseront pas de s'en effrayer (f). Je vous fais pitié sans doute, quand je vous débite de pareilles choses : cependant des peuples entiers le pensent comme je le dis, & on l'a même imprimé. Jugez par-là que l'air doit être rempli de spectres, puisqu'en un seul jour il y a une infinité de milliers de battemens de cœur. Tous ces gens qui meurent avant leur juste âge, excepté ceux qui font naufrage sur les mers, sont autant de matières de spectres & de fantômes. Je vous dirai encore que des Savans ont soutenu que toutes les ames qui ont été & qui seront, furent créées en même temps (g). Ne doit-on pas présumer de là que celles qui ne doivent animer leur corps que plusieurs siècles après leur création, ont eu tant de temps inutile, que pour s'occuper à quelque chose, elles on

pu venir ici faire tous ces tintamares dont on parle si souvent ? Donnez-vous un démenti à tant de Religieux qui assurent avoir vu souvent dans leur église des fantômes assis dans les chaises de ceux qui devoient mourir bientôt après (*h*) ? en démentirez-vous tant d'autres qui vous protesteront encore que quelquefois des moines de leur couvent qui étoient morts, sont apparus dans leur réfectoire (*i*), pour leur apprendre l'état de réprobation où ils étoient, & les exciter, par cette apparition, à être plus exacts observateurs de leur règle, qu'ils n'avoient été eux-mêmes ? Je ne vous crois pas assez mauvais pour accuser de mensonge de si honnêtes gens. Des Religieux voudroient-ils mentir, faire de fausses histoires ? Si vous voulez d'autres faits, d'autres preuves, pour vous réduire enfin à embrasser mon opinion, il s'en présente un si grand nombre à ma mémoire, que je ne fais lesquels choisir. Vous allez en être accablé.

» Un Empereur, quelques jours avant

que d'être massacré, vit dans un étang une figure qui, tenant une épée à la main, lui fait des menaces qui le font frémir d'horreur (j).

» Un grand Capitaine, après avoir tué une jeune fille, la vit continuellement à ses côtés; elle ne l'abandonnoit point (k).

» Un Prince est averti de sa mort prochaine dans un bal, par un spectre qui eut l'impudence d'y venir danser publiquement (l).

» Un Marquis apparoît après sa mort à son ami; pour lui apprendre, selon la convention qui avoit été faite entre eux, que tout ce qu'on disoit de l'autre monde étoit véritable (m).

» L'ombre de Sévère se montre à Caracalla, & le menace de le tuer (n).

» Cardan, qui a fait tant d'Ouvrages d'une profonde érudition, dit, & le croit comme il le dit, que son père eut des apparitions étranges, & si visibles, qu'il en rapportoit toutes les circonstances, comme s'il avoit vu des hommes ordinaires (o).

» Tout le monde sait ce que c'est que

le grand Veneur de la forêt de Fontainebleau. Bien des gens assurent l'avoir vu; & un grand Roi en est un témoin si irréprochable, que je ne puis pas me mettre dans l'esprit qu'il y ait un Noncrède qui puisse le récuser (*p*).

» Il a existé un magicien, qui, pour se venger de quelques gens qui l'avoient insulté, fit paroître dans le bain où ils étoient des spectres noirs qui les chassèrent à coups de pied au derrière, & ne leur donnèrent point de repos, qu'ils n'en fussent sortis (*q*).

» L'Empereur Basile, souhaitant passionnément revoir encore une fois son fils qui étoit mort, un fameux magicien lui fit obtenir, par ses enchantemens, ce qu'il demandoit avec tant d'ardeur (*r*).

» Un père revient de l'autre monde pour garantir son fils de la mort qu'on vouloit lui donner; & enfin, voyant qu'il ne pouvoit le sauver, il le déchire lui-même, & le met en pièces (*s*).

» Une fille morte revient, habite avec

un homme , ensuite disparoit ; & le tout avec des circonstances que je ne vous rapporterai pas ici , mais qui sont attestées (*t*).

» Un Lacédémonien attaque courageusement un fantôme , & fait des efforts pour le percer de sa lance (*v*).

» Des spectres , qu'on appelle *femmes blanches* , viennent souvent rendre des services à des hommes qu'elles affectionnent (*u*).

» On a vu une fois dans l'air un autel , & tout autour des hommes qui paroissoient comme autant de prêtres prêts à s'acquitter de quelque office de religion (*x*).

» Rien n'est plus ordinaire que de voir des ombres avec qui on peut manger & s'entretenir (*y*).

» Un homme étant mort , va trouver , dans une auberge , son ami , se couche avec lui , & le glace , pour ainsi dire , par la froideur de son corps (*z*).

» L'amant d'une Religieuse , passant , pendant la nuit , par l'église d'un couvent pour l'aller trouver , y voit plu-

seurs prêtres inconnus qui y faisoient une cérémonie funèbre. Il demande pour qui cette cérémonie, & il apprend que c'est pour lui-même. Il s'en retourne ; & à peine est-il arrivé chez lui, que deux chiens l'étranglent (*aa*).

» C'est une chose prodigieuse que le nombre de morts qui apparurent à une Carmélite, appelée Soeur Françoise du Saint Sacrement (*bb*).

» On voit vers le Caire, dans un certain temps, des corps morts qui sortent de terre insensiblement : des gens assurent même en avoir apporté quelques membres (*cc*).

» On entendoit pendant la nuit, dans un lieu où s'étoit donnée une fameuse bataille, les mêmes bruits que feroient des armées qui combattoient avec fureur (*dd*).

» Un fantôme prenoit plaisir à ôter les lunettes du nez d'un bon homme, & les transportoit dans un jardin (*ee*).

» On lit, dans plusieurs Auteurs, qu'il y a des montagnes où l'on entend souvent des voix extraordinaires, &

où les spectres sont fort fréquens (*ff*).

» On fait qu'en plusieurs endroits il paroît un fantôme quelques jours avant la mort de quelque Prince, ou de quelque personnage de distinction (*gg*).

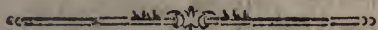
» Que d'exemples de défunts revenus exprès pour montrer le lieu où l'on avoit enterré leurs corps (*hh*) » !

Le pauvre M. Oufle étoit si essoufflé, & avoit la bouche si sèche, qu'il n'en put pas dire davantage.

«=====»

Ce discours, prononcé avec toute la chaleur du zèle & de la conviction, & chargé d'autorités, sinon imposantes, du moins assez apparentes pour mériter d'être combattues, engagea Noncrède dans une réponse, que des autorités contraires devoient rendre digne d'attention. Ces notes, en se multipliant à l'infini, forment presque un corps d'Ouvrage dans l'Ouvrage même; & nous dirons ici que l'Auteur de ce Livre extraordinaire paroît s'être servi du prétexte des faits, pour étaler son immense érudition, ou du moins son immense lecture. Ces recherches ont d'autant plus d'intérêt, qu'elles

portent le caractère de l'Ouvrage même, c'est-à-dire, qu'elles renouvellent sans cesse le plaisir de la fiction, par la singularité des faits qu'elles renferment, ou des idées qu'elles présentent. Nous priverions nos Lecteurs de ce que nous pouvons leur offrir de plus agréable, & de ce qui nous a le plus amusé nous-mêmes, si nous ne les produisions pas à leurs yeux, en les soumettant cependant à la règle du choix. Mais comme dans le discours des deux frères elles sont nécessairement en opposition les unes des autres, il convient de les séparer & de leur donner la place même qu'elles occupent dans l'Ouvrage. Nous allons donc employer d'abord celles qui appuient ou enrichissent le discours de notre Héros.



N O T E S.

(a) PLATON a cru & a écrit que les âmes de ceux qui avoient mal vécu, devenoient des spectres après leur mort, & se rendoient visibles, comme ayant contracté cette qualité avec leur corps, avec lequel s'étant

trop attachées, elles en rapportoient quelque chose de corporel.

(b) L'erreur des Grecs, qu'ils ont communiquée aux Romains, & ceux-ci à nos anciens Gaulois, étoit que les ames dont les corps n'étoient pas solennellement enterrés par le ministère des prêtres de la religion, erroient hors des enfers, sans trouver de repos, jusqu'à ce qu'on eût brûlé leur corps & recueilli leurs cendres. Homère fait apparôître Patrocle, tué par Hector, à son ami Achille, pour lui demander la sépulture.

(c) Les Manichéens croyoient à la métempfycofe, tellement que les ames, selon eux, passoient dans des corps de pareille espèce que ceux qu'elles avoient le plus aimés pendant leur vie, ou qu'elles avoient le plus maltraités. Celui qui avoit tué un rat ou une mouche, étoit contraint, par punition, d'entrer dans le corps d'une mouche ou d'un rat. L'état où l'on entroit après la mort, étoit également opposé à l'état où l'on avoit été pendant la vie. Celui qui avoit été riche, devenoit pauvre, &c. &c.

(d) Les ames des trépassés s'appellent mânes, parce qu'elles demeurent après les corps. Elles restoient dans la maison pour la garde des successeurs du défunt, & c'étoient les bonnes, les lares, les dieux domestiques. Les mauvaises étoient appelées larves, fantômes nocturnes, & spectres ou lemures, qu'on croit venir de remures; & remures, de Rémus, frère de Romulus, qui s'imagina, par frayeur, voir l'ombre de son frère devant lui, après qu'il l'eut tué.

(e) Pline, liv. VII, & Plutarque, dans la vie de Romulus, disent qu'un certain Aristée quittoit & reprenoit son ame quand il vouloit. *Dans son Livre du Langage des Bêtes, le Père Bougeant dit : Je pourrois me dispenser de vous prouver que les Bêtes parlent, puisque M. M*** parle. On pourroit, en faveur de Pline & de Plutarque, dire que le monde est plein de gens qui semblent quitter leur ame lorsque leur intérêt l'exige. De toutes les folies que l'Antiquité a débitées, il n'y en a point qui s'éloigne moins de la vraisem-*

blance , & se rapproche plus de nos mœurs.

(f) Chez les Caraïbes , chacun croit avoir autant d'ames que de battemens de cœur ; que la principale est le cœur même ; que les autres ames errent en différens endroits , selon la qualité & le naturel de ceux qui les avoient ; que leur cœur va vers leur Dieu. Ceci ne rentre-t-il pas un peu dans l'usage de la plupart de nos Dames ? Il me semble que la question peut être hasardée. Des battemens de cœur qui sont comme autant d'ames , tant ils prouvent la sensibilité ; des ames qui se promènent dans le monde , pour annoncer la qualité & le naturel de celles qui les possèdent ; le cœur , toujours fidèle à l'objet préféré , au Dieu qu'on adore , tandis que les ames , qui en sont comme les émanations , vont voltiger autour de ceux qui sont réduits au simple bonheur de plaire & d'inspirer une fantaisie il me semble que tout cela peut très-bien s'expliquer & s'appliquer.

(g) Origène crut que les ames des hommes existoient toutes ensemble , avant que de venir animer les corps.

Hoornbeeck dit, dans son Livre contre les Juifs, que leur sentiment est que les ames ont été toutes créées ensemble avec la lumière, le jour de la création; & non seulement qu'elles ont été créées ensemble, mais par paire, d'une ame d'homme & d'une ame de femme; de sorte que l'on peut bien comprendre par-là qu'il faut que les mariages soient heureux, & accompagnés de douceur & de paix, lorsqu'on se marie avec sa propre ame, ou avec celle qui a été créée avec elle; mais qu'ils sont malheureux & ne se font que pour la punition des hommes, lorsqu'on s'allie à un corps dont l'ame n'a pas été créée avec l'ame de celui qui le prend en mariage. *A combien de vérités la fiction peut donner lieu ! Le terrible article du mariage en fourniroit de très tristes, que je ne veux pas mêler à l'histoire d'un fou qui doit nous faire rire. Pour dire cependant quelque chose sur ces ames qui doivent être formées ensemble, & sont si sûres du bonheur lorsqu'elles s'unissent, je citerai pour preuve la chanson qui suit.*

*Le Dieu qui nous enflamme ,
Ne me donna , je crois ,
Que la moitié d'une ame ,
Et l'autre étoit pour toi.
Toujours chaque partie
Cherchoit ses premiers nœuds ;
Cette ame réunie
Nous rend égaux aux Dieux.*

(h) Il arrive souvent aux couvens que l'on voit dans les églises des fantômes sans tête , vêtus en moines & en nonains , assis dans les chaises des vrais moines & nonains qui doivent bientôt mourir.

(i) On lit , dans les chroniques de S. Dominique , que le réfectoire fut trouvé par les Religieux tout plein de moines décédés qui se disoient damnés ; ce que Dieu leur faisoit dire pour exciter les Religieux vivans à mener une meilleure vie.

(j) Jules Capitolin dit que l'Empereur Pertinax vit , trois ou quatre jours avant qu'il fût massacré par les soldats de sa garde , je ne fais quelle figure dans un étang , qui le menaçoit l'épée au poing.

(k) Pausanias, Chef des Lacédémoniens, après avoir tué à Byfance une fille nommée Cléonice, ne cessa, depuis, d'être effrayé, & de penser qu'il voyoit toujours cette fille.

(l) Hector Boëce écrit qu'Alexandre III, Roi d'Ecoffe, lorsqu'il se maria en troisièmes nocés avec la fille d'un Comte de Dreux, & célébrant, la nuit, la solennité des nocés, le bal étant fini, on vit entrer dans la falle une effigie de mort, toute décharnée, qui sautoit & gambadoit.

(m) Le Marquis de Rambouillet, frère aîné de Madame la Duchesse de Montaufier, & le Marquis de Précý, aîné de la maison de Nantouillet, tous deux âgés de vingt-cinq à trente ans, étoient intimes amis, & alloient à la guerre, comme y vont en France toutes les personnes de qualité. Un jour qu'ils s'entretenoient des affaires de l'autre monde, après plusieurs discours qui témoignoient assez qu'ils n'étoient pas trop persuadés de tout ce qu'on en dit, ils se promirent, l'un à l'autre que le premier qui mour-

roit en viendroit apporter des nouvelles à son compagnon. Au bout de trois mois, le Marquis de Rambouillet partit pour la Flandre, où la guerre étoit allumée, & de Précý, arrêté par une grosse fièvre, demeura à Paris. Six semaines après, de Précý entendit, sur les six heures du matin, tirer les rideaux de son lit; & se tournant pour voir qui c'étoit, il aperçut le Marquis de Rambouillet en buffle & en bottes. Il sortit de son lit en voulant sauter à son cou, pour lui témoigner la joie qu'il avoit de son retour; mais Rambouillet, reculant quelques pas en arrière, lui dit que ces caresses n'étoient plus de saison; qu'il ne venoit que pour s'acquitter de la parole qu'il lui avoit donnée; qu'il avoit été tué la veille en telle occasion; que tout ce que l'on disoit de l'autre monde étoit très-certain; qu'il devoit songer à vivre d'une autre manière, & qu'il n'avoit pas de temps à perdre, parce qu'il seroit tué dans la première occasion où il se trouveroit. On ne peut exprimer la surprise

où fut le Marquis de Précý à ce discours. Ne pouvant croire ce qu'il entendoit, il fit de nouveaux efforts pour embrasser son ami, qu'il croyoit le vouloir abuser ; mais il n'embrassa que du vent : & Rambouillet, voyant qu'il étoit incrédule, lui montra l'endroit où il avoit reçu le coup, qui étoit dans les reins, d'où le sang paroissoit encore couler. Après cela, le fantôme disparut, & laissa de Précý dans une frayeur plus aisée à comprendre qu'à décrire. Il appela, en même temps, son valet de chambre, & réveilla toute la maison par ses cris. Plusieurs personnes accoururent, à qui il conta ce qu'il venoit de voir. Tout le monde attribua cette vision à l'ardeur de la fièvre, qui pouvoit altérer son imagination, & le pria de se recoucher, lui remontrant qu'il falloit qu'il eût rêvé ce qu'il disoit. Le Marquis, au désespoir de voir qu'on le prenoit pour un visionnaire, raconta toutes les circonstances que l'on vient de dire : mais il eut beau protester qu'il avoit vu & entendu son ami en

veillant, on demeura toujours dans la même pensée, jusqu'à ce que la poste de Flandre, par laquelle on apprit la mort du Marquis de Rambouillet, fût arrivée. Cette première circonstance s'étant trouvée véritable, & de la manière que l'avoit dit Précý, ceux à qui il avoit conté l'aventure, commencèrent à croire qu'il en pouvoit bien être quelque chose, parce que Rambouillet ayant été tué précisément le jour qu'il l'avoit dit, il étoit impossible qu'il l'eût appris naturellement. Dans la suite, Précý ayant voulu aller, pendant les guerres civiles, au combat de Saint-Antoine, il y fut tué.

(n) L'Histoire rapporte qu'à la sortie d'Antioche, l'ombre de l'Empereur Sévère apparut à Caracalla, & lui dit pendant son sommeil, avec une voix menaçante, *Comme tu as tué ton frère, aussi te tuerai-je.*

(o) Cardan dit que le 13 ou 14 Août 1491, sept démons apparurent à son père, vêtus de soie, avec des capes à la grecque, chausses rouges,

chemises , pourpoints en cramoisi , qui se disoient hommes aériens , assurant qu'ils naissoient & mouroient ; qu'ils vivoient jusqu'à trois cents ans , & qu'ils approchoient beaucoup plus de la nature des Dieux que les hommes terrestres ; mais néanmoins qu'entre eux & les Dieux il y avoit une différence infinie.

(p) On lit dans l'Histoire de Matthieu , Liv. I , cinquième Narration , 1599 , que le grand Roi Henri IV , chassant dans la forêt de Fontainebleau , entendit , environ comme à demi-lieue loin , des jappemens de chiens , le cri & le cor des chasseurs ; mais en un moment ce bruit s'approcha à vingt pas de ses oreilles. Il commanda à M. le Comte de Soissons de voir ce que c'étoit. Le Comte s'avance : un grand homme noir se présente dans l'épaisseur des broussailles , qui cria : *M'entendez-vous ?* & disparut. Les paysans & bergers dirent que c'étoit un esprit ou un démon , qu'ils appeloient le grand Veneur , qui chassoit par cette forêt.

(q) Un magicien , nommé Michel Sicidites , pour se venger de quelques gens qui l'insultoient dans un bain , se retira dans une chambre voisine pour prendre ses habits. A peine fut-il sorti , que tous ceux qui étoient dans le bain en sortirent avec précipitation , parce que , du fond de la cuve , ils avoient vu sortir des hommes noirs qui les chassoient à coups de pied par les fesses.

(r) Michel Glycas dit que Basile , Empereur de Constantinople , ayant perdu son fils Constantin qu'il aimoit uniquement , voulut le voir , à quelque prix que ce fût , après sa mort ; qu'il s'adressa à un moine hérétique , appelé Santabarène , qui , après quelques conjurations , lui montra un spectre semblable à son fils.

(s) En Etolie , il y avoit un citoyen vénérable , nommé Polycrite , qui , pour ses belles & bonnes qualités , avoit été , du consentement du peuple , élu Etolarque , c'est - à - dire , Maire , Chef , & Gouverneur d'Etolie. A cause de sa probité , cette dignité

lui fut prorogée jusqu'à trois ans, pendant lesquels il épousa une Dame de Locres. Après avoir couché seulement trois nuits avec elle, il mourut à la quatrième, & la laissa enceinte d'un hermaphrodite, dont elle accoucha neuf mois après. Les prêtres des Dieux, les augures, ayant été consultés sur ce prodige, ils conjecturèrent que les Etoliens & ceux de Locres auroient guerre ensemble, à cause que ce monstre avoit les-deux natures; & l'on conclut enfin qu'il falloit mener la mère & l'enfant hors des limites d'Etolie, & les brûler tous deux. Comme on étoit prêt à faire cette exécution, le spectre de Polycrite apparoît, & se met auprès de son enfant; il étoit vêtu d'un habit noir de deuil : tout le peuple étant effrayé, & voulant s'enfuir, il les rappela, leur dit de ne rien craindre, & ensuite, d'une voix grêle & basse, leur fit un beau discours, par lequel il leur remontra que s'ils brûloient sa femme & son fils, ils tomberoient dans des calamités extrêmes. (On peut

voir ce discours dans l'endroit cité ci-après.) Voyant enfin qu'après ces remontrances, il ne pouvoit les dissuader de faire ce qu'ils avoient entrepris, il prend son enfant, le met en pièces, & le dévore. Le peuple fit des huées contre lui, & lui jeta des pierres pour le chasser : mais sans se foucher de toutes ces insultes, il continua de manger son fils, dont il laissa seulement la tête, puis il disparut. Après cet effroyable prodige, on prend dessein d'envoyer consulter l'oracle d'Apollon à Delphes ; mais la tête de l'enfant se mettant à parler, leur prédit tout ce qui leur devoit arriver dans la suite, & la prédiction fut justifiée par l'événement. *Phlegon. Leloyer.*

(1) Philinnion, fille unique de Demostrate & de Charite, décéda en âge nubile, au grand regret de ses parens ; qui, avec le corps mort, firent enterrer les bagues, joyaux, & autres atours que leur fille avoit le plus aimés pendant sa vie. Quelque temps après sa mort, un jeune Gentilhomme, nommé Machaté, vint
loger

loger chez son père , qui étoit son ami. Un soir , qu'il étoit dans sa chambre , Philinnion , dont il ne savoit pas la mort , s'apparut à lui , lui déclare qu'elle l'aime , le caresse , & enfin l'engage à répondre à sa passion. Machates , pour gage de son amour , donna à Philinnion une coupe d'or , & se laissa tirer un anneau de fer qu'il avoit au doigt , & Philinnion lui fait présent d'un anneau d'or & de son collet dont elle couvroit son sein , & ensuite se retire. Le lendemain , elle retourne à la même heure. Pendant qu'ils étoient ensemble , Charito envoie une vieille servante dans la chambre de Machates pour voir ce qu'il y faisoit. Elle les vit tous deux ; & toute éperdue , va avertir son maître & sa maîtresse que Philinnion étoit avec Machates. On la traita de visionnaire ; mais comme elle s'obstinoit à protester que ce qu'elle disoit étoit vrai , Charito alla trouver son hôte , & lui parla de ce que lui avoit appris la vieille. Il avoua qu'elle n'avoit fait aucun mensonge à cet égard ;

raconta toutes les circonstances de ce qui étoit arrivé, & montra le collet & l'anneau d'or, que la mère reconnut pour appartenir à sa fille. Aussitôt la perte qu'elle a faite de cet enfant chéri la saisissant, elle jeta des cris épouvantables, & enfin fit promettre à Machates qu'il l'avertiroit lorsqu'elle reviendrait; ce qu'il exécuta. Le père & la mère la virent; & courant à elle pour l'embrasser, elle, montrant une contenance morne & ayant les yeux baissés, leur dit: « Hélas ! mon père, & vous, ma mère, que vous faites de tort à ma félicité, ne permettant pas, par votre importune venue, que je vécusse seulement trois jours avec votre hôte dans ma maison paternelle, prenant quelque plaisir, sans vous molester en rien. Vous ferez punis de votre trop grande curiosité; car je m'en vais au lieu qui m'est ordonné, & vous me pleurerez autant que quand je fus portée en terre la première fois : mais d'une chose je puis bien vous assurer, c'est que je ne suis point venue ici sans

le vouloir des Dieux ». Après ces mots , elle tomba morte , & son corps fut mis sur le lit , exposé à la vue de tous ceux de la maison. Enfin on alla ensuite visiter le sépulcre de Phinnion , où l'on ne trouva point son corps , mais seulement l'anneau de fer & la coupe d'or que Machates lui avoit donnés. Machates , pénétré de honte d'avoir couché avec un spectre , se fit mourir lui-même.

(v) Plutarque raconte qu'un certain Laconien , passant près d'un monument , vit un spectre qu'il s'efforça de percer de sa lance , lui disant : *Quò fugis anima bis moritura ?* Où fuis-tu , ame qui dois mourir deux fois ?

(u) Schot a écrit ceci , page 339. Delrio dit qu'il y a une certaine espèce de spectres qui apparoissent en femmes toutes blanches , dans les bois & dans les prairies ; quelquefois même il y en a dans les écuries qui tiennent des chandelles de cire allumées , dont ils laissent tomber des gouttes sur le toupet & crin des chevaux , qu'ils peignent & qu'ils tressent fort

proprement. Les femmes blanches sont aussi nommées des Sibylles & des Fées; & l'on dit qu'il y en a une appelée Haband, qui est comme la Reine des autres, & qui leur commande.

(x) Que le Philosophe me rende raison de la place en l'air, au milieu de laquelle, dit Jules Obséquent, de *Prodigiis*, il y avoit un autel, & tout autour des hommes vêtus d'habits blancs, sous le Consulat de Fabius, surnommé le Verruqueux, pour une verrue qu'il avoit aux lèvres.

(y) Sur les confins de la mer Glaciale, où se forme une presqu'île, il y a des peuples nommés *Pilapiens*, qui boivent, mangent, & conversent familièrement avec les ombres.

(z) Un Italien avoit fait enterrer un de ses amis qui étoit mort; & comme il revenoit à Rome, la nuit l'ayant surpris, il fut contraint de s'arrêter à une hôtellerie sur le chemin, où il se coucha. Etant seul & bien éveillé, il lui fut avis que son ami mort, tout pâle & décharné, lui apparoissoit & s'approchoit de lui,

qui , levant la tête pour le regarder , & tout transi de peur , lui demande qui il étoit. Le mort , ne répondant rien , se dépouille , se met au lit , & commence à s'approcher du vivant , ce lui sembloit. L'autre , ne sachant de quel côté se tourner , se met sur le bord ; & comme le défunt s'approchoit toujours , il le repousse. Se voyant ainsi rebuté , il regarde de travers le vivant , se vêtit , se lève du lit , chauffe ses souliers , & sort de la chambre , sans plus apparôître. Le vivant a rapporté qu'ayant touché dans le lit un de ses pieds , il le trouva plus froid que glace.

(aa) Un Chevalier espagnol aimoit une Religieuse , & en étoit aimé. Allant une nuit la voir , il passa par l'église dont il avoit la clef , où il vit quantité de cierges allumés , & force prêtres qui chantoient & faisoient le service pour un trépassé , autour d'un tombeau élevé fort haut. Après avoir contemplé ces prêtres , tous à lui inconnus , il s'approche de l'un , & lui demande pour qui l'on

faisoit ce service. C'est, lui répondit-il, pour un Chevalier nommé (c'étoit son nom à lui-même.) En pareil cas, on interroge deux fois; la chose en vaut la peine. Le second à qui il s'adresse lui fait la même réponse. Alors on n'interroge plus, & l'on ne songe pas à ouvrir la bouche. Notre Chevalier, un peu sot, assez embarrassé de sa personne, & n'ayant plus trop d'envie d'aller à son rendez-vous, sort de l'église, remonte à cheval, & s'en retourne chez lui, où deux chiens l'étranglèrent. L'enterrement ne dut pas coûter cher à ses héritiers, puisque la cérémonie en étoit faite d'avance.

(bb) Il est parlé, dans le Livre intitulé *La Lumière des Vivans par l'expérience des Morts*, d'un très grand nombre de défunts apparus à la Soeur François du très-saint Sacrement, Religieuse Carmélite Déchaussée.

(cc) Au Caire, dans un lieu qui servoit autrefois de cimetière, s'assemble ordinairement tous les ans une incroyable multitude de personnes,

pour voir les corps morts qui y sont enterrés , comme sortant de leurs fosses & sépulcres. Cela commence le Jeudi en Mars , & dure jusqu'au Samedi , que tout disparoît. Alors on voit des corps enveloppés de leurs draps , à la façon antique ; mais on ne les voit ni debout , ni marchant , mais seulement les bras ou les cuisses , ou autres parties du corps que l'on peut toucher , lesquelles montent , de plus en plus , petit à petit.

Georges Cortin , orfèvre , demeurant à la Rochelle en 1603 , assure avoir tenu une tête entière , avec barbe & poil , des têtes qu'on dit qui paroissent vers le Caire ; & qu'un nommé Jean Barclé , orfèvre d'Anvers , en avoit un pied qui ne se corrompoit point. Il dit aussi qu'il n'a point vu ces membres pousser ; mais qu'ils paroissent dans des trous en terre dont on les tiroit , & qu'ils pouffoient comme le blé , sans qu'on s'en aperçût.

(*dd*) On lit dans Pausanias (*in Atticis*) que , quatre cents ans après

la bataille de Marathon, on entendoit, dans l'endroit où elle se donna, toutes les nuits, des hennissemens de chevaux & des bruits de gens d'armes qui se combattoient; & ce qui est admirable, c'est que ceux qui venoient exprès pour entendre ces bruits, n'en entendoient rien; ils n'étoient entendus que par ceux qui, par hasard, passaient dans ce lieu.

(ee) Le pauvre M. Santos prioit Dieu dans ses Heures jeudi dernier; & comme il voulut tourner le feuillet, il sentit je ne sais quoi faire du bruit sous sa main, & fut tout étonné que c'étoit le feuillet qui s'étoit déchiré de lui-même, mais si proprement, qu'il sembloit que quelqu'un l'eût fait à dessein. D'abord ce bon vieillard eut la pensée que c'étoit lui qui l'avoit déchiré sans y prendre garde; mais comme il eut tourné le second feuillet, & que la même chose fut arrivée, il commença à s'en effrayer, & sonna sa clochette pour appeler ses enfans. Ils accoururent tous; & sur ce qu'il leur conta la chose comme

elle alloit , ils tâchèrent de lui persuader qu'il s'étoit trompé , & de l'amener hors de là. Mais ce bon homme , ne pouvant consentir à passer pour visionnaire , leur dit : Eh bien , mes enfans , vous en jugerez , en cas que l'esprit soit d'humeur à en déchirer un troisième ; car je ne veux pas que vous me croyiez hypochondriaque. Là-dessus il rouvrit son Livre , & voulut tourner encore un feuillet ; ce feuillet se déchira comme les autres. Le gendre , quoique convaincu , ne laissa pas de dire toujours que c'étoit son beau-père qui le déchiroit , de peur que le bon homme n'en devînt malade , s'il n'avoit plus de quoi douter ; & il lui alléguoit , pour ses raisons , que son erreur venoit de ce qu'il n'avoit plus le tact , ni la vue assez bonne pour discerner s'il manioit rudement ou non le feuillet. Mais le vieillard , s'en dépitant , prit ses lunettes pour l'éprouver encore une fois , & y prendre garde de plus près ; & à la vue de tout le monde , ses lunettes sortirent d'elles-

mêmes de son nez, & comme si elles eussent volé, firent toutes seules une promenade à l'entour de la chambre, puis passèrent par la fenêtre, & s'allèrent arrêter dans un parterre de fleurs, à l'entrée du jardin, où on les retrouva, avec les trois feuillets.

(ff) Clément Alexandrin écrit qu'en Perse, vers la région des Mages, se voyoit trois montagnes plantées au milieu d'une large plaine, & distantes l'une de l'autre. Quand on approchoit de la première montagne, on entendoit comme une voix confuse de plusieurs personnes qui se battoient. En la seconde, on entendoit un plus grand bruit; & à la troisième & dernière, les bruits étoient d'alégresse, comme de personnes qui se réjouissoient. Le même Auteur dit avoir appris d'anciens Historiens, qu'en la Grande-Bretagne, qui est l'Angleterre, il y a une caverne au pied d'une montagne, en laquelle, quand le vent s'entonne, on entend, ce semble, un bruit de cymbales & de cloches qui carillonnent de mesure.

(gg) Cardan assure que dans la ville de Parme il y a une noble famille, de laquelle, quand quelqu'un doit mourir, on voit toujours dans la salle de la maison une vieille femme inconnue, assise sous la cheminée.

On dit que toutes les fois qu'il doit mourir quelqu'un de la maison de Brandebourg, un spectre apparôit en forme de grande statue de marbre blanc, représentant une femme, & court par tous les appartemens du palais du Prince. On dit encore qu'un jour un Page voulant arrêter cette statue, & lui ayant déchargé un grand soufflet, elle l'empoigna d'une main & l'écrasa contre terre.

Une femme blanche se fait voir en Allemagne & en Bohême, quand un Prince est près de mourir.

On prétend que Mélusine apparôit quand quelqu'un de la maison de Lusignan doit mourir. Il y avoit de trois sortes de nymphes, de l'air, de la terre, & des eaux. Sans doute notre Mélusine, tant célébrée dans nos Romans françois, ne peut être

autre qu'une nymphe de mer. Théophraste Paracelse la dérive du mot grec, qui signifie mélodie, qui est proprement de l'air, d'où viennent les sons & les voix. Voilà pourquoi on feint que Mélusine vole par l'air, & s'y fait entendre par des cris & des plaintes. Sa fable, ou est un reste de paganisme, ou est prise des rêveries des Rabbins, qui ont leur voix de l'oiseau, qu'ils disent être Elie, laquelle court par l'air & prédit les choses futures; & pour faire passer la fable de Mélusine pour vraie, son Roman la fait descendre, de par son père, des Rois d'Albanie & d'une Fée, & la marie avec Raimondin de Troisième, & de son mariage fonde les maisons de Lusignan, de Luxembourg, de Cypre, de Jérusalem & de Bohême. Quant à ce que le Roman la fait venir d'Albanie, c'est pour donner plus de couleur à la fable, pour la qualité de Fée que Mélusine tenoit du côté de sa mère. Les Albanois sont les Ecoïsois, nos anciens confédérés; d'où vient le nom d'Aubain,

& étranger en France; car un temps a été que nous n'avions autres étrangers habitant parmi nous que les Ecoſſois, lesquels acquéroient des biens; & mourant ſans hoirs procréés de leur chair, le fiſc revendiquoit leurs biens, & cela étoit appelé aubainage. Et au reſte, les Ecoſſois, Albains, ou Aubains, ou Albavuns, comme encore on les appelle en quelques lieux d'Ecoſſe, ont été diſſamés, juſqu'à préſent, d'avoir eu des nymphes ou fées viſibles, appelées *belles gens*, *elfes*, ou *fairs ſoles*, qui aiment les hommes, & cherchent à converſer avec eux, comme démons *succubes*.

(hh) Le Philoſophe Athénédore vit en veillant un fantôme haut, noir, & enchaîné dans une maiſon d'Athènes, qui lui montra un endroit de cette maiſon où étoient cinq corps morts enchaînés. Cette maiſon étoit inhabitée, à cauſe du tintamare que faiſoit ce fantôme.

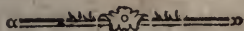
Une femme ayant tué ſon mari, & l'ayant enterré, le ſpectre du défunt

apparoît à son frère , & le mène au lieu où son corps étoit , puis disparut. Cette histoire est plus au long chez *Loyer* , qui la raconte.



ON se doute parfaitement que Noncrède , n'ayant à combattre que des chimères , y emploie la raison beaucoup plus que l'autorité. Cependant il ne s'éloigne pas tout à fait de la méthode de son frère. Quoique ses citations ne soient pas , à beaucoup près , aussi abondantes , elles ne laissent pas qu'être nombreuses ; mais elles n'ont généralement pas le même intérêt. Comme tout se réduit , de la part de ce sage Controversiste , à prouver à notre Héros que les sorciers , les démons , les spectres , les esprits ne sont que les enfans de l'imagination en délire , ou de l'imposture en crédit , nous n'en citerons que trois , dont une contient une histoire assez plaisante , la seconde , une relation assez instructive , la troisième , une anecdote assez curieuse.



*Notes du discours de Noncrède.*

ARDICILLIERS est une terre assez belle en Picardie, dans le voisinage de Breteuil. Il y revenoit un esprit, & ce maître lutin y faisoit un bruit effroyable. Toute la nuit c'étoient des flammes qui faisoient paroître le château tout en feu; c'étoient des hurlemens épouvantables; & cela n'arrivoit qu'en certain temps de l'année, vers la Toussaints. Personne n'osoit y demeurer que le fermier, avec qui cet esprit étoit apprivoisé. Si quelque malheureux passant y couchoit une nuit, il étoit étrillé d'importance; les marques y demeuroient sur sa peau plus de six mois après: voilà pour le château. Les paysans d'alentour voyoient bien davantage; car tantôt quelqu'un avoit vu de loin une douzaine d'esprits en l'air sur le château ils étoient tous de feu, & ils dansoient un branle à la paysanne; un

autre avoit trouvé dans une prairie je ne fais combien de Présidens & de Conseillers en robe rouge, & sans doute qu'ils étoient encore tous de feu. Là, ils étoient tous assis, & jugeoient à mort un Gentilhomme du pays, qui avoit eu la tête tranchée il y avoit bien cent ans. Un autre avoit rencontré la nuit un Gentilhomme, parent du Président, Seigneur du château : il se promenoit avec la femme d'un autre Gentilhomme des environs ; on nommoit la Dame. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que ce parent & cette Dame sont encore vivans. On ajoutoit qu'elle s'étoit laissé cajoler, & qu'ensuite elle & son galant avoient disparu. Ainsi, plusieurs autres avoient vu, ou tout au moins ouï dire des merveilles du château d'Ardicilliers. Cette farce dura plus de quatre ou cinq ans, & fit grand tort au Président, qui étoit contraint de laisser sa terre à très-vil prix : mais enfin il résolut de faire cesser la lutinerie, persuadé, par beaucoup de circonstances, qu'il y avoit

de l'artifice de quelqu'un en tout cela. Il va à sa terre vers la Touffaints, couche dans son château, fait demeurer dans sa chambre deux Gentilshommes de ses amis, bien résolus, au premier bruit ou à la première apparition, de tirer sur les esprits avec de bons pistolets. Les esprits, qui savent tout, furent apparemment l'accueil qu'on devoit leur faire; pas un ne parut : ils se contentèrent de traîner des chaînes dans une chambre au-dessus de celle du Président, au bruit desquelles la femme & les enfans du fermier vinrent au secours de leur Seigneur : ils se jettent à ses genoux pour l'empêcher de monter dans cette chambre. « Eh ! Monseigneur, lui dirent-ils, que peut la force humaine contre des gens de l'autre monde ? M. de Fecaucour, avant vous, a voulu tenter la même entreprise ; il en est revenu avec un bras tout disloqué. M. d'Urselles pensoit aussi faire le brave ; il s'est trouvé accablé sous des bottes de foin, & a pensé étouffer ». Enfin ils alléguèrent tant de

pareils exemples au Président, que ses amis ne voulurent pas qu'il s'exposât à ce que l'esprit pourroit faire pour sa défense ; ils en prirent seuls la peine. Ils montèrent tous deux à cette grande & vaste chambre où se faisoit le bruit, le pistolet dans une main & la chandelle dans l'autre. Ils ne voient d'abord qu'une épaisse fumée, que quelques flammes redoubloient, en s'élevant par intervalles ; ils attendent un moment qu'elle s'éclaircisse. On entrevoit confusément l'esprit au milieu ; c'est un pantalon tout noir, qui fait des gambades, & qu'un autre mélange de flamme & de fumée dérobe encore une fois à leur vue. Il a des cornes & une longue queue ; enfin c'est un objet qui donne de l'épouvante. L'un des deux Gentilshommes sent un peu diminuer son audace à son aspect. Il y a quelque chose de surnaturel, dit-il à son compagnon ; retirons-nous : mais l'autre, plus hardi, ne recule pas. Non non, répondit-il, cette fumée sent la poudre à canon, & ce n'est rien d'extraordinaire. L'esprit

même ne fait son métier qu'à demi, de n'avoir pas encore soufflé nos chandelles. Il avance à ces mots, poursuit le spectre, le fixe pour lui lâcher son coup de pistolet, le tire, & ne le manque pas; mais il est tout étonné qu'au lieu de tomber, le fantôme se retourne & se place devant lui. C'est alors qu'il commence lui-même à ressentir un peu de frayeur. Il se rassure toutefois, persuadé que ce ne peut être un esprit; & voyant que le spectre n'osoit l'attendre & évitoit de se laisser saisir, il se résout à l'attraper, pour voir s'il sera palpable, ou s'il fondra dans ses mains. L'esprit étant trop pressé, sort de la chambre, & descend par un petit escalier qui étoit dans une tour. Le Gentilhomme descend après lui, ne le perd point de vue, traverse cours & jardins, & fait autant de tours qu'en fait le spectre, tant qu'enfin ce fantôme étant parvenu à une grange qu'il trouva ouverte, il se jeta dedans; & s'y voyant enfermé, aima mieux disparaître que de se laisser prendre; il fondit contre

le mur même où le Gentilhomme pensoit l'arrêter, & le laissa fort confus. L'ayant ainsi vu fondre, il appela du monde, se fit apporter de quoi enfoncer le pali où le spectre sembloit s'être évanoui. Il découvrit que c'étoit une trape qu'on fermoit d'un verrouil, après qu'on y étoit passé. Il descendit dedans, trouva le pantalon & de bons matelas qui l'empêchoient de se blesser, & le recevoient doucement quand il se jetoit la tête la première; il l'en fit sortir. Le caractère qui mettoit l'esprit à l'épreuve du pistolet, étoit une peau de buffle ajustée sur tout son corps. Le drôle avoua toutes ses souplesses, & en fut quitte pour payer à son maître les redevances de cinq années, sur le pied de ce que la terre étoit affermée avant les apparitions.

Seconde Note.

M. Duchesne, Sieur de la Violette, habile Chirurgien, rapporte avoir vu un très-habile Polonois, Médecin de

Cracovie, qui conservoit dans des fioles la cendre de presque toutes les plantes dont il put avoir connoissance; de sorte que, lorsque quelqu'un, par curiosité, vouloit voir, par exemple, une rose dans ces fioles, il prenoit celle dans laquelle la cendre du rosier étoit gardée, & la mettant sur une chandelle allumée, après qu'elle avoit senti la chaleur, on commençoit à voir remuer la cendre, puis étant montée & dispersée dans la fiole, on remarquoit comme une petite nue obscure, qui, se divisant en plusieurs parties, venoit enfin à représenter une rose si belle, si fraîche, & si parfaite, qu'on l'eût jugée être palpable & odorante, comme celle qui vient du rosier:

Secret dont on comprend, que quoique le corps
meure,

Les formes sont pourtant aux cendres leur demeure.

D'où l'on peut tirer cette conséquence, que les ombres des trépassés qu'on voit souvent paroître aux cimetières,

sont naturelles , étant la forme des corps enterrés en ces lieux , ou leur figure extérieure , non pas l'ame , ni fantômes bâtis par les démons , comme plusieurs l'ont fait accroire , ces ombres ou figures des corps étant excitées & élevées , partie par une chaleur interne , ou du corps , ou de la terre , ou bien par quelque externe , comme celle du soleil , ou de la foule de ceux qui sont encore en vie (comme après une bataille) , ou par le bruit & la chaleur du canon qui échauffe l'air.

On prétend qu'après avoir mis un moineau en cendres & en avoir tiré le sel , il s'est mis en mouvement , & s'est arrangé de telle sorte , qu'il a représenté le moineau. Messieurs de l'Académie royale d'Angleterre espèrent parvenir à faire cette expérience sur les hommes.

Troisième Note.

Dion raconte l'histoire qui suit dans la Vie de l'Empereur Domitien. Après

la victoire des Valaches, qui sont les Gètes anciens, Domitien, entre les témoignages de joie pour sa victoire, fit des festins à toutes sortes de gens, tant nobles que roturiers, & sur-tout aux Sénateurs & Chevaliers romains; qu'il régala en cette manière. Il fit dresser tout exprès une maison peinte de noir dehors & dedans. Le pavé en étoit noir, le toit, la muraille, le plancher, les lambris. Dans la salle du festin, il y avoit plusieurs sièges vides. Il les fit tous venir dans ce lieu, sans leur permettre d'être suivis d'aucun de leurs domestiques. Etant entrés, il les fit asseoir, & il fit placer auprès de chacun d'eux une petite colonne carrée, & relevée en forme de tombeau, sur laquelle étoit leur nom écrit. Au-dessus de la colonne, il y avoit une lampe pendue, comme aux sépulcres. Après, venoient de jeunes pages tout nus, noircis, & barbouillés d'encre, ressemblant aux mânes, faisant plusieurs sauts autour des Sénateurs & Chevaliers; ce qui leur donnoit de grandes frayeurs.

Après avoir sauté, ils demeuroient assis à leurs pieds pendant qu'on faisoit toutes choses requises aux obsèques des morts. Cela fait, on apportoit dans des plats noirs, des mets & entremets noirs qu'on présentoit devant les conviés. Tous croyoient qu'on leur alloit couper la gorge. Il régnoit cependant un profond silence; & Domitien, pour les entretenir, ne leur parloit que de meurtres, de carnages, & de morts. Le festin fini, il les faisoit reconduire chez eux par des gens inconnus; & à peine étoient-ils arrivés, qu'on les redemandoit de la part de l'Empereur. Nouvelle frayeur; mais c'étoit pour leur donner une colonne d'argent, ou quelque vaisselle du buffet qu'on avoit servi devant eux; & à chacun, un de ces Pages, qui avoient fait les diables; mais bien lavé & bien habillé.

«=====»

APRÈS le discours de Noncrède, suit un chapitre, où l'on parle plus particulièrement des esprits

esprits crédules , & de la facilité qu'il y a à les abuser par de fausses apparences. Quelques traits assez curieux y sont rapportés : nous en citerons seulement deux.



IL y a des suborneurs du peuple, qui, abusant de la crédulité & simplicité des bonnes gens, se mettent en grand crédit par des tours de souplesse qui, en apparence, ont quelque chose de surnaturel. Comme je passois par Lille en Flandre, je fus invité par un de mes amis à l'accompagner chez une vieille femme qui passoit pour une grande devineresse, & dont je découvris la fourberie. Cette vieille nous conduisit dans un petit cabinet obscur, éclairé seulement d'une lampe, à la lueur de laquelle on voyoit, sur une table couverte d'une nappe, une espèce de petite statue en poupée, assise sur un trépied, ayant le bras gauche étendu, tenant de la même main une petite ordelette de soie fort déliée, au

bout de laquelle pendoit une petite mouche de fer bien poli, & au-dessus il y avoit un verre de fougère; en sorte que la mouche pendoit dans le verre environ la hauteur de deux doigts. Le mystère de la vieille consistoit à commander à la mandragore de frapper la mouche contre le verre, pour rendre témoignage de ce que l'on vouloit savoir. La vieille disoit, par exemple, je te commande, mandragore, au nom de celui à qui tu dois obéir, que si Monsieur un tel doit être heureux dans le voyage qu'il va faire, tu fasses frapper la mouche trois fois contre le verre; & en disant les dernières paroles, elle approchoit sa main à une petite distance, empoignant un petit bâton qui soutenoit sa main, élevée à peu près à la hauteur de la mouche suspendue, qui ne manquoit pas de frapper les trois coups contre le verre, quoique la vieille ne touchât, en aucune façon, ni à la statue, ni à la cordelette, ni à la mouche; ce qui étonna ceux qui ne savoient pas la minau-

derie dont elle uſoit ; & afin de duper les gens par la diverſité de ſes oracles , elle défendoit à la mandragore de faire frapper la mouche contre le verre , ſi telle choſe devoit ou ne devoit pas arriver. Voici en quoi conſiſtoit tout l'artifice de la vieille. La mouche de fer qui étoit ſuspendue dans le verre au bout de la cordelette de ſoie , étoit fort légère & bien aimantée. Quand la vieille vouloit qu'elle frappât contre le verre , elle mettoit à un de ſes doigts une bague dans laquelle étoit enchâſſé un aſſez gros morceau d'excellent aimant , de manière que la vertu magnétique de la pierre mettoit en mouvement la mouche aimantée , & lui faiſoit frapper autant de coups qu'elle vouloit contre le verre ; & lorsqu'elle vouloit que la mouche ne frappât point , elle ôtoit de ſon doigt la bague , ſans qu'on ſ'en aperçût. Ceux qui étoient d'intelligence avec elle & qui lui attiroient des pratiques , avoient ſoin de ſ'inſtruire adroitement des affaires de ceux qu'ils lui

annonçoient, & ainsi on étoit facilement dupé.

Nabis, Tyran de Lacédémone, avoit une machine surprenante. Cette machine étoit la figure d'une femme parée de riches habits, qui se mouvoit d'elle-même. Nabis l'avoit fait faire à la ressemblance de sa femme Apega, selon *Polybe*. Quand il avoit besoin d'argent, il faisoit venir les plus riches de Sparte dans son palais, & leur apportoit plusieurs raisons pour les engager à lui en donner. S'ils refusoient de lui accorder ce qu'il demandoit, il leur disoit : « Apparemment c'est que je vous déduis de si mauvaise grace les nécessités où je suis de votre secours, que je ne puis rien gagner sur vous ; mais j'espère que vous ne refuserez pas de même une belle femme qui vous en priera ». Il alloit ensuite à la figure qui étoit assise sur une chaise, l'appelant sa femme, puis la levoit, en la prenant par la main, peu à peu l'approchoit de ceux qu'il avoit fait venir, & les faisoit embrasser par la statue, qui, ayant au-

dedans de ses mamelles, bras, coudes, & mains, des pointes de fer cachées fôrt artificiellement, lâchoit toutes ces pointes en embrassant ces hommes, & leur faisoit souffrir de si grandes douleurs, qu'ils étoient contraints d'accorder ce que le Tyran leur demandoit.

Le Lecteur saura que Mornand, ce valet que j'ai si bien recommandé à son attention, ayant entendu les premiers mots de l'entretien de M. Oufle avec son frère, & s'étant douté qu'il pourroit tirer un grand parti des aveux qui lui échapperoient dans cet entretien, s'étoit placé de façon qu'il n'en avoit pas perdu un seul mot. Il pensa d'abord qu'il falloit le flatter dans sa passion; rien n'étoit plus facile. Il commença par lui dire qu'il revenoit des esprits dans sa chambre, & que le bruit qu'ils y faisoient l'empêchoit de dormir. Il lui protesta même qu'il en avoit poursuivi un l'épée à la main jusqu'au grenier, & que, lorsqu'il étoit prêt à le percer, il étoit.

forti par la fenêtre , changé en oiseau. Un autre esprit lui avoit donné deux grands soufflets , avec une main si froide , que pendant plus de deux heures il avoit cru avoir un glaçon sur le visage. Ayant cassé , par étourderie , une porcelaine que son maître estimoit beaucoup , il lui dit que c'étoit un esprit ou un démon qui l'avoit mise en pièces , parce qu'il avoit paru se moquer de ses lutineries. Comme il s'étoit levé un jour fort tard , parce qu'il s'étoit égayé la veille avec quelques camarades , il fit accroire à son maître que le tapage des lutins avoit été si terrible , tirant & retirant sans cesse sa couverture , qu'il n'avoit pu fermer l'œil de toute la nuit ; & le bon homme , dont ce récit charmoit les oreilles , crut si bien ce qu'il lui disoit , qu'il le confirma lui-même , en disant qu'en effet il avoit entendu du bruit toute la nuit. Enfin Mornand échauffa si bien son imagination pendant plusieurs jours de suite , qu'il comprit qu'il pouvoit désormais tout dire & tout hasarder ; sans risquer

d'être soupçonné d'imposture. Lorsqu'il eut ainsi préparé la victoire, il ne songea plus qu'à livrer l'assaut qu'il méditoit. Il y fut encore excité par un propos de son maître. Un jour, à son réveil, Oufle lui dit, d'un air profondément convaincu : J'ai rêvé beaucoup cette nuit à tout ce que tu as éprouvé ces jours derniers ; il n'y a rien de moins étonnant que tout ce que tu m'as dit à cet égard : ces fantômes que tu voyois, n'étoient que des productions du grand nombre de battemens de cœur que la peur te causoit pendant tes visions. Autant de fois que tu respirois, autant d'âmes sortoient de tes poumons. Mornand répondit : Je le crois comme vous le dites. Je me souviens même qu'autant de fois que la peur m'augmente ces battemens, quand je suis renfermé dans quelque lieu étroit, je vois ou j'entends toujours quelque chose que je n'ai pas coutume de voir ni d'entendre. Je sens même quelques petits chatouillemens sur les mains & sur le visage ; sans doute que ce sont

de ces ames dont vous me parlez, que viennent ces bruits & ces mouvemens. Mais, Monsieur, ajouta-t-il avec une simplicité affectée, comme je fus long-temps sans ouvrir mes fenêtres, apparemment que je respirai plusieurs de ces ames que j'avois produites. Ce qui me le fait croire, c'est que je ressens en moi de certains tremoussemens, de certains troubles, de certaines agitations que je ne puis m'empêcher de leur attribuer. Certainement ce sont elles qui m'agitent & qui me troublent ainsi. Il s'agit donc de les faire sortir ; car l'état où je me trouve m'inquiète fort. Que me conseillez-vous de faire, Monsieur, pour me délivrer de ces importunes hôteses ? Mais je crois, dit M. Oufle, qu'une bonne bouteille de vin en feroit partir quelques-unes : elle te procureroit un doux sommeil, pendant lequel elles décamperaient. Il faudroit conséquemment laisser ta fenêtre ouverte, pour les exciter à la sortie. Le bon homme ajouta le moyen au conseil : il avoit sous sa main quelques

flacons de vin vieux ; il en tira un , de bon cœur , qu'il remit à Mornand , & celui-ci ne tarda ni à l'avaler , ni à s'aller jeter sur son lit , pour remercier le médecin par l'usage du remède. Pendant qu'il dormoit , ou faisoit semblant de dormir , le bon homme alloit , de temps en temps , dans sa chambre , pour y voir sortir quelques-unes de ces petites ames , de l'estomac vineux de cet heureux buveur. Il prenoit pour ces ames tous les atômes qui paroissoient aux rayons du soleil , & les chassoit charitablement dehors avec son chapeau. Dieu fait combien il s'applaudissoit d'avoir augmenté le nombre de ses jouissances par la diminution de ses flacons !

Voilà donc M. Oufle entièrement persuadé que Mornand ne doute point qu'il ne revienne des esprits , & ce même Oufle , plus convaincu que jamais qu'il en revient en effet. Le valet n'a qu'à tableur sur la crédulité du maître pour le duper & pour se divertir. C'est à quoi le drôle ne manquera pas , comme l'on va voir.

H v

De tout ce que le bon homme avoit dit dans son entretien avec son frère, rien n'avoit autant frappé Mornand que cet usage des peuples de la Guinée, de ne rechercher point parmi les vivans les voleurs des choses furtivement ravies, mais seulement parmi les ames des défunts. Il jugea dès-lors que son maître, tenant pour constant que les ames pouvoient se permettre de ces sortes de gaillardises, il n'y auroit pas grande difficulté à les rendre criminelles à ses yeux, en les chargeant des larcins qu'il pourroit lui faire désormais. La maxime une fois établie, le parti fut bientôt pris & l'occasion bientôt trouvée.

M. Oufle avoit reçu, depuis peu, un remboursement considérable. Parmi les sacs qui le renfermoient, il y en avoit un de mille louis, que la prudence avoit déposé dans une cassette particulière. Un pareil sac ne pèse pas beaucoup & se cache aisément. C'est sur ce trésor que Mornand jette les yeux : mais un coquin n'a pas toujours assez de courage pour exécuter

seul les crimes qu'il médite. Rusine lui paroît propre à le seconder : elle a l'audace de regarder son père comme un sot, & l'on vole les sots avec moins de scrupule que les autres hommes. De plus, elle l'envisage, depuis quelques jours, comme un tyran, parce qu'il a la cruauté de la refuser à un jeune homme dont elle est éprise, & qui paroît lui convenir. Or l'idée de la tyrannie excite celle de la vengeance, & les deux ensemble dissipent les scrupules du vol. D'un autre côté, Mornand, qui a toujours une maxime toute prête lorsque son intérêt l'engage à raisonner, la persuade que voler son père n'est pour une fille qu'un demi-crime, & que l'aider à le voler n'est qu'une petite faute. Voilà des réflexions bien encourageantes & mille lous bien exposés. Bref, le complot est formé, & le sac impitoyablement ravi. Il meurt tant d'êtres tous les jours, conséquemment tant de fripons, tant d'usuriers, tant d'envieux, qu'il ne sera pas difficile de persuader au bon

homme , lorsqu'il découvrira la perte de ses louis , que c'est par quelqu'une de ces ames malhonnêtes qu'il a été dépouillé. Il paroît même vraisemblable qu'il aura , le premier , cette idée si naturelle. En effet , loin de soupçonner les véritables voleurs , lorsqu'il s'aperçut du larcin , il pesta contre les morts qui revenoient pour jouer de pareils tours , & contre les tombeaux qui ne gardoient pas l'ame avec le corps , quand c'étoit un coquin qui leur avoit été confié. Morvand , qui faisoit semblant de le plaindre , lui disoit effrontément : Monsieur , ce qui doit vous consoler en partie , c'est que du moins vous êtes bien convaincu à présent que les peuples de Guinée n'ont point dit une sottise , & que l'imputation faite aux ames des morts de voler les vivans , n'est pas une fable qu'ils ont inventée.

Cette réflexion calma le perdant : mais il lui restoit beaucoup d'argent en écus , & il craignoit le retour des ames larrones. Il s'enferma dans sa bibliothèque , & lut deux cents vo-

lumes, pour trouver le secret de détourner ces esprits mal-faisans. Croyant enfin l'avoir trouvé, il l'employa avec confiance, ne fut plus volé, & vécut dans la tranquillité, toujours en regrettant ses mille louis d'or.



UN Ouvrage de huit cents pages, où les faits sont très-rares & très-rapidement racontés, & où l'Auteur a par-tout affecté de répandre sa vaste érudition, ne laisse d'autre liberté à un Extrayeur que de l'abréger en copiant. Des discours, des entretiens, des citations doivent être conservés dans leur nature. On peut en supprimer une partie; mais on doit retrouver, dans tout ce qu'on en rapporte, le caractère d'esprit, les pensées, le ridicule, les expressions des personnages: c'est ce que nous avons fait jusqu'à présent, quand nous n'avons pas eu à raconter; & nous conserverons, jusqu'à la fin, cette manière, parce qu'elle est fondée en principe.

Dans cette suite, c'est le *Génie* de M. Oufle qui entreprend de l'éclairer sur le ridicule de sa crédulité. Comme il croit aux esprits be au-

coup plus qu'aux hommes , son Génie doit avoir plus d'autorité que son frère. Ce nouveau moyen de le détromper le rendra plus intéressant , s'il devient inutile , parce que sa folie en fera mieux constatée , & que la maladie de son esprit en paroîtra plus incurable. L'art d'un Romancier est d'attacher le Lecteur à son Héros , & le premier moyen pour cela , c'est de lui conserver son caractère. Or l'on va voir que l'Auteur a parfaitement connu cette règle , & qu'en la suivant , il a singulièrement réussi.



M. Oufle croyoit à l'astrologie judiciaire , comme un amant croit aux sermens de sa maîtresse. Les êtres sensibles de la famille firent composer un discours très - méthodique par un homme profond dans cette science trompeuse. L'Ecrit, *adressé à M. Oufle*, roula par la cheminée, précédé de quelques feux artificiels , & vint s'arrêter à ses pieds. La main fut prompte à le ramasser ; car dans ce moment notre fou se délectoit à lire une aventure nocturne, où un sylphe se servoit

de la même voie pour faire parvenir un Ecrit précieux à un disciple de la doctrine aërienne. M. Oufle prend, & lit.

« Oufle, je suis ton Génie : ta conduite m'a été confiée ; j'en dois rendre compte. Je me trouve donc dans la nécessité de te tirer des erreurs où tu te précipites, & où tu t'abîmes de plus en plus par ta crédulité. Entre ces erreurs, j'en choisis particulièrement une aujourd'hui, je veux dire l'astrologie judiciaire, que tu prends pour règle de toutes tes démarches. Les Génies des astrologues judiciaires me narguent tous les jours, te voyant entêté de tant de fadaïses, & recevoir tant de ridiculités, que ceux dont ils ont la conduite te font gober comme il leur plaît. Enfin tes sottises rejaillissent sur moi, & me font passer moi-même pour un sot. Je ne m'accommode point du tout d'une telle réputation ; les insultes de cette nature me sont insupportables, &c. . . . Tu as été assez simple pour estimer cette prétendue science ; & moi, je

vais te montrer que tu ne dois avoir que du mépris pour les instructions qu'elle te donne & pour les promesses qu'elle te fait. Ne t'attends point qu'à ton exemple je la traite sérieusement, & comme une chose bien importante. Cependant je t'assure, foi de Génie, que je ne ferai aucune réflexion qui ne soit fondée sur des règles, des principes, des maximes, des histoires puisées dans des Auteurs qui te sont connus. Tu seras donc en pays de connoissance. Je viens au fait.

» Il y a dans le ciel sept planètes, & dans une partie du ciel, qu'on appelle zodiaque, douze signes. Ces planètes & ces signes sont placés là pour nous, disent ces fripons qu'on appelle astrologues judiciaires : ils y ont des occupations importantes à notre égard; ils sont continuellement attentifs à nous envoyer des influences pour nous tourmenter, ou pour nous faire plaisir. Nous n'avons aucun membre que ces corps célestes ne gouvernent comme il leur plaît,

Il semble que nous ayons , à chaque partie de notre corps , des fils attachés , que ces astres tirent ou lâchent à leur fantaisie , selon le mouvement ou le repos qu'ils veulent nous donner. Le soleil gouverne la tête ; la lune , le bras droit ; Vénus , le bras gauche ; Jupiter , l'estomac , &c. . . . Ils donnent de l'occupation à tous ces astres ; ils en font les auteurs de nos passions , & conséquemment de nos mouvemens & de notre destinée. Ils peuvent tout , influent sur tout , dirigent tout. Quelle extravagance ! Pour te la faire mieux comprendre , je choisis le siège de Troye. Cet événement , dont on a tant parlé , & dont on parle tant encore , est assez considérable pour que les astres s'en soient mêlés. Supposons donc qu'un astre a formé toutes les passions qui ont produit la guerre de Troye , il faut supposer aussi que quelques-uns des atomes & des corpuscules qui en émanent , ont été chargés de la commission d'aller d'abord rendre Paris amoureux d'Hélène , & Hélène amou-

reuse de Pâris ; que d'autres atômes ont pris , pour leur part , le soin d'animer le bon homme Ménélas contre Pâris & contre tous ceux qui lui appartenoient , & de lui persuader , quoiqu'il n'en fût rien , que sa chère femme s'ennuyoit extrêmement depuis qu'elle ne le voyoit plus , & qu'elle avoit une cruauté inexorable pour son ravisseur ; car sans cette persuasion , il y a apparence qu'il n'auroit pas daigné mettre en combustion toute la Grèce pour la ravoir. Ce n'est pas tout ; il y a bien d'autres commissions à remplir , & par conséquent il faut bien d'autres corpuscules : il en faut pour représenter à Agamemnon qu'il ne doit pas souffrir cette tache dans sa famille ; il en faut pour le flatter de l'espérance du commandement général ; il en faut un nombre innombrable pour aller par tous les bourgs , villes , & villages de la Grèce , & y faire prendre les armes à tous ceux qui sont capables de les porter ; il en faut pour la Cour de Priam , afin d'y faire résoudre

qu'on ne rendra point Hélène, quelque grands que soient les efforts de ceux qui la demandent. Je ne veux pas pousser plus loin ce dénombrement, crainte de t'effrayer; car tu pourrois t'imaginer que les étoiles, étant obligées de faire une si grande dépense de corpuscules qu'elles tirent de leur propre substance, elles pourroient enfin s'épuiser, se détruire elles-mêmes, & par conséquent disparaître; & ainsi du soleil, de la lune, & de tous les autres astres; ce qui nous embarrasseroit extrêmement. N'as-tu pas envie de rire, en considérant tout ce manège de corpuscules?

» Quelques Anciens ont dit que les belles pierres que nous appelons précieuses, étoient des larmes coagulées qui tombent des étoiles, qui sont les yeux des cieux; c'est pourquoi les astrologues assurent que chaque planète a sa pierre favorite. En effet, n'est-il pas naturel d'aimer chèrement ses yeux? La pierre d'aigle, disent-ils, & la hyacinthe, sont de nature

solaire ; l'émeraude est lunaire ; l'aimant est propre à Mars , aussi bien que l'amétyste ; la topase & le porphyre conviennent à Mercure ; le berile est propre à Jupiter ; la cornaline convient à Vénus ; la calcédoine & le jaspe conviennent à Saturne. Ainsi , en même temps que le soleil donne ordre à quelques-uns de ses rayons de ranger la tête d'un homme , il en darde d'autres pour construire la pierre hyacinthe , pendant que Mercure , Vénus , & les autres planètes s'occupent , chacune en particulier , sur d'autres pierres. Que d'ouvrages différens pour ces corps célestes ! Travailler à établir la fortune des hommes , ou à la détruire ; leur donner des desseins , & les moyens de les exécuter ; les rendre bons ou méchans ; rétablir leur santé , ou les accabler de maladies ; épier le moment où l'on plante les arbres pour les rendre féconds ou stériles ; roder toujours autour d'une pierre ou d'un métal pour les conserver , & les fournir de vertus & de propriétés : fran-

chement, voilà bien de l'ouvrage pour des corps séparés, par des espaces immenses, des sujets sur lesquels ils travaillent. Comment un vent violent ou des nuages épais ne détournent-ils pas, ou ne retiennent-ils point les influences qu'ils envoient ? Je voudrois bien que les astrologues eussent expliqué ce mystère ; mais on ne les a jamais bien interrogés.

» Entre plusieurs découvertes que Pythagore avoit faites, l'Antiquité a particulièrement admiré cette musique céleste que lui seul entendoit : on s'en est rapporté à lui ; car le moyen d'y aller voir ! Il disoit qu'il trouvoit, dans la distance qui est entre les astres, les tons de musique. Il disoit qu'entre le ciel de la lune & le ciel de la terre, il y a un ton ; un demi-ton de la lune jusqu'à Mercure ; un demi-ton de Mercure à Vénus ; de Vénus au soleil, une fois & demie autant que de Vénus à Mercure. Du soleil au cercle de Mars, un ton ; de Mars à Jupiter, un demi-ton ; de Jupiter à Saturne, un demi-ton ; & de

Saturne au zodiaque , une fois & demie autant que de Jupiter à Saturne ; & ainsi , en joignant toutes les parties de cette harmonie , voilà les sept tons de la musique. Faut-il s'étonner , après cela , s'il se trouve dans les astres des influences pour former des musiciens , puisque tous les cieux ensemble composent une musique ? Il faut avouer que ces Messieurs ont une belle origine : aussi peut-on dire , de la plupart , qu'ils ne la démentent point. Peut-être que si nous avions d'assez bons yeux , & si nous connoissions parfaitement les cieux , tels qu'ils sont , nous y remarquerions ce qu'ils nous envoient ici , je veux dire des guerres , des famines , de la joie , de la tristesse , des vices & des vertus , & notre opinion seroit fixée.

(*La suite au Volume prochain.*)

TABLE

DU SECOND VOLUME DE JANVIER.

Nouvelles Espagnoles, de Michel Cervantes ,	pag. 3
Le Tailleur & sa Femme , Conte Ture ,	18
Le Procès du Plaisir devant le Juge Philosophie ,	26
Les Lutins du Château de Kernosi ,	47
L'Histoire des imaginations extravagantes de M. Oufle ,	90

Approbation du Censeur Royal.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *la Bibliothèque Universelle des Romans* pour le mois de *Janvier* de la présente année, 2^e. *Volume*. Cet Ouvrage périodique m'a paru réunir, aux agrémens d'un style ingénieux & plein de chaleur, l'avantage d'être utile aux Lettres & aux Arts. Je n'y ai observé rien qui puisse en empêcher la publication. Donné, à Paris, le 28 de Février 1787. PHILIPPE DE PRÉTOT, *des Académies d'Angers & de Rouen.*





209759

LF.C.

B582u

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 185-186.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

